

Henri Mondor [1885-1962]
de l'Académie française
(1953)

ALAIN

Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES
CHICOUTIMI, QUÉBEC
<http://classiques.uqac.ca/>



<http://classiques.uqac.ca/>

Les Classiques des sciences sociales est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l'Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.

UQAC

<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25^e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Un document produit en version numérique par Réjeanne Toussaint, bénévole,
courriel: rtoussaint@aei.ca, à partir de :
[Page web](#) dans Les Classiques des sciences sociales.
à partir du texte de :

Henri MONDOR

ALAIN. Souvenirs – Pages inédites Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

Paris : Les Éditions Gallimard, 1853, 263 pp. Collection NRF.

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

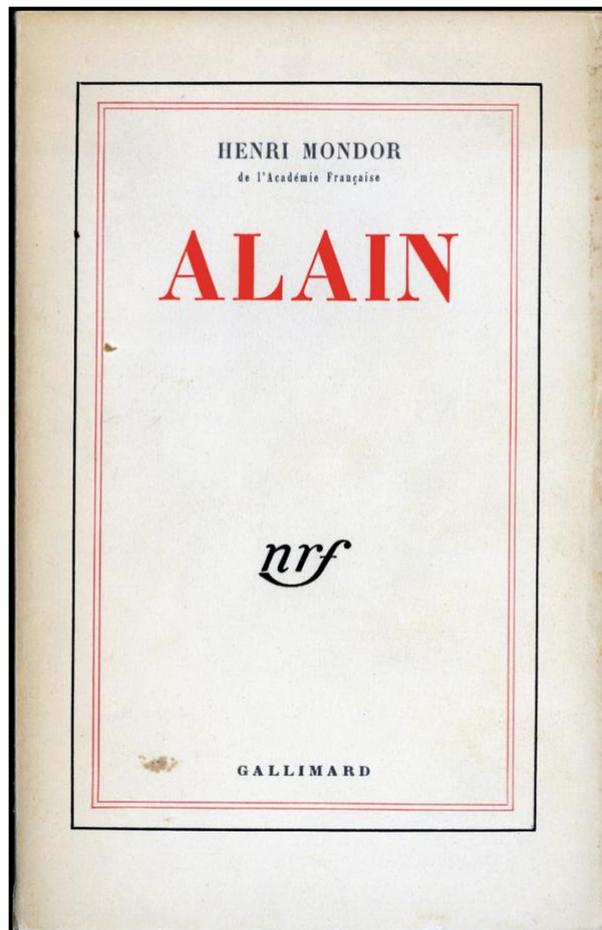
Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 8 octobre 2019 à Chicoutimi, Québec.



Henri Mondor [1885-1962]
de l'Académie française
(1953)

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit



Paris : Les Éditions Gallimard, 1953, 263 pp. Collection NRF.

REMARQUE



Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

En 1947, Alain écrivait à l'auteur : « J'ai tant de souvenirs où vous êtes que je pense souvent à vous ». Mais Henri Mondor n'aime pas, dans les biographies - on le sait par celle de Mallarmé - les indiscretions de l'intimité. Au lieu de se complaire à « tant de souvenirs » personnels, il a écrit son livre pour mieux faire connaître l'homme extraordinaire que fut Alain et, plus encore que le professeur, le philosophe et l'esthéticien, le prosateur, le grand écrivain que l'avenir consacrera.

L'un des chapitres les plus importants est réservé aux rapports peu connus de Paul Valéry et d'Alain et à l'étonnante part poétique du talent de celui-ci.

Bien des pages inédites, et même quelques vers, de celui qu'on a appelé le Socrate du XX^e siècle, enrichissent ce livre fervent, qui ne manquera pas de valoir au grand disparu, selon le vœu de l'auteur, de nouveaux admirateurs et amis.

DU MÊME AUTEUR

Histoire littéraire.

LETTRE ET IMAGES POUR G. DUHAMEL, *épuisé* (Gallimard, 1937).

SALUT AU POÈTE, *épuisé* (Darantière, 1938).

Hommes de Qualité (Gallimard, 1939).

L'AMITIÉ DE VERLAINE ET MALLARMÉ (Gallimard, 1940).

Vie DE MALLARMÉ (Gallimard, 1941-1942).

MALLARMÉ PLUS INTIME (Gallimard, 1944).

PROPOS DE MALLARMÉ SUR LA POÉSIE, *épuisé* (Éd. du Rocher, 1946).
En réédition.

LES PREMIERS TEMPS D'UNE AMITIÉ : VALÉRY ET GIDE (Éd. du Rocher,
1947). MALLARMÉ (Cailler, 1947).

Entretien au bord du fleuve, avec G. Duhamel, *épuisé* (Éd. du Rocher, 1947).

TROIS DISCOURS POUR P. VALÉRY (Gallimard, 1948).

L'HEUREUSE RENCONTRE : MALLARMÉ ET VALÉRY (La Guilde du Livre,
1948).

HISTOIRE D'UN FAUNE (Gallimard, 1948).

L'Affaire du Parnasse (Fragrance, 1950).

EUGÈNE LEFÉBURE (Sa vie. Ses lettres à Mallarmé) (Gallimard, 1951).

ALAIN (Gallimard, 1952).

ŒUVRES COMPLÈTES DE MALLARMÉ (Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1945,
avec la collaboration de G. Jean-Aubry).

Histoire de la médecine et de la chirurgie.

PAUL LECÈNE (Masson, 1931).

GRANDS MÉDECINS PRESQUE TOUS (Corréa, 1943).

PASTEUR (Corréa, 1945).

DUPUYTREN (Gallimard, 1945).

ANATOMISTES ET CHIRURGIENS (Fragrance, 1949).

Illustrations d'ouvrages.

LETTRE ET IMAGES POUR G. DUHAMEL (Gallimard).

SALUT AU POÈTE (Darantière).

L'HOMME ET LA COQUILLE, par P. Valéry (Gallimard).

LA ROSE, par F. Mazade.

ARGELÈS, par R. Lannes (Janin).

INDOLENCES, par G. de Louvencourt (P. Ardent).

NAUSICAA, par Anne Fontaine (Egloff).

JEUNES INCANTATIONS, par F. de Dalmatie (Gallimard).

Gouttes de Lune, par R. Cortat (Le Sillage).

MÉTAMORPHOSES, par Anne Fontaine (Grasset).

Les sept jours de LA Rose, par A. Godoy (Grasset).

PAR-DESSUS LA HAIE, par Anne Fontaine (Grasset).

LEJANIA, par Isabel Lieras de Ospina (Antares, Bogota).

Henri Mondor
De l'Académie française

ALAIN

SOUVENIRS • PAGES INÉDITES
LETTRE SUR LE SUJET DU CŒUR ET DE L'ESPRIT

NRF
GALLIMARD

Note pour la version numérique : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l'édition papier numérisée.

[5]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l’esprit.

Table des matières

[Avant-propos](#) [7]

[Le hasard](#) [15]

[Cahier bleu](#) [18]

[L'homme](#) [37]

[Son maître Lagneau](#) [57]

[Professeur de lycée](#) [74]

[Interlocuteur](#) [91]

[Prosateur](#) [120]

[Alain et Valéry](#) [140]

[Un déjeuner](#) [147]

[Après la rencontre](#) [162]

[Édition des commentaires](#) [168]

[Poésie](#) [187]

[L'empêcher de mourir](#) [216]

[Lettres d'Alain sur le sujet du cœur et de l'esprit](#) [222]

[Fragments de dédicaces](#) [247]

[Le déjeuner chez Lapérouse](#) [255]

[6]

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage vingt-cinq exemplaires sur vergé de hollande, dont vingt numérotés de i à 20, et cinq, hors commerce, marqués de A à E ; et cent soixante-quatre exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont cent cinquante numérotés de 21 à 170, et quatorze, hors commerce, marqués de F à S.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1953.

[7]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Puisque je ne cherche qu'à attirer, vers l'œuvre d'Alain, de nouveaux lecteurs, trois ou quatre traits peuvent, dès maintenant, être réunis, qui ne sont pas moins indispensables à celui qui s'engage à le montrer tel qu'il le vit et à ceux qui auront la curiosité d'un homme aussi peu ordinaire. Au premier, ils imposent certaines obligations ; ils avertiront les seconds de plusieurs obstacles.

*

« Quelqu'un que je crois impartial, je veux dire qui n'est ni élève ni disciple, s'est intéressé à l'histoire de mes pensées, et m'a conseillé d'en écrire amplement. Cette parole, qui est de cet été 1935, m'a parcouru comme un éclair. »

Ainsi commence le chapitre, « Enfance », du livre *Histoire de mes pensées*, entrepris, par Alain, aussitôt après cette suggestion amicale, terminé en quelques mois, et dont il m'offrit, un après-midi, le manuscrit en disant : « Le voilà fait ; vous l'aurez voulu ! » Il n'est pas impossible que d'autres amis de l'auteur et André Malraux aient constitué, par un accord non concerté, cet anonyme « quelqu'un » de la phrase qu'on vient de lire ; mais, plus que d'« impartialité », c'est de toute son affectueuse admiration que celui que je connais le mieux attend, avant d'écrire sur lui, la plus rassurante garantie !

Pour l'intelligence du caractère d'Alain autant que pour les précautions de mon dessein, il faut aussitôt [8] relire ces mots. « Je n'aime pas les confidences, et jusqu'à ce point que je n'ai pas pu, même sous la forme du roman, écrire quelque chose de ma vie privée ; c'est peut-être que je n'aime pas trop à y penser, ou bien que je m'en suis consolé sans cela. J'ai su oublier et recommencer ¹ ; et cette méthode pratique ne peut être que mise en maximes, puisqu'elle a rompu le récit. Ne pas raconter est alors une espèce de règle, et presque impitoyable, qui doit conduire à l'oubli. »

D'autres lignes éclairent utilement sur son refus de soigner, par des arrangements littéraires, les souvenirs, sur son indifférence habituelle à l'opinion d'autrui et l'impossible séparation, pour lui, des pensées et des actions : « Bien au contraire ce sont mes pensées qui n'ont cessé de me nettoyer de désespoir en m'offrant toujours, et encore maintenant, des problèmes, très pressants à examiner, ou, en d'autres termes, une bêtise à surmonter ; le reste allait comme il pouvait, par des décisions hasardeuses et un parfait mépris de l'opinion, qui m'auraient mené fort loin si je n'avais pas été toujours en souci premièrement de tenir en ordre et équilibre un bon nombre de précieuses vérités. Mais pourquoi ce trésor me fut-il confié, en vue de quoi, c'est ce que j'ignore, et je ne me soucie même pas de le savoir. »

Du même livre, un des alinéas a cependant révélé avec quelle parfaite sincérité, quelle alerte pittoresque, Alain eût su faire des confidences et avec quelle vigueur, dès sa jeunesse, l'homme avait tenu à se dresser vite ou se redresser. « Il y eut un temps, c'était à l'École Normale, où, avec quelques camarades, j'avais pris le goût de boire. Je me souviens qu'un soir où je flottais entre ciel et terre je me sentis porté à écrire quelques pages sublimes ; la plume volait ; mais au matin ce n'était rien, ou plutôt [9] c'était un parfait exemple de la bêtise dont je pars toujours ; car il n'est pas de jour dans mon existence où je n'aie eu à surmonter à part moi quelque sottise de belle apparence. Or, en celles-ci, je m'étais admiré ; j'avoue qu'alors j'eus peur de moi, et que ce fut fini de l'alcool... Je connus donc l'ivresse par rencontre, mais je n'y croyais plus, je ne l'espérais plus, je ne la cherchais plus, j'avais jugé

¹ Colette Audry, dans un beau portrait, a rapproché ces mots de la fameuse déclaration de M. Teste : « Je me suis détesté ; je me suis adoré ; puis nous avons vieilli ensemble. » (*Mercure de France*, octobre 1952.).

ces grandeurs-là. C'est assez maintenant de préambule car on sent bien que j'aurais plaisir à parler de moi d'une certaine manière ; mais ce plaisir est méprisable à mes yeux ; autant que tous les genres d'ivresse. »

En écrivant l'histoire de ses pensées, Alain préféra conter « la partie de son existence dont joyeusement il répondait ». Dans mon livre, je n'ai songé à rappeler de lui que ce dont il eût répondu.

A quelque réserve qu'il se tînt, celle des plus virils naturellement, plusieurs retours sur soi lui ont tout de même été nécessaires, qui aident aujourd'hui à, une utile première image. D'une enfance, « sotté comme elles sont toutes », il ne retenait que deux dates, dans l'évolution de son esprit : l'une claire, l'autre obscure : la découverte de la géométrie et, un autre jour, mûri vraisemblablement par bien d'autres, la guérison de toutes les frayeurs et des fantômes, avec me brusque irrégion succédant à de pieuses pratiques, sincères jusqu'à la vigoureuse puberté.

La liberté du jugement, restée toujours très ombrageuse, fut la première conquête du lycéen Émile Chartier. Il y gagna en simplification et, rapproché si précocement de Descartes, se trouva guéri d'irrésolution, ce mal redoutable. Autre victoire, après quelques épreuves : abolir le rétrospectif et se délivrer des repentirs ! Enfin, cet important aveu, pourquoi ne pas l'enregistrer dès nos premières pages, comme un avertissement destiné au lecteur : « Encore maintenant dans l'action d'écrire, je choisis souvent ce qui, à délibérer, serait incertain. Et tant pis [10] pour moi ; il faut que je m'arrange de ce choix, car j'ai horreur de revenir. D'où l'absence de ratures. » Tout cela s'était offert et imposé à l'enfant de Mortagne, dans un âge où il ne se souciait ni de philosophie ni d'aucun savoir : « Mon attention était toute aux plaisirs des vacances, comme participer aux travaux d'homme, faire ma part de moisson, aider à dresser des chevaux, être rabatteur et porte-carnier, pêcheur de gardon ou d'écrevisse. »

Doué pour les mathématiques, tel qu'on le vit au lycée d'Alençon, Émile Chartier allait être orienté vers l'École Polytechnique, quand un ami de son père lui ayant dit, assez négligemment, qu'avec bien moins de travail il entrerait à Normale-Lettres, l'adolescent sut sourire à cette promesse bienveillante. Ainsi arriva-t-il dans me carrière à laquelle il n'avait jamais pensé.

Ne fallait-il pas, pour aller de son préambule à mon avant-propos, entendre cet homme véridique nier, pour son compte, les sortilèges de

l'enfance et refuser le prestige de toute vocation, avec quoi, au contraire, tant d'autres ont fabriqué et fleuri trop de littérature ?

*

D'un autre de ses ouvrages, tiré seulement, il y a près de trente ans, à cinquante exemplaires², Alain a bien voulu écrire qu'il avait été un « monument à l'amitié ». Du volume que je consacre aujourd'hui à mon illustre ami que ne puis-je dire la même chose ? Mais, pour oser le premier mot, il faudrait, autrement qu'à travers son indulgence, avoir été vraiment « l'un de ses plus prompts et des plus perçants lecteurs ». Quant à cette injonction familière qu'il a prodiguée : « N'hésitez pas ; écrivez ! engagez-vous ! » elle me paraît, plus que jamais, moins [11] valable pour la majorité que pour l'écrivain exceptionnel qu'il a été.

Afin que mon hommage ne reste pas trop inégal à son destinataire, je prendrai soin de réunir, d'Alain, certains écrits inédits, et de retenir, en un choix et un ordre nécessairement personnels, des propos ou des fragments jusqu'ici assez dispersés. Parce qu'ils m'ont fait également aimer l'homme et l'auteur, je me plais à espérer qu'ils les feront aimer, ensemble, par d'autres lecteurs.

Mes documents principaux étaient tout trouvés, puisque Alain avait bien voulu dire, à ses intimes, des *Lettres sur le sujet du Cœur et de l'Esprit* et du *Déjeuner chez Lapérouse*, qu'il me les avait réservés. Quant à mes souvenirs, c'était autrement difficile. Je n'eus jamais plus que lui, jusqu'ici, le goût d'écrire des confidences. Je ne répéterai donc rien de ce qu'il disait, dans l'intimité, de soi-même ou d'autrui ; mais je peux déplorer désormais de n'avoir jamais pris soin, quand nous nous quittions, de noter, de mon mieux, quelques-unes des belles réflexions générales et des fortes maximes avec lesquelles le voir jongler avait été une joie si vive³.

Alain est venu me voir trois ou quatre fois chaque année, pendant vingt ans : de la fin d'une guerre au commencement de l'autre ! Ce

² Alain. *Lettres au docteur Henri Mondor sur le sujet du cœur et de l'esprit*, Gallimard, Éditions de la N.R.F., 1924.

³ Une seule fois, et sur sa demande, après la première rencontre avec Paul Valéry que j'avais pu lui ménager, j'enregistrai, le soir même, en une tachygraphie qu'Alain désirait pouvoir utiliser et qu'on pourra lire page 147, les échanges d'un jour entre deux des écrivains qui ont donné le plus de lustre aux derniers cinquante ans.

recueil de ses propos trimestriels eût pu être copieux. Il n'eût pas été facile, car ses improvisations, procédant avant tout de son extrême désir de liberté et du plaisir de n'arriver à la lumière qu'à travers l'ombre, fusaient inopinément et très vite vers bien des directions. En faveur de l'interlocuteur, si dépassé et chaque fois plus confus de ce qui lui arrivait, il multipliait, sans faire oublier son intimidante supériorité, [12] les gentillesse d'acquiescement ou d'entraînement. S'emparant des riens articulés par l'autre ou des plus hésitants essais, comme il l'eût fait du moindre objet et d'une infime circonstance, — tremplins favoris — Alain, aussitôt, s'élançait et embellissait tout, avec une générosité d'attribution dont il fallait bien ressentir la honte progressive, devant des aperçus dont on se savait fort incapable. Pour chaque question, il disposait d'un immense trésor de riche ; mais, ayant gardé, jusqu'au bout, sa fougue de réfractaire, cet alliage, assez rare, de fortune et de rébellion expliquait, en partie, le nombre des surprises, mais n'aidait pas obligatoirement à reconnaître d'emblée les meilleures.

Alain était aussi étonnant dans la conversation que dans ses propos publiés. La même sûreté de vocabulaire, une égale beauté d'images et d'éclairs ; non moins de raccourcis, de ruptures, de risques, d'impérieuses abréviations ou déviations. On eût dit une prodigieuse machine à penser en un fonctionnement qui se voulait adroitement contrarié : précisément, par cette force et cette sauvage humeur, qui le faisaient repousser comme laid ce qu'on appelle souvent joli et amputer les développements prévisibles ou trop bien venus.

*

Une phrase d'Alain, qu'on pourrait juger altièr, me paraît, au contraire, convenir aujourd'hui à de l'humilité. Elle me place, en tout cas, en face de moi-même, pour tous les moments où j'ai été en face de lui : « On ne trouve pas un Platon vivant tous les jours, avec qui l'on puisse parler humainement ; et si on le trouvait, aurait-on assez de richesses pour l'échange ? » Par bonheur, il n'attendait aucun échange ; mais, au moins, sa confiance ne boudait-elle aucun mouvement du dialogue. Je crois avoir estimé autant que lui, au long de la vie, que l'admiration reste une excellente — il disait stricte — [13] méthode de formation. Au moment de parler de lui, comment réussir à la croire suffisante et songer à trouver, dans l'imitation, un subterfuge tranquillisant ?

Bien entendu, je laisse le philosophe à ses disciples, aux spécialistes, en souhaitant qu'ils ne le suivent pas trop à la lettre, quand il déclarait, en tête de son livre sur son maître Lagneau : « Il était mieux de livrer un exposé systématique de la doctrine ; mais cela je n'ai point pu... » Le trésor d'une doctrine est caché dans ses livres... où des savants le trouveront.

*

Par une ultime précaution, il me semble pouvoir chercher du réconfort dans sa définition de l'amitié : « Une heureuse promesse à soi, qui charge une sympathie naturelle en une concorde inaltérable... » De cette amitié, on admettra bien qu'au moment d'entreprendre ce petit livre, entre les périls d'un panégyrique superflu et ceux d'une intervention trop personnelle, je tiens à me remémorer certains témoignages ; par exemple, même en soustrayant la part de la générosité, ce fragment de lettre, du 23 octobre 1944 : *Je vais bientôt reprendre mon activité d'écrivain ; il n'est pas de lecteur sur qui je compte plus que sur vous. Vous le premier vous m'avez jugé favorablement, et vous avez contribué à me donner confiance en moi...*

Repoussant l'irrévérence et la facilité des longues paraphrases, je n'irai « ni par détours ni par comparaisons, j'interrogerai les œuvres elles-mêmes » comme on l'entendait dire. Je mettrai sous les yeux du lecteur, presque à chaque page, les propres textes d'Alain, car il avait en horreur tout résumer. J'ajouterai quelques souvenirs, des impressions, des reliques, et, sans souci de thèse, je suivrai les traces, dans sa prodigieuse activité intellectuelle, d'un retour heureux à la poésie. On ne trouvera ici, aucune composition littéraire ; Alain parlera de Chartier [14] et celui-ci d'Alain ⁴. Quelque hâte de les faire entendre, je l'avoue, et d'autres devoirs me dérobent, d'ailleurs, le temps des longues patiences nécessaires à une solide étude sur ce beau sujet. Dans le livre d'André Maurois, clef d'or de l'œuvre d'Alain, a écrit Robert Kemp, telle phrase dit beaucoup, que j'adopte : « J'ai compté peu de grands hommes, j'entends sans la moindre paille dans le métal. On les pourrait compter sur les doigts d'une main. Le philosophe Alain est de ceux-là ⁵. »

⁴ J'ai supposé claire, sous son pseudonyme Alain, l'identité d'Émile Chartier.

⁵ André Maurois. *Alain*, Domat, édit.

« Comme si la justice lui était due », il fut aussi « inattentif aux flatteries, aux précautions, aux intrigues » que le majestueux Lagneau qu'il aima dès vingt ans. Mais il a pris soin de donner, en quatre mots, à ses biographes futurs, me étonnante leçon de réserve : « Je suis ainsi fait que je rougis de connaître l'autre. »

*

Une sorte d'éclairage par opposition, dont j'emprunte à Colette l'effet et les termes, me paraît également utilisable, au moment de commencer. Nul grand homme, en effet, j'en appelle à ceux qui l'ont connu, ne se montra plus distinct de ceux dont l'admirable artiste a presque cruellement écrit : « Je n'ai guère approché, pendant ma vie, de ces hommes que les autres hommes appellent grands. Ils ne m'ont pas recherchée. Pour ma part, je les fuyais, attristée que leur renommée ne les vît que pâlistants, soucieux déjà de remplir leur moule, de se ressembler, un peu roidis, un peu fourbus, demandant grâce en secret, et résolu à « faire du charme » en s'aidant de leurs petitesesses, lorsqu'ils ne forçaient pas, pour éblouir, leur lumière de déclin. » Ce terrible spectacle, trop souvent offert, Alain sut parfaitement l'éviter à ses amis.

[15]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

LE HASARD

[Retour à la table des matières](#)

J'ai connu Alain vers 1920-1921, à la faveur d'une circonstance qui eût pu sembler n'être que fortuite, mais que l'admiration, sans le savoir, avait peut-être préparée, puis, grâce à un rien, favorisa.

Un après-midi, je recevais, en effet, dans mon cabinet de consultation, une jeune femme envoyée par l'une de ses sœurs, comme elle universitaire. Sa rare distinction cherchait en vain à s'effacer derrière un maintien austère, presque sévère. Ses premiers mots s'appliquèrent à souligner, avec une insistance un peu acide, qu'elle n'avait pas été désireuse de ce rendez-vous et ne s'y était résolue que pour obéir, à contrecœur, à un excès de sollicitude familiale. Je ne m'appliquai ni à ne pas remarquer ni à contrarier cette petite malice, bien que je ne fusse, à cette époque, qu'imparfaitement instruit de l'aigre appréhension et de la courte irritabilité qui crispent parfois des malades ou les font volubiles, à leur arrivée chez le médecin. L'attente d'un grave verdict ne les ferait pas moins commodes ; mais cet état d'inquiétude agressive est bien loin d'être la véritable mesure des maux à identifier.

Avant de me demander conseil, la consultante, avec une seconde émotion, qui semblait surtout vouloir retarder encore l'examen et qui ne pouvait que partiellement éclairer son visage, me fit part d'une surprise, en apparence infime, qui venait de la saisir : « Dans le salon où j'ai attendu, pendant [16] quelques minutes, il y a, sur une table, un petit livre dont la découverte, en cet endroit, et sa jolie reliure m'ont

donné tout de suite une brusque confiance. Je n'ai, croyez-moi, plus peur du tout. » Cet exemplaire était un exemplaire des *Marchands de Sommeil*⁶, discours d'une fête de juillet, prononcé par Alain, en un lycée, et dans lequel, avec un mouvement et une langue qui m'avaient ravi, sa liberté et sa puissance d'éveilleur d'esprits se révélaient.

Après une demi-heure, quand il ne fut plus question de médecine ou de chirurgie éventuelle, et que, guérie de toute sécheresse et de la peur, la consultante songea à se retirer, elle me demanda, près de la porte : « Puisque vous aimez beaucoup ce qu'écrit Alain, seriez-vous heureux de faire sa connaissance ? » J'avais lu presque tous les *Propos* publiés ; je possédais les quatre volumes édités à Rouen ; je tenais même registre, si l'on peut dire, de quelques pages préférées, pour une anthologie personnelle emportée en guerre. Je pus, aussitôt, montrer un cahier bleu la contenant. Il me parut que la vue de ce recueil faisait, pour le traitement de l'anxiété de la malade, mieux que toutes les affirmations rassurées du clinicien.

D'Alain, je savais seulement quel éclatant souvenir il avait laissé à Rouen, comme professeur de philosophie, quelle réputation il avait déjà, à Paris, dans un lycée important, et que, pour mieux protéger son indépendance et ses travaux, il vivait fort caché, ne se souciant ni d'admirateurs, ni d'éditeurs, ni de lecteurs. M'étais-je exagéré un peu ce farouche isolement ? Avec autant d'aisance que d'esprit de discrétion, la jeune femme me laissait entendre qu'elle ne doutait pas plus du [17] plaisir qu'elle me ferait que de la facilité qu'elle aurait de revenir, un jour, accompagnée de l'auteur des *Propos*. Par attachement au portrait que je m'étais fait de l'irréductible solitaire, j'aurais pu en douter ; mais le charmant visage et les intonations très adoucies ne pouvaient tromper.

Je reçus ensemble, quinze jours plus tard, le maître et son ancienne élève. Jusqu'en 1940, j'eus l'honneur et la joie qu'on m'assure avoir été assez rarement accordés, d'accueillir, une fois par trimestre, comme j'ai dit, pour une heure étincelante ou deux, et, comme Alain a bien voulu l'écrire, pour de l'excellente amitié, ce grand homme à la fois agissant et retiré, le plus souvent venu avec celle qu'il appelait alors sœur Monique.

⁶ *Les Marchands de Sommeil*, Camille Bloch, édit.

De mon côté, je me rendis quelquefois au Vésinet, près de la voie ferrée, dans cette petite maison, qui n'est pas sensiblement différente, à première vue, de celle d'un garde-barrière, et où le piano et les toiles, aux murs, instruisaient de deux délassements, dont l'un parut quelquefois, à Alain, sa véritable vocation. Près du minuscule jardin, où chantaient des oiseaux devenus familiers, c'est là que tant de pages ont été méditées, puis, sans une reprise ou une rature, vite écrites, par une main et une approbation aussi résolues que la pensée qui les avait déjà exactement formulées. En ce modeste logis ont été construites l'une des plus viriles et secourables morales qui aient paru et les œuvres puissantes d'un esthéticien et d'un philosophe sans peur, sans reproche et sans autre ambition que celle d'écrire librement. Il me paraît utile de rappeler, d'abord, en toute simplicité, quelques-uns des premiers écrits de lui que j'avais aimés et retenus, quand la circonstance qu'il fallait bien évoquer m'offrit le bonheur de le connaître.

[18]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l’esprit.

CAHIER BLEU

[Retour à la table des matières](#)

J’étais interne des hôpitaux, lorsque j’ai lu, pour la première fois, des pages d’Alain. Mon collègue et ami Plichet, qui nous informait de la légende rouennaise du professeur et lui vouait une fidélité de compatriote, sinon de disciple, avait stimulé mon premier enthousiasme et nous contaït le rôle joué, dans l’activité littéraire d’Alain, par un très perspicace directeur de journal, à Rouen, Henri Texcier, attirant à lui ce jeune collaborateur.

Assez peu éloignés encore de nos années de lycée, nous trouvions, sans doute, à cette carrière d’universitaire si peu conformiste, déjà connue, un prestige exceptionnel. Peut-être Alain nous semblait-il, dès ce moment, une sorte de rude défenseur de bien des libertés de pensée et, mieux que la plupart, homme droit, pourfendeur d’hypocrisies.

Rechercher les recueils de *Propos*, édités à cent cinquante ou cent exemplaires, pour la *Dépêche de Rouen et de Normandie*, avait été l’une des premières voluptés bibliophiliques d’un débutant ; mais celui-ci se trouvait, en même temps, si conquis, qu’il ne pouvait lire ces textes que plume en main et pour les choix et les transcriptions du régal. Je savais par cœur l’Introduction du premier volume imprimé sur les presses de J. Lecerf à Rouen : « Archimède essaya de prouver, avec des figures et des lettres tracées sur le sable, que sa machine était plus puissante que l’autre ; mais personne [19] ne l’écoula. De jeunes enfants, dès qu’il fut éloigné, s’approchèrent et firent de ces figures une marelle, dont on

imita la forme pendant bien des siècles. C'est ainsi que les faits reçoivent les idées.

« Lecteur, j'ai tracé ici quelques marelles. Pousse maintenant le palet, si le cœur t'en dit. »

Dans chaque propos, si direct, si plein, si imprévu, quelquefois déroutant, nous découvriions des raisons d'aimer un auteur singulier, dont on disait qu'il envoyait, gratuitement, de Paris, à un journal de province, des « morceaux » dont eussent dû se trouver un peu privées les gazettes de la capitale. Axiomes, paraboles, tableaux, récits, tout nous plaisait. Avec Julien Cain, aussi, nous échangeions les bribes que nos mémoires avaient conservées. « L'injustice est fardée comme une vieille gueuse. Il faut la voir avant sa toilette. » - « Ce qui les empêche de voir la splendeur de la charité, c'est qu'elle marche dans l'ombre de l'injustice, sa sœur aînée. » - « Je sais bien que les coutumes sont lourdes à remuer et qu'il est plus difficile d'extirper un sentiment que de démolir un temple. »

La façon de conter d'Alain, en particulier, nous paraissait la moins suspecte de surenchère et d'ingrédients littéraires. Sa psychologie montrait des ressources de force, de sincérité, de culture, de naturel, auxquelles, dans notre salle de garde, nous nous croyions particulièrement sensibles.

Peut-être, les nostalgies d'un jeune déraciné étant multiples, un long regret de n'avoir pas préparé Normale et la grande affection que je venais d'avoir, en province, pour mon professeur de philosophie, admirateur de Descartes, de Spinoza, d'Auguste Comte et improvisateur si savoureux, lui aussi, me dirigeaient obscurément vers ce professeur parisien, tout imprégné de souvenirs ruraux. Nous pensions, en notre petit groupe de [20] fidèles : Le journalisme a-t-il souvent révélé aptitudes moins limitées que celles que nous découvrons, chez Alain, et registre plus riche ?

« Tout change et même assez vite dans la société des hommes, mais les jeux des enfants ne changent guère plus que les mœurs des abeilles. Il y a là quelque chose qui est comme sacré, et c'est peut-être parmi nous ce qui peut nous donner l'idée la plus exacte de ce que c'était que la religion il y a quelque mille ans.

« Successivement, selon les saisons, dans un ordre immuable, à des époques fixes, apparaissent la corde à sauter, la toupie, les balles, la marelle. Personne n'en parle, on ne délibère point ; on ne décide point. La chose se fait toute seule ; nul n'en pourrait donner la raison ; les migrations des oiseaux doivent se faire ainsi... »

Les étudiants en médecine que nous étions se prenaient, sans doute, à rêver à leur avenir, lorsqu'ils trouvaient telle page sur le vieux et le jeune médecin, qui ont semblé, en tout temps, très contrastés. « ...Il faut donc dire adieu au médecin de campagne. Il s'en va, disparaît au tournant de la route, avec sa haute taille un peu voûtée, son ample redingote, sa cravate flottante, son grand chapeau et ses longs cheveux blancs.

« Considérez ce vaste crâne, ce grand visage fortement dessiné, ce front de poète, ces yeux d'observateur. Quels systèmes, quelles rêveries, quelles passions ! Écoutez cette parole simple, qui ressemble au bruit d'un bâton frappant la terre. Vous me direz : que fait cet homme dans ce village perdu ?

« Cela est pourtant naturel. Un large et noble esprit s'exile de lui-même et se retire du monde ; d'abord par ses fautes, et ensuite par les progrès mêmes de sa raison... »

[21]

Le professeur Émile Chartier, dit Alain, lisait les auteurs anglais et, pour notre joie, faisait ses propres classes d'humoriste. « Sterne raconte que, dans son pays, on conduit les dindons au marché en revêtant un grand manteau surmonté d'un chiffon rouge. Je suppose que les dindons, qui sont par nature un peu myopes, prennent alors leur conducteur pour quelque grand et puissant dindon, mieux renseigné qu'eux-mêmes sur la race dindonnaire.

« Sterne n'insiste pas là-dessus ; il dit surtout que les hommes ressemblent beaucoup aux dindons. Quand je pense aux réceptions de premier janvier, je trouve qu'il n'exagère pas trop.

« Oui, ce jour-là, tous les fonctionnaires, gros et petits, s'habillent en dindons et vont, l'air empesé et la tête juchée sur leur cravate, défiler devant quelque autre dindon, encore plus haut cravaté qu'eux... »

Dans Sterne encore, l'un de ses premiers auteurs après les classiques et la philosophie, Alain avait trouvé une bonne leçon sur l'homme qui,

dans une soirée, décide d'essayer jusqu'ou l'on peut louer quelqu'un sans cesser de lui plaire. Les résultats passaient ses espérances. Tout éloge, quelques dimensions qu'il eût, était savouré et le flatteur recevait, lui-même, de ceux qu'il craignait de trop encenser, bien des compliments qu'il s'efforçait de dédaigner, mais qui allaient, au contraire, s'abriter agréablement au plus profond de son cœur. Il s'était fait ainsi, dans cette soirée d'expérimentation, trois amis ; les plus fidèles, les plus constants qu'il eut. « Voilà de ces terribles histoires, concluait Alain, dont le sel est bien anglais ; cette froide plaisanterie glace comme une douche et laisse une trace brûlante. Leurs clowns grands et petits sont comme leurs épices ; quand on en a [22] goûté, tout le reste paraît fade. » Alain ajoutait encore, jugeant le juge, mordant à son tour sur l'acide, démantibulant le clown ou moraliste avec esprit : « Au reste, vous trouverez ici et là quelque sombre philosophe qui n'aime pas les éloges. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Qu'il n'aime pas les critiques et que, tout compte fait, il préfère ignorer l'opinion qu'on a de lui. Il aime mieux se passer d'un plaisir que s'exposer à une douleur. On peut être sobre par gourmandise. »

*

De ce premier volume ⁷, j'avais surtout retenu deux ou trois autres propos, l'un de fabuliste hardi, sans indécence, l'autre d'un misogyne peut-être intermittent, le troisième d'un ancien boursier, d'une négligence qui se sait déjà invétérée : le négligent, pour l'auteur, étant le contraire de l'important.

Voici, greffée sur un fait divers et les aventures d'un sadique, la fable, qui n'est pas pour enfant. « Au dehors, vent et pluie. Sous la lampe, une vieille grand'mère à bandeaux blancs. Un peu plus loin, une jolie enfant découpe des images. Un jeune et naïf philosophe, parlant à la vieille dame, revient pour la dixième fois à la même idée, comme un bourdon qui se heurte à une vitre.

« Oui, monologue-t-il, les manies et les folies ont leur germe dans la nature humaine. Dans la manie de la persécution, je reconnais une espèce de caricature de la prudence. La manie des grandeurs n'est qu'un orgueil qui a tout envahi. Mais la folie de Soleillant, qu'est-ce que c'est ? Ressemble-t-elle à quelque désir naturel ? »

⁷ *Les Cent un Propos d'Alain*, Rouen, Paris, 1908.

[23]

L'allusion à l'actualité dérida ou décida la grand'mère. « Il y a des choses qu'on ne dit pas, dit-elle. Quand j'avais dix ans, un homme sérieux, assez haut placé, et qui a eu toute sa vie la confiance de ma famille, commença à me donner des leçons de piano. Ces leçons, où nous étions seuls, ne durèrent pas longtemps ; mais je suis seule à savoir pourquoi je m'arrangeai de façon à me faire une coupure aux doigts le jour où il devait venir... »

Sur les femmes, Alain n'a pas beaucoup écrit, mais ce peu a quelquefois été sévère et toujours curieusement nourri d'expérience et plein de suc. N'est-ce pas d'une « réjouissante diatribe contre le féminisme » que Gide devait, un jour, lui être reconnaissant ?

D'une autre fois : « Le philosophe me prit par le bouton de mon habit, comme ils font tous, et me dit en me montrant le brillant groupe des femmes : « Notre erreur est de croire que nous « puissions, nous autres hommes, nous entendre « sur quoi que ce soit avec ces êtres-là. Ils sont « aussi loin de nous que le sont les fourmis et les « abeilles. Regardez bien comment sont faites nos « compagnes, et vous comprendrez pourquoi elles « ne seront jamais nos amies : ce sont des insectes « à corselet ; il y a là comme deux êtres en elles, « deux êtres presque séparés, la tête et la poitrine « d'un côté, c'est-à-dire ce qui invente et ose ; le « ventre de l'autre, c'est-à-dire ce qui nourrit et « reproduit, ces deux mots disant au reste la même « chose. Au contraire, en regardant comment un « homme est bâti, vous comprendrez clairement « que la tête et la poitrine y peuvent mener tout « le reste. L'homme est principe de changement « et de mouvement ; la femme est principe de « repos et de recommencement... »

[24]

Un peu plus tard, il voyait, chez les femmes, à côté de leur faiblesse, une volonté de plaire qui, passé vingt-cinq ans, les oblige à une lutte héroïque contre le temps. « On peut supposer aussi, disait-il, un jour de rigueur, que les sciences, la lecture et l'observation des choses de ce monde n'ont point assez de vivacité et de saveur pour les arracher à l'ennui. Je le suppose ; mais je n'en sais rien... » « ... Mais, dites-vous, pourquoi a-t-on mis en proverbe que souvent femme varie ? — Cela, dit-il, s'explique aisément par mes principes. Cette tête séparée pense n'importe quoi, justement parce que ce qu'elle dit et pense n'engage

pas le reste. Il n'en coûte guère d'avoir une opinion, tant qu'elle ne descend pas au-dessous de l'estomac... »

Pendant toute sa vie, Alain a eu un faible pour les boursiers et, à l'égard des autres, une méfiance aisément généralisée. Aux importants, il a toujours préféré les négligents ; les importants ou parvenus n'argumentant jamais, disait-il, se contentant de répéter la même chose, en haussant seulement le ton ; les négligents « faisant d'abord leur métier et toute chose qui se présente comme on fait un métier, oubliant toujours leur propre majesté, cherchant le vrai devant eux, ingénieux et ingénus ».

On peut retrouver le lieu et les circonstances où ce jeune professeur, briseur de chaînes et d'idoles, avait senti naître quelques-unes de ses premières révoltes, avant d'aimer à exciter les nôtres, par son étonnant journalisme : « Il y a une odeur de réfectoire, que l'on retrouve la même dans tous les réfectoires. Que ce soit des Chartreux, qui y mangent, ou des séminaristes, ou des lycéens, ou des jeunes filles, un réfectoire a toujours son odeur de réfectoire... Cela ne peut se décrire. Eau grasse ? Pain moisi ? Je ne sais... »

.....
[25]

« ... Si vous ne la connaissez pas, je vous estime heureux. Cela prouve que vous n'avez jamais été enfermé dans quelque collège. Cela prouve que vous n'avez pas été prisonnier de l'ordre et ennemi des lois dès vos premières années...

« ... Mais ceux qui ont connu l'odeur du réfectoire vous n'en ferez rien. Ils ont passé leur enfance à tirer sur la corde ; un beau jour enfin ils l'ont cassée ; et voilà comment ils sont entrés dans la vie, comme ces chiens suspects qui traînent un bout de corde. Toujours ils se hérissent, même devant la plus appétissante pâtée...

« ... Vous les verrez toujours enragés contre les lois et règlements, contre la politesse, contre la morale, contre les classiques, contre la pédagogie et contre les palmes académiques ; car tout cela sent le réfectoire... »

Avant peu, Alain n'en devait pas moins écrire : « La politesse fait partie de l'hygiène. » Il a fait aussi cette autre remarque dont je n'ai pas les termes exacts sous les yeux, mais qui est d'un observateur

divertissant et aigu : « L'homme mal élevé salue trop, même les chaises. »

Dans de récentes pages, qui se terminent sur Alain, de façon bien sévère pour un livre d'hommages, M. Daniel Halévy s'est demandé si les biographes d'Alain songeaient à découvrir la cause ou les causes du ressentiment apparent qu'il aurait laissé toujours paraître. Je me permets de signaler, dès maintenant, dans sa bénignité, celui de l'interne écœuré pendant des années, avant 1900, par les menus d'un lycée de province. Un peu plus loin, le lecteur pourra s'arrêter à une seconde hypothèse, concernant une autre raison d'animadversion.

[26]

*

La deuxième série de *Cent un Propos*, tirée toujours pour la *Dépêche de Rouen et de Normandie*, imprimée cette fois par Wolf, n'avait été tirée qu'à cent exemplaires. Je n'en eus pas aussitôt ; mais des morceaux m'arrivèrent où la mémoire fit son choix, axiomes encore, ou courts poèmes en prose, ou fermes leçons, utiles, semblait-il, avant la vie d'adulte, et proposées avec une originalité bien séduisante.

« C'est folie de croire que les hommes aiment au monde autre chose que leurs propres actions. » - « Un bon esprit est nécessairement un esprit lent. » - « Rien n'est plus facile que d'imiter l'intelligence par la mémoire. » Le fort en thème de Normale avait sauvé ses sources vives et son agreste simplicité : « ... Et j'en ai gagné depuis des morceaux de sucre de toutes les tailles, qui s'appelaient baccalauréat ou autrement, toujours par le même procédé, comprenant une petite partie de ce que je disais, et disant le reste avec l'air qu'il fallait. »

Sur les élections académiques et sur la Sorbonne, notre auteur n'avait pas que les idées d'un chroniqueur ou d'un boursier boudeur. « Mais les corps constitués, même si vous les composez d'hommes supérieurs, ne manqueront pas d'établir les plus sottes coutumes. On peut déjà en apercevoir les effets par les universités de province et par la Sorbonne. Un libre et puissant esprit ne peut manquer d'essayer ses dents sur toutes robes et tous mollets, surtout de docteurs. Mais les vrais dignitaires, qui vont leur petit train et vivent sur leur gloire, comme un rentier sur un capital, n'aiment pas être mordus aux chausses. »

Parfois, dans ces textes rugueux ou rudoyants, [27] souriait une définition tout heureuse : « L'Intelligence, c'est ce qui, dans un homme, reste toujours jeune. Je la vois en mouvement, légère comme un papillon, se posant sur les choses les plus frêles sans seulement les faire plier. Je la vois comme une main exercée et fine qui palpe l'objet, non comme une lourde main qui ne sait pas saisir sans déformer. »

De Normandie peut-être, ou de Lorient, des images provinciales : « Le jeu d'échecs n'a point changé, les maisons publiques non plus ; ce qui fait bien voir que le progrès ne mord pas sur tout. Nous faisons rouler des trains électriques et nous raffinons sur l'égoïsme et l'altruisme. Cependant il y a, à Meaux et dans toutes les villes, quelque rue des Remparts où l'on trouve une maison close et, dans cette maison, un peuple barbare, aussi loin de nous que peuvent l'être les Polynésiens ; je veux dire loin de nos discours et de nos traités de morale, plus près de nous sans doute que nous ne voulons le croire. »

Avant de se plaire à « la parole lumineuse » de Vauvenargues : « Le vice foment la guerre, la vertu combat », le pacifiste Alain avait écrit : « Le courage nourrit les guerres, mais c'est la peur qui les fait naître. » De même, avant de complimenter Valéry de ses réserves sur l'histoire. Alain n'enseignait-il pas, avec une brusquerie coupante : « ... Les historiens sont admirables. Ils disent qu'ils s'en tiennent aux faits, et il faut voir avec quelle emphase ils disent : « Les faits ! » Quand on cherche quels sont ces faits, on trouve quelque papier dont les rats n'ont point voulu. L'incendie, la moisissure, le balai et la chaise percée ont fait la critique des documents : ceux qui subsistent, par hasard, représentent la vérité historique. »

Je désire ajouter, en copieuses citations, quelques [28] autres pages, car elles ont constitué, avec les précédentes, la part d'Alain dans le premier bagage littéraire d'un autre engagé volontaire de 1914 : des fragments de ce qui devait être la troisième série de ses *Propos*. Elle commençait par cette curieuse invitation à soi-même : « Alain, dit Alain : « Laisse-moi voler un peu plus haut ; déjà ce laboureur était gros tout juste comme une fourmi. » Non loin de cette interpellation de lui-même, une courte profession de foi amenée sur l'aile fugitive de la poésie : « Si parfois je suis quelque rêverie, cela ne dure pas plus que l'ombre d'une hirondelle. Bientôt quelque impression vive me remet au milieu des choses présentes ; et pendant que je veille à ma conservation, au milieu de ces masses qui montent, descendent, roulent, grincent,

s'entrechoquent, mon attention se trouve par là disciplinée, et je fixe dans mon esprit des rapports vrais entre des choses réelles. »

Je découvris, de propos en propos, dès cette époque, les douceurs poétiques, si naturelles, si pures de tout cabotinage et de procédés d'homme de lettres, du rude Percheron ; mais j'y reviendrai : « Quand je vois un front, des yeux, des mains esquisser de prodigieux drames, quand j'observe un visage humain changeant comme un crépuscule, j'attends quelque merveilleux poème ; j'attends quelque chant de rossignol humain. Mais ce sont des phrases de phonographe. Vous dites qu'ils n'en pensent pas plus ; mais vous vous trompez ; ce sont de faux pauvres. Toutes les fois qu'un homme a jeté ses vraies pensées dans le monde, des pensées fraîches et jeunes comme des feuilles de printemps, un dieu a marché sur la terre. Rien n'est plus beau qu'une vieille chanson. Qui a fait cela ? N'importe qui. Qui a inventé les chants bretons ? Peut-être quelque bergère qui chantait pour elle. »

[29]

Encore des années. Et Alain, ami de l'homme, faisait honneur aux Grecs d'une des autres sources de son optimisme : « Le merveilleux de cet art, et de cette pensée, et de ce style, c'est que l'homme accepte pleinement et joyeusement sa situation d'homme, et que, cherchant la perfection au-dessus de sa tête, c'est encore l'homme qu'il trouve, et une sorte d'athlète immortel. Cela signifie la réconciliation de l'âme et du corps, comme Hegel l'a dit. »

Le moraliste de la liberté, de la lucidité, de la volonté, de l'espérance, nous proposait des règles de vie que l'on pouvait, bien des jours, préférer à celles de Barrés : « Dans l'admirable *Wilhelm Meister*, il y a une société de renoncement dont les membres ne devront jamais penser ni à l'avenir ni au passé. Cette règle, autant qu'on peut la suivre, est très bonne. Mais, pour qu'on puisse la suivre, il faut que les mains et les yeux soient occupés. Percevoir et agir, voilà les vrais remèdes... »

Le conteur, l'observateur et le penseur, nous les trouvions réunis en Alain, sans littérature de pédant ou de marchand, sans simagrée de bravache ou de baladin. Par exemple dans cette page :

« Je rencontrais le vieux sage, au moment où je considérais une troupe de mouflons aux cornes massives qui se battaient pour une croûte de pain. Il m'emmena vers les singes et les crocodiles. Chemin

faisant nous vîmes des vautours chauves drapés dans leurs ailes, des perroquets, des grues, des lions, des ours. Le long des grillages, on voyait l'ancêtre du cheval de fiacre, chargé de muscles, et la tête basse ; puis le zèbre trop paré, et l'indomptable âne rouge, que les savants appellent l'hémione. Au moment où nous considérions l'allure du chameau, sa toison inculte, son air étrange et ses yeux sans fond, le ciel prit une couleur d'orage, un vent [30] soudain courba les branches, et de grosses gouttes de pluie roulèrent dans la poussière. Il y eut une déroute de nourrices et l'odeur de la pluie se mêla à l'odeur des fauves. Il fallait s'enfuir jusqu'au cèdre... »

Et le sage parla.

« Il y a une pensée animale, une volonté animale et un animal content de soi dont les bêtes sont comme les statues vivantes. Et toutes les bêtes ne sont pas en cage. Combien de mouflons barbus à figure humaine, et combien d'obstinés chevaux et de chameaux, parmi nous, gracieux et poètes dans leur première jeunesse, mais bientôt pétrifiés, définis par eux-mêmes, les yeux fixés désormais sur leur pâture, et remâchant toujours le même refrain ; sûrs d'eux-mêmes, sourds aux autres et suivant leur route, toute leur pensée ramassée sur leurs joies et sur leurs douleurs. Toutes ces bêtes m'ont rappelé ma vraie devise d'homme : me penser moi-même le moins possible, et penser toutes choses. » L'anti égotisme !

Après cette dernière pensée, essentielle pour un disciple de Lagneau, pourquoi ne pas relire un autre poème en prose, écrit par notre homme d'océan, fils de verts pâturages français et docte promeneur et peintre :

« J'aime la pluie. L'air est lavé et la terre m'offre ses odeurs. J'aime la grande pluie qui tambourine, les nuages qui s'effilochent, la douce lumière qui change d'instant en instant, et la délicate ligne rose au-dessus de l'horizon.

« Comme j'expliquais à l'homme cultivé ces plaisirs de Normand... l'homme cultivé parla de ciel bleu, de pleine lumière, des ronces de la vie, et dit comprendre les Grecs et les grandes clartés de l'*Iliade* et la douce Iphigénie qui dit adieu à la lumière...

[31]

« Il y a beaucoup de littérature là-dedans...

« J'ai lu Homère ; ses héros sont de redoutables brutes et les tragédies grecques sont assez ennuyeuses. La forme est belle, mais la couleur manque. Cela est naturel, car le soleil mange les couleurs. A la vive lumière, remarquez-le, les contours pâlisent. Le Midi saisit un homme du Nord par quelque chose de net, de rude dans les lignes. Ce sont des montagnes pelées, des terrasses pierreuses, des oliviers plutôt gris que verts, des cyprès sans grâce, et qui semblent noirs. Il faut des yeux noirs comme des puits pour noyer toute cette lumière-là.

« Il nous faut une lumière plus douce, et des ombres moins heurtées. Quand un ciel bleu, lavé de pluie, se montre entre les nuages, c'est alors que les chênes, les hêtres, les ormeaux, les marronniers, les acacias étalent devant nos yeux les nuances innombrables du vert, plus pures et plus riches que les couleurs vierges sur la palette. Un vent frais secoue les feuilles ; une buée flotte le long du sentier, la terre est molle et élastique sous le pied ; les toits brillent. L'œil saisit toutes choses selon leur distance. Ce qui est tout près est riche et vigoureux, ce qui est loin est comme un rêve. C'est alors que votre pensée se promène autour de vous, faisant mille tours comme un chien fidèle. Tandis que dans ces paysages de terre cuite la pensée, court perpétuellement sur l'horizon, ce qui fait sans doute qu'ils sont passionnés et discoureurs, car leur pensée n'a ni détail ni premier plan... »

Alain tenait et soutenait, un peu arbitrairement, que le génie est toujours joie, santé, équilibre, vie, et que le beau et le vrai sont des lueurs de bon sens. Il disait de lui-même : « Robuste, gai, heureux de tout, et point pensif. » Cela l'amenait à de dures condamnations, quelquefois trop radicales ; [32] par exemple celle-ci, qui nous touchait au début d'une autre initiation : « Je lisais ces jours-ci encore un article sur Nietzsche. Cela n'est pas rare sur le marché. Comme ce philosophe est obscur et paradoxal, comme il méprise le sens commun et qu'il est mort fou, tout le monde, ou peu s'en faut, l'adopte d'enthousiasme comme grand artiste et esprit supérieur. Vieille habitude. Les hommes ont longtemps adoré les fous, fous furieux ou fous rêveurs, chefs d'armées ou prophètes. Heureusement nous n'en sommes plus là ; mais il reste en chacun de nous une tendance de cœur et une indulgence d'esprit pour les divagations. Nous voulons que le génie soit échevelé comme la Pythie, et il ne nous déplaît pas qu'un grand homme soit neurasthénique et jette ses meubles par la fenêtre.

« Nous n'irions plus dans l'autre de la Sibylle, mais je connais plus d'un homme naïf et bien équilibré qui s'en va demander des leçons de sagesse à des mystiques ou à des convulsionnaires... »

Regardant, en nouveau venu, dans le monde des lettres ou des arts, Alain ajoutait : « Si un homme nourrit en lui-même la manie des grandeurs, s'il se monte, s'il se pousse, s'il porte aux éditeurs tout ce qui tombe de sa plume, s'il traîne ses vers ou sa musique, de salon en salon, j'avoue que ce grain de folie lui donne vingt ans d'avance pour le moins sur le sage disciple de Platon ou de Goethe. Mais s'il n'a pas une parure de bon sens avec cela, si sa folie ne sait pas s'habiller en raison, et danser selon la mesure, on se moquera de lui. »

Très souvent, les mépris et la pitié révélaient leurs alternances : « Sénèque, qui était presque aussi riche que l'Empereur, avait les plus beaux [33] jardins du monde. Il s'y était bâti une petite cabane, avec un lit dur et des jattes de bois. Là, il s'exerçait à être pauvre, un jour par semaine. Il travaillait de ses mains, dînait d'un fromage blanc et de quelques raisins secs, avec du pain gris, lisant quelques pages des meilleurs philosophes, regardant les étoiles tourner, et enfin s'endormait content. Je me demande comment, après avoir ainsi pesé, dans son esprit et dans ses mains, les joies et les peines du monde, il pouvait reprendre le collier de richesse, descendre au Forum, écouter des niaiseries, souper avec de vieilles actrices et supporter la musique de Néron.

« Je plains un homme qui ne peut supporter la vie tant qu'il n'est pas ivre. Je plains un acteur que l'on siffle. Je plains une coquette qui compte ses rides. Je plains un avare qui va mourir ; un ambitieux qui laisse échapper la couronne ; un amoureux mépriser qui se retourne dans son lit comme une carpe sur l'herbe. Par-dessus tout, je plains celui dont le sang se filtre mal, et qui s'empoisonne peu à peu avec ce qui nourrit et réjouit les autres... »

L'une des recommandations du professeur d'Henri IV, resté fidèle à sa province, était agréable à nos jeunes oreilles ; et je ne devais jamais le voir, plus tard, un seul jour, même fort souffrant, ne pas continuer cette belle leçon de pantagruélisme : « Si, par aventure, j'avais à écrire un traité de morale, je mettrais la bonne humeur au premier rang des devoirs. Je ne sais quelle féroce religion nous a enseigné que la tristesse

est grande et belle, et que le sage doit méditer sur la mort en creusant sa propre tombe. »

Grâce à un de ces *Propos*, offert avec désintéressement à un journal de Normandie, par leur [34] jeune auteur, j'ai connu, assez tôt, l'étonnante vie d'Évariste Galois dont je me suis permis, un jour, en Sorbonne, devant des mathématiciens fort éminents, de comparer et de préférer, à celle d'Arthur Rimbaud, l'aventure. Elle garde peut-être, par le courage authentique, un plus haut relief et son message scientifique, rédigé dans la dernière nuit, se révèle, à en croire les spécialistes, d'une richesse encore inévaluée. Comme il en parlait bien, Alain, vers 1912, sans se vouloir trop ébloui : « Il y a à peu près deux mois, on inaugurerait, à Bourg-la-Reine, une plaque de marbre à la mémoire d'Évariste Galois. Cet homme, qui est mort à vingt ans, a laissé, sur la mathématique pure, des mémoires qui ont été publiés depuis, et qui ont éclairé une des routes les plus difficiles que l'on ait tracées à travers les idées. C'est à peu près tout ce que je puis dire là-dessus. Mais je livre sa biographie aux moralistes et aux fabricants d'images édifiantes... »

.....

« ... Pour bien d'autres discours encore plus vifs, qui visaient bel et bien le roi, il fut mis en prison l'année suivante, avec de terribles compagnons. Comme il contemplait de profondes vérités, les autres se crurent méprisés et lui offrirent à boire, avec des injures. On raconte qu'il but un jour un litre d'eau-de-vie pour avoir la paix. Essayez de penser à ce roi ivre. Shakespeare n'a pas été jusque-là.

« Il sort de prison, et devient amoureux. Ce fut sans doute comme un orage sans pluie. Après quelques semaines, il écrivait (je prends cette citation dans le discours officiel) : « Comment se « consoler d'avoir épuisé en un mois la plus belle « source de bonheur qui soit dans l'homme, de « l'avoir épuisée sans bonheur, sans espoir, sûr [35] « qu'on est de l'avoir mise à sec pour la vie ? » Cet amour lui valut un duel, et il y fut tué. Il n'avait pas vingt ans.

« Il passa le jour et la nuit, avant ce duel, à revoir son grand mémoire sur les équations. Il paraît qu'il avait affaire à un spadassin ; il fallait donc mourir. Quels paysages d'idées contempla-t-il pendant ces

heures-là ? Mais la plume n'allait pas assez vite. Ce ne fut qu'une fusée sur la mer.

« Cet éclair fait voir pourtant plus d'une barque, plus d'un naufrage.

« ... Prison, alcool, femmes, cela ne manque jamais à personne. Douce prison souvent, prison d'opinion et d'habitude. Alcool, délire, flatteries, fiançailles, succès, intrigues, traitements, décoration, conversation. L'injustice et l'opinion sont lourdes, et il y a plus d'une manière de mourir à vingt ans. Que d'ombres dans les antichambres ! Que de fusées sur la mer ! »

Ce qui est plus rare que la mort à vingt ans, surtout héroïque, c'est, écrit en l'attendant, un testament dont cent ans et des têtes particulièrement bien faites n'arrivent pas, dans le monde entier, à extraire tout le diamant ; mais que j'étais reconnaissant à Alain d'avoir proposé, à nos jeunes enthousiasmes, le portrait de ce jeune dieu de l'esprit !

Voici donc, réuni en ces quelques pages, ce que j'avais sans doute préféré des premiers *Propos* d'Alain, qui, écrits à Paris, n'y revenaient qu'après un étrange détour en une province dont l'influence, sur le robuste auteur, se décelait. Je les ai reproduits ici, en toute simplicité, comme je les avais rassemblés en un petit cahier, qui m'accompagna dans les déménagements d'une guerre où les fermes [36] jugements de ce maître et de ce juste pouvaient paraître opportunément salutaires. Contre l'irrésolution, contre la stérilité de bien des méditations, ou sur soi, ou sur le passé, ou sur l'avenir, contre le repentir ou l'excès de précaution, quel excellent conseiller, et quel homme ! Pour aller si obstinément vers son rude optimisme, n'avait-il pas trop redouté les arguments du pessimisme ? Qu'importe ! Il mettait l'homme en garde contre lui-même, le réconciliait avec les autres, le rattachait savoureusement à la nature et à la vie. Son désespoir était démêlé, ensuite détourné. Après de brusques sommations d'anarchiste, sa dévotion au plus banal des objets lui refaisait une générosité lyrique. Se hasarder, s'aventurer, se risquer inspiraient deux pages ; puis des ravissements de contemplatif, des fraîcheurs de jardins, des parfums de fenaisons adoucissaient harmonieusement le *Propos*. Une humilité d'artisan s'effaçait devant des familiarités péremptoires ou un étonnement inarticulé ; d'autres fois les échappées évocatrices

succédaient à des blâmes sommaires. Que de tons, que de mouvements et aussi que de mutisme suspendu ! En un seul de ces *Propos*, souvent, on trouvait plus de substance que dans les romans entiers de fabricants prolixes.

[37]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

L'HOMME

[Retour à la table des matières](#)

« L'homme ! » Ainsi, pendant bien des années, ses élèves le désignèrent-ils entre eux. Ce surnom, accepté par chaque promotion de la précédente, et qui comportait, sans doute, sous-entendue, la majuscule, se voulait une somme de ce qu'avec une simplicité plus imposante que toute majesté, Alain offrait tout de suite à contempler de sincérité, de lucidité, de résolution, d'admirable création, et aussi de puissance physique : homme splendide, a écrit André Bridoux.

Une haute taille qui ne s'inclina que tard, de fortes épaules que l'un de ses élèves a comparées à celles de Platon, un assez large chapeau, des gants de province, une canne, même avant les raideurs articulaires, lui donnaient, à l'arrivée, au temps de ses moustaches, par une sorte de première surprise, l'aspect cossu, paisible et même prudent d'un propriétaire terrien, par exemple de Normandie. Né à Mortagne, d'une mère dont je ne l'entendis jamais parler et d'un père manceau qu'il évoquait volontiers, Alain donna, à ses premiers articles, le titre *Propos d'un Normand*, ce qui l'amena peut-être à dire d'un de ses amis : « Pur Percheron, lui, et qui l'est resté. »

Récemment viennent de paraître ces lignes utiles, qui ne furent écrites qu'en 1946 ⁸ : « D'où je [38] viens matériellement ? De l'ancienne province du Perche, et toutefois mélange de Percheron et de Manceau. Extérieurement, j'ai la forme percheronne. Si vous voyagez

⁸ Alain. *Avant-Propos des Morceaux choisis*. (Hommage à Alain, N.R.F.)

de Nogent-le-Rotrou à Argentan, vous rencontrerez cent fois mon portrait. Ces hommes sont éleveurs de chevaux, et naturellement royalistes ; les passions de la chouannerie subsistent encore en eux ⁹... »

Le premier jour où je le vis sans moustache, une fantaisie de cravate et de vêtement avait, aussi, été essayée, c'est-à-dire suggérée. Je lui trouvai l'air d'un ancien élève des Beaux-Arts ; mais, seconde surprise, qui eût eu, jadis, le Grand Prix de Rome ! Sa peinture, d'ailleurs, malgré le couteau et de la fougue, garda toujours un aspect scolaire qui le décevait.

Même nu-tête, il ne découvrait pas aussitôt l'intellectuel. Sa pensée des pensées, si active et profonde, n'avait pas façonné ces robustes traits, ne s'inscrivait guère sur eux. Rien de frappant au front que certains, au contraire, ont vu bas, dur, têtu. Rien, d'abord, d'étincelant ou de fascinant aux yeux. Le nez et le menton décidés, volontaires. On eût dit que des siècles de forte paysannerie avaient modelé ce haut de tête plus que ne le pouvaient éclairer ou hausser tant d'étude et de découvertes ; mais, dans le dessin gouverné des lèvres et leur expression, on voyait, toutes discrètes qu'elles se fissent, d'extraordinaires richesses et finesses de nuances. Les sourcils, fort mobiles, suivaient ou corrigeaient la gamme des impressions [39] ou intentions indiquées aux commissures de la bouche. Autant il y avait, ici, de frémissements assouplis, autant on découvrait, au-dessus, d'apaisement commandé ou d'allègre opiniâtreté. Comme chez Paul Valéry, les deux sourcils semblaient se mouvoir avec une indépendance réciproque, ou, immobiles, se montraient assez souvent à deux niveaux différents. « Grand signe, sans doute ! » disait Alain, en riant, lorsqu'on rapprochait devant lui les deux exemples.

Un an après avoir indiqué, entre les étages du visage d'Alain, cette légère opposition, j'ai trouvé une confirmation de ce souvenir, dans les lignes qu'il a consacrées lui-même à l'un de ses bustes. Elles viennent de voir le jour, parmi les inédits qu'on a tant d'émotion à découvrir dans le volume d'hommages déjà cité. « J'y trouve un port de tête qui est de

⁹ Alain avait écrit déjà : « Un ami à moi, qui a parcouru ce pays à pied, fut bien surpris d'y trouver des exemplaires de moi-même autant qu'il en voulut, principalement dans la région d'Alençon et de Mortagne. C'est dire que je ne suis pas par rencontre de ce pays-là : je suis ce pays-là... » (*Souvenirs de Guerre*, Paul Hartmann, édit.).

moi et qui exprime courage et curiosité. La partie expressive est le bas du visage. » Mais ne peut-on pas recueillir quelques autres observations d'Alain regardant, comme il faisait pour tout objet, son propre buste, dû au sculpteur Manchuelle ? « Le menton indique une volonté poussée jusqu'à l'obstination. Les yeux signifient l'attention et le sérieux. Le nez est intellectuel (si je puis dire) ; il est hardi et même téméraire. L'ensemble du crâne peut porter tout cela. La combinatoire (front) n'y domine pas ; mais plutôt c'est le dessous (ethmoïdal) qui domine, c'est-à-dire l'ouïe et la musique, la vue et la peinture et le règne du sentiment. » Ces remarques, de 1943, sont du septuagénaire.

À regarder la puissante architecture de l'ensemble et la placidité habituelle du visage, l'on s'étonnait d'abord, mais pour admirer, sachant l'œuvre et avant même d'entendre l'auteur en dire la facilité quotidienne d'édification, qu'un esprit [40] de ce rang demeurât si peu soucieux de se préparer un masque, de s'annoncer, s'afficher penseur, et qu'un cerveau, adonné au plus difficile, fût si robustement porté, supporté par le corps.

Même assis, en effet, ce corps se révélait grand, fort, puissamment construit. Remplissant un large siège, Alain gardait assez fréquemment sa canne entre ses cuisses et appuyait sur elle ses deux mains. D'autres fois, comme M. Bertin d'Ingres, il étalait amplement celles-ci sur les genoux. Presque aucun geste, d'ailleurs, comme s'il eût voulu ne laisser, plus tard, aux ankylosés s'annonçant, que de maigres butins. Seule, la tête, tenue généralement haute, se redressait parfois avec brusquerie : jamais pour de la morgue ou un triomphe. Le regard s'arrêtait à tout, même aux moindres choses : avec de la lenteur et une sympathie native, qui avaient favorisé les enrichissements que sa pensée attendait surtout du réel ; avec de la douceur, aussi, comme s'il savait gré, par avance, aux moindres objets, de ce que sa pensée leur devrait encore. Qui a laissé, mieux que lui, l'esprit se faire aventureux, selon les mots connus, et recevoir des idées du hasard ?

Les regards ne paraissaient ordinairement que pénétrants et vifs ; mais il arrivait, à certains moments, qu'un éclair, venu du dedans, ou un large éclairage du dehors ou, même encore, un bonheur de rêverie révélât de très beaux yeux, d'une claire couleur, gris-bleus et bizarrement cernés, tout autour de l'iris, par un fin trait noir.

Curieux des autres, Alain était assez épris et assuré d'égalité, pour n'avoir jamais risqué, même adulé, de trop consentir à devenir un personnage. Sa simplicité, visiblement, n'était ni une acquisition de l'habileté, ni une manière de politesse ; exactement, elle semblait organique. Dans l'ouvrage [41] déjà cité ¹⁰, une jolie déclaration le confirmant. Elle est d'André Bridoux : « Je n'ai jamais vu penser aussi fortement, à la fois l'égalité absolue de tous et l'originalité radicale de chacun. » Non loin de cette ligne, dans le même recueil, une autre observation d'égale justesse : « L'homme était beau, avec un certain relent de cette importance qu'il s'appliqua toujours à si bien dégonfler ¹¹. »

Les mouvements fréquemment non conjugués des deux sourcils, certains regards glissés de coin, ou par-dessus les verres, ou lentement revenus d'une recherche difficile, laissaient peut-être apercevoir quelques-uns des tics du professeur. Avec des boutades et des moues rajeunissantes, tous étaient d'une savoureuse bonhomie. Avant qu'on les eût discernés, ils avaient été saisis par Alain inmanquablement. Il en riait. De même, s'ajoutant à un rassurant équilibre de l'humeur, d'autres habitudes de métier se faisaient reconnaître ; soit dans des exclamations encourageant l'interlocuteur, soit dans les appréciations, presque notées, chiffrées, comme pour un examen, de ce qu'Alain venait de dire lui-même ou d'entendre : « Tiens, c'est beau, ça ! » ou « Voilà qui est trop difficile pour le temps dont nous disposons. » Ou : « Ah ! le beau chemin de traverse, ami, allez-y ; pas d'hésitation. »

En relisant ce qu'il écrivit de quelques-uns de ses grands hommes, il serait facile de recueillir, parmi ses ressemblances avec eux, celles qu'il ignorait le moins : la profondeur inimitable et le poids de nature, chez Aristote ; la simplicité, l'indifférence à l'opinion, aux dignités et aux respects, chez Socrate, et ce qu'il y eut, en lui, d'homme [42] sans peur et d'homme content ; l'art, chez Platon, d'exceller à faire connaître, sous l'apparence d'un simple jeu, ce qu'il importe le plus de savoir ; chez Descartes, « qui ne fut point un clerc douillet », l'homme vif et dur, impatient de délibérer, de trancher, de décider, de se risquer ;

¹⁰ *Hommage à Alain*, N.R.F.

¹¹ S. de Sacy. In *Hommage*.

enfin « la connaissance des divagations anarchiques auxquelles est livré l'esprit sans objets et sans règles », chez Auguste Comte. ¹²

*

La vigueur athlétique que les proportions, la stature d'Alain paraissaient garantir, n'avait pas été, en de simples surmenages de jeunesse, sans lui paraître assez vulnérable pour que deux autres signes de sa sagesse parussent assez tôt : son souci de ménager l'essentiel de sa résistance et son plaisir de vanter les bénéfices d'une certaine insouciance ou même indolence. L'état de repos ou de sommeil, qui, quelquefois, pouvait ne durer qu'un instant, lui paraissait, tant il en était maître, un des moments « de ce qu'on nomme le travail ». Il avait appris à chasser les pensées harcelantes : « Dès que je me suis buté à ne plus penser à une certaine chose, je ressemble à un tyran qui a donné l'ordre d'écartier à jamais un importun. » Cette prudence contre la fatigue, adoucissant sans l'alanguir son impétueux parti de se montrer toujours libre, lui accorda, disait-il, des avantages d'assiduité : « Je suis gai, répétait-il, mais jamais pensif. » Nul n'a mieux distingué, d'ailleurs, entre pensif et pensant. L'homme de tant de réflexion ne dédaignait pas quelques recettes faciles et celui dont on a admiré l'énorme production savait user, fort à [43] propos, des récréations ou des détentes : « Ne prenez donc point votre tête dans vos mains. À l'heure où il vous plaît de penser lisez quelque bon auteur et relisez-le ; il est même bon de copier les plus difficiles, et encore plusieurs fois. »

À de plus immodestes penseurs que l'on voit promenant ostensiblement, sur leurs fronts, comme sur une fièvre, le rafraîchissement providentiel de leurs mains, on a envie de recommander la lecture tonique d'une page d'Alain, plus profitable, à leurs tempêtes crâniennes, que l'émphatique révulsion qu'ils se sentent obligés de leur prodiguer : « Pensée facile, pensée errante. Pensée maigre, par allusion ; pensée de morceaux, pensée d'arlequin, pensée pour dîner en ville. S'il faut choisir j'aime mieux mon bréviaire ; et si c'est plutôt Platon que les Psaumes parce que j'espère mieux de Platon, ce n'est pas une raison pour lire une ligne sur trois en suivant les faibles pensées de traverse, qui ne peuvent manquer de surgir, et que la vraie culture doit d'abord éteindre. Selon mon opinion, la partie la plus ignorée de l'art de penser est une familiarité avec les grands textes tels

¹² Alain. *Idées (Introduction à la Philosophie)*, Paul Hartmann, édit.

qu'ils sont, et un ajournement de juger. C'est dire que la méthode d'admirer me paraît la meilleure, et la méthode de réfuter la pire. Les humanités, aussi bien que les anciens dieux, veulent une piété d'enfance, dont le vrai nom est alors modestie. » Qu'il y eût trop de critiques, de réfuteurs, et que l'on n'apprît pas, plus sérieusement, aux jeunes, à moins espérer du front orgueilleux que du front penché sur un excellent livre, Alain le regrettait sans cesse. Le grand liseur qu'il était et aimait qu'on fût ou qu'on devînt avait bien des ressources qu'il recommandait aussi d'essayer ; par exemple cette leçon d'Hegel : chercher dans chaque idée son contraire et leur voir de l'identité.

[44]

On a appris, depuis, de lui, qu'il s'était instruit de la société dans Balzac, de l'honneur dans Stendhal, de l'égalité dans Hugo, de la charité dans Tolstoï, des passions dans tous. Avec *Faust* et dans *Wilhelm Meister*, il gagna une certaine manière « d'éloigner de soi ce qui intéresse trop ». Cette sorte de froid, bien nécessaire, estimait-il, contre une émotivité trop grande.

*

Je ne parle, déjà, des vertiges dont Alain souffrit à plusieurs reprises que pour la place qu'il convient peut-être de leur faire, dans une amertume initiale, plus facile, pour lui, à morigéner qu'à nier, dans le dessin de sa carrière entière et qui sait ? peut-être, dans certaine profonde générosité d'hygiéniste. La physiologie et la pathologie interviennent plus qu'on ne le dit et même plus qu'on ne le croit.

Non sans humour, ainsi que le fit Paul Valéry, Alain a raconté le malaise que la vue du sang d'autrui détermine curieusement ; cette interrogation, comme j'ai pu le vérifier, intriguait toujours les deux philosophes : « La première fois que je vis, tout à fait par hasard, un chirurgien tailler dans la chair vivante, j'avais autant que je m'en rendais compte plus de curiosité que de peine ; cela n'empêche qu'après deux minutes, sans savoir du tout pourquoi, j'avais la sueur au front et j'étais sur le point de perdre le sentiment. C'est d'autant plus remarquable qu'un autre jour où j'étais, cette fois, le patient, je me tins fort convenablement et ce fut le spectateur qui but le cordial préparé pour moi. »

Alain ne faisait aucune difficulté pour reconnaître que sans des mois de repos forcé, vers vingt-deux ans, je crois, et l'utile apprentissage, à cette [45] occasion, de l'inquiétude de santé, il eût peut-être accepté, malgré son humeur toujours indocile et un irrespect natif, de se laisser attirer plus haut, dans la carrière universitaire, par certaines émulations. Il ne doutait pas de ses aptitudes à y réussir. Il eût sans doute, ainsi, été de Sorbonne ; à quoi l'on peut aisément rêver, moins pour compter les ratures que cela eût entraînées, dans ses improvisations et son œuvre, que pour imaginer la liberté qu'il n'eût sans doute jamais cessé d'y faire voir et admirer. Mais les vertiges lui donnèrent si souvent l'impression de mort imminente qu'il ne lui restait plus qu'à leur savoir gré d'avoir été dispensé par eux d'imaginer l'avenir et détourné de le préparer par l'ambition.

Estimant, assez tôt, que l'ambition déçue est mauvaise conseillère tandis qu'une ambition matée fait un homme, il préféra, aux précautions d'une ascension vers les dignités et les honneurs, les bénéfiques de l'indifférence ou, parfois, ceux d'un mépris hilare : « Ne pas faire le beau pour avoir du sucre ! » - « Ne pas regarder du côté des cuisines. » - « Ne pas aller à la mangeoire d'or ! » - « Démasquer les hypocrisies lucratives ! » étaient quelques-unes des formules où se cabrait une indépendance, qui resta sa passion et dont il ne pouvait ignorer, parmi ses souvenirs apaisés, que d'année en année, elle lui avait, avant toute autre leçon, assuré les jeunes suffrages. « Je fus normalien et agrégé ; après cela, professeur ; rien n'est plus commun ; mais le rebelle et le sauvage n'ont pris que l'habit. Le fond de l'esprit est resté mauvais, c'est-à-dire bon. Encore aujourd'hui je pense par un mouvement de cheval qui refuse la bride. Je ne sais pourquoi je le dis, car cela se voit. » Néanmoins, il eût trouvé aussi bas qu'un arrivisme de parvenu le goût de flatter les élèves, par une condescendance [46] familière, et de les laisser faire de lui, pour un prestige trop facile, une sorte de champion de cet anticonformisme que les débutants et le public, sans candeurs jumelles, encouragent volontiers : les premiers par inexpérience désinvolte, défi d'impertinence, agressivité pubertaire, le second, pour le plaisir vil de voir contredire et contrecarrer ceux que le mérite ou la fortune ont portés aux postes enviés. Son intransigeance d'indépendant, il ne la recommandait guère aux autres, l'âge venu : « Je ne conseille pas d'imiter cette sauvagerie qui refuse le mors. » Peut-être ne la croyait-il pas à la portée de beaucoup de caractères. D'autre part, il

n'avait méconnu ni les difficultés du métier de professeur ni, pour l'écrivain, les risques que ces obligations didactiques peuvent entraîner : « Tant que les maîtres feront leurs tours de cartes ou de gobelets devant leurs juges paresseux ou ignorants, qu'ils appellent leurs élèves, il ne faut attendre ici rien de bon. Car le maître, par la nécessité de plaire, ou tout au moins d'étonner, cherche le rare et l'obscur ; et l'élève se contente d'imiter passablement, comme ces spectateurs qui chantonnet en sortant d'un concert. » Quand il parlait de son ouvrage *Quatre-vingt-un chapitres sur l'Esprit et les Passions*, il précisait : « Il me semble que ce livre ne sent pas trop le professeur : la guerre avait passé par là. »

*

Son dédain des plus beaux grades universitaires ne paraissait lui avoir laissé aucune rancœur. Alain croyait, en définitive, préférer les adolescents aux étudiants, le lycée à la Faculté, la classe à l'amphithéâtre. Moins pessimiste que La Bruyère, il aimait les jeunes, parce qu'il les voyait conserver [47] encore cette partie d'enfance, « qui n'a pas voulu apprendre la ruse ». Et puis, il était « né simple soldat » ! Il disait, aussi, avoir régulièrement observé que la moindre enflure d'importance gâte les meilleurs et déplorait, malgré sa bonne opinion généreuse et générale de l'homme, sinon des hommes, que « faire l'imbécile » fût, en tant de lieux et à tous âges, un mouvement trop fréquent : « Cet animal sensible, orgueilleux, ambitieux, chatouilleux, aimera mieux faire la bête dix ans que travailler cinq minutes en toute simplicité et modestie. » Au-dessus des arrivistes communs, Alain discernait ceux qui, d'un sursaut, s'élèvent sans avoir eu à envier et, au-dessus d'eux, encore, celui qui accède au trône « comme par devoir, s'il a l'âme haute ». Le Julien de Stendhal, en suivant les cercles d'un épervier, lui semblait admirer cette force et cet isolement. « L'empire est à ce prix. » En bas, il montrait les ambitieux, qui se rengorgent dans leur coin et expriment leur déception par un léger tambourinage des doigts, et les envieux, tristes en face d'eux-mêmes, punis par leur désir d'être différents de ce qu'ils sont, mais occupés à recruter d'autres envieux. « Quand je sens le premier toucher de ces rayons froids qui recroquevillent l'espérance, alors à toutes jambes je fuis. Je n'ai peur que des faibles. » Que les derniers mots ont de sens !

Chez l'écrivain que devint Alain, l'on ne connut jamais moins d'humeur rebelle que n'en faisait voir le professeur Chartier, au lycée Henri IV, où il était arrivé, en 1909, après avoir passé, homme de l'ouest, par Pontivy, Lorient et Rouen. Peu d'années plus tard, il savait que bien des emportements et des boutades n'étaient que mouvements du sang ou cris de guerre. « Et il faut bien commencer comme ça, par exemple prononcer que R... [48] est un âne, Taine une ganache. Barrés un niais et autres propos. Ce sont des fusées pour éclairer la route. » Sur Barrés, nous n'avons jamais cessé d'accorder seulement nos deux refus de discussion.

Alain ne se vantait pas trop de son ombrageuse indépendance, de ses terribles mépris, mais se laissait féliciter d'avoir toujours su inspecter ses inspecteurs, de n'avoir jamais accepté qu'un manuscrit, chez l'éditeur, où lui n'allait jamais, fût d'abord jugé, et de ne pouvoir, sans raison personnelle, adresser une lettre ou un de ses livres à un critique. Du nombre de ses lecteurs, il n'avait aucune idée, ne s'en informait pas, le devinait réduit, se montrait satisfait du petit nombre, touché de leur fidélité : « Je n'écris que pour un millier de lecteurs assuré que ce millier me suivra. » Ce n'était pas coquetterie, c'était simplicité, et parfaite ignorance de tous les chiffres. L'œillade aux clients, les tricheries du lucre, la bassesse d'inspiration et d'exploitation, l'impudeur alléchante, les guirlandes de fadaïses, la suavité du ton, tout cela l'écœurait. Il allait à contre-courant et répétait que chercher le succès auprès d'un public « que l'on croit ignorant ou sot, c'est descendre ».

Inversement, pour ainsi dire, il suffisait de peu de chose pour atteindre, chez ce philosophe de la volonté et de l'espérance, chez ce maître du libre arbitre, les preuves charmantes de quelque impressionnabilité. Sur la suggestion, la prière d'un ami, ou, plus simplement, sur la simple évocation, en cours de dialogue, d'un titre possible, Alain, en une minute, pouvait prendre, avec une juvénilité émoustillée ou une joie d'amitié, qui mouillait son regard, la détermination d'écrire tout un livre et celle de publier, enfin, un manuscrit qu'il avait presque oublié. Je connais personnellement cinq ouvrages de lui dont la composition, accélérée par [49] le plaisir d'être agréable et d'être aimé, était l'affectueuse conclusion de cinq entretiens. « Tant que j'écris, je ne me soucie de personne ; mais pour que je passe à la publication, il me faut des éloges, d'instantes

demandes. C'est dire que les Méchants Génies, toujours occupés de leur gloire et de leur ennui, m'auraient très aisément réduit au silence, si je n'avais été entouré toute ma vie par de Bons Génies qui m'ont pour ainsi dire tiré un ouvrage après l'autre. » Ne valait-il pas mieux que Zoïle ou tel autre, de même bile, ne l'emportât pas ? Un peu plus loin, je me permettrai de désigner quelques-uns des *bons génies*.

Cette allusion à l'impressionnabilité d'Alain, si elle se veut laconique, risque d'être insuffisante ; mais ne demandons qu'à lui d'en dire davantage, car je ne crois pas que des confidences, écrites en 1943, c'est-à-dire à un âge avancé ¹³, se trouvent, dans leur larmoiement, trop accuser leur date. « Le particulier de ma sensibilité est qu'elle procède par assauts, au moindre prétexte. Je ne puis lire sans que quelquefois l'admiration ou simplement la reconnaissance d'un passage qui annonce, se manifeste par une rosée de larmes. Cela m'arrive dans la conversation et les cours, à l'approche d'une idée sublime. Et alors mon grand souci, qui quelquefois me fait oublier l'idée, est de dissimuler une sorte de torsion du langage qui ressemble à un sanglot... » Continuant sur cette « émotion convulsive » peu de lignes plus loin : « C'est ma maladie à moi, et je n'en suis pas fier ; trop de poésie et trop de musique. La poésie paraîtra quand on aura reconnu un millier de vers que j'ai écrits et qui me semblent beaux de la beauté propre au poète... » ¹⁴ Et encore : « Mon [50] existence est une sorte de chanson. Mais de cela il reste peu de témoins, depuis que deux femmes sublimes ont disparu... »

Pourquoi ne pas révéler, en outre, que certains amis, à partir de 1925-1930, estimèrent, devant lui, à tour de rôle, j'imagine, que la forme des *Propos* n'était peut-être pas celle où tout son génie dût se plaire et paraître, ni que l'entraînement au journalisme quotidien et les préoccupations de politique dussent obligatoirement être regardés comme les meilleures instigations de l'écrivain. Mais il y aurait beaucoup à dire, à son avantage, bien entendu, sur les influences qui veillèrent aux deux pages quotidiennes et sur la générosité qui les lui dictait. Que de tâches, chez les plus grands, ont été couvées par des sollicitudes amoureuses, dorlotant une sédentarité et un zèle qui profitaient à une douce adoration !

¹³ Alain était né en 1868.

¹⁴ Voir pages 212 à 216.

On ne peut taire qu'Alain eut, près de lui, tour à tour, deux bonnes fées ; l'une n'est plus. Comme Maurice Savin en a écrit admirablement ce qu'il fallait, je le cite, malgré leur double désir d'effacement : « Et sans doute, tant elle était discrète et l'amie de la pénombre, elle m'interdirait de faire paraître ici son fragile et noble fantôme. Mais je n'ai pas le droit. Je reviens à mon refrain : comment réparer ? Ame si loin retirée, cette maison, ce jardin, ces manuscrits sont pleins de vous. Souffrez donc au moins, de vous, ce profil perdu ; votre visage vers Dieu, comme il était. »

Dans l'un de ses *Propos*, où intervenaient tour à tour un artiste, un moraliste et un sage, Alain était évidemment les trois ; le premier faisant part de son expérience de la vie, le second évoquant l'amour, le troisième arguant d'une heureuse fidélité à la nature, ils vont nous renseigner ensemble sur lui : « Comment ose-t-on faire des enfants ? [51] dit l'artiste. Qui donc se sent assez content de soi-même pour lancer dans le monde une seconde édition de son tempérament et de son caractère ? Je ne suis pas un homme malheureux, j'aime la vie ; mais enfin je ne désire pas qu'un autre moi-même recommence la même course. C'est un triste métier, en somme, que d'être un homme supérieur ; on pense trop ; on grossit les sottises qu'on a faites et celles qu'on aurait pu faire ; on se juge trop ; on connaît trop bien ses propres faiblesses pour n'être pas sensible aux flèches de l'opinion. On a trop de scrupules aussi ; la conscience raffine, la vie animale l'emporte tout de même ; au reste on est obligé d'avouer que c'est bien ainsi, l'intelligence toute seule n'agirait point. J'ai été conduit par une obstination paysanne ; mais que seraient mes fils ?... » Je vais écouter le discours du moraliste : « ... Quoi ? Vous aimez la raison et le droit, et vous laisserez à des brutes le soin de faire l'avenir. Quoi ? vous sentez en vous des forces cachées, qui ne trouveront pas à s'exprimer dans cette courte vie, et vous n'allez pas les délivrer de leur prison avant qu'elle soit pierre et enfin poussière ? Quoi ? vous avez repris jeunesse et courage dans de tendres yeux, frais et clairs comme des fontaines, et vous allez laisser tarir cette source bienfaisante à laquelle vous avez bu ?... » Le sage estimait le débat sans fin, parce que métaphysique, autrement dit vide, abstrait, négateur. « L'intelligence se lance trop vite et trop haut, et laisse le corps en route. Le progrès ne marche pas de ce train-là. Je veux une intelligence plus lourde, lestée de terre, servante des yeux et des mains, étroitement collée aux choses réelles, et qui ne

sépare point l'idée de l'outil. La justice se fera pièce à pièce, comme le fossé et le mur... »

Lorsque Alain recommandait, moraliste salubre, [52] d'être maître de soi, volontaire, obstiné, au lieu de se croire malchanceux ou malheureux, il orientait volontiers, préférant à la leçon l'exemple, vers celle qu'il appelait la grande institutrice, la mer : « Si vous avez quelquefois observé une barque de pêche quand elle navigue contre le vent, ses détours, ses ruses, son chemin brisé, vous savez assez bien ce que c'est que vouloir. Car cet océan ne veut rien, ni mal ni bien ; il n'est ni ennemi ni secourable. Tous les hommes morts, et toute vie éteinte, il s'agiterait encore ; et ce vent, de même, soufflerait selon le soleil, forces impitoyables et irréprochables... » Plus loin, ayant cru découvrir que le vrai dieu se nomme volonté, il reprenait : « Si je vire mal, c'est ma faute. La moindre erreur se paye ; et par oubli seulement de vouloir, me voilà épave pour un moment ; mais le moindre savoir joint à l'invincible obstination me donne aussitôt puissance. Ce monstre tueur d'hommes, je ne l'appelle ni dieu ni diable : je veux seulement lui passer la bride. »

Il n'est pas improbable que certains instincts paysans aient calmé un assez grand nombre de fois, celui qui, sans eux, se fût fait plus violent : « Je ne crois pas utile de raconter toutes les fautes de ma vie, a-t-il confessé dans un livre d'extrême sincérité, je fus en lutte, comme beaucoup, avec de vives passions, et je me préservai de malheurs irréparables par ruse de raison ¹⁵. »

L'on verra, chapitre après chapitre, les citations y aidant, et nulle paraphrase ne se permettant de se substituer à elles, ses intermittences d'orgueil et de modestie, d'assurance et d'incertitude. Mais le philosophe, lui, portait ses doutes, comme un autre sa boîte de compas. Le voici, une fois de [53] plus, et superbe et inquiet : « Le spectacle de l'esclavage, et d'une inégalité encore marquée par une humeur féroce, me frappe encore plus que celui des morts, des misères et des ruines... J'ai toujours pensé que notre civilisation est une chose précieuse et périssable, qu'il faut refaire d'instant en instant. C'est dire que je n'admire point tant le progrès. En tout temps, à ce que je crois, un homme comme Socrate, Epictète, Montaigne, Descartes, a formé

¹⁵ Alain. [Souvenirs de Guerre](#), Paul Hartmann, édit. « Ni la raison qui ruse... » avais déjà écrit P. Claudel.

autour de lui, sans le vouloir, comme une petite cité où la force et l'argent comptait moins que la sagesse et la justice. À leur exemple, et selon nos moyens, nous sommes, en ce temps-ci et en ce pays-ci, plus nombreux que jamais à former et à conserver des centres d'humanité. Mais l'expérience nous fait voir comme ces éléments de société réelle sont aisément balayés par les guerres et par les changements politiques... »

À qui saura l'interroger, l'œuvre d'Alain laissera découvrir, en marge de sa psychologie, de sa morale, de son esthétique, de sa politique et de mille maximes, dont on devrait bien entreprendre le recueil, une riche sensibilité : de poète, d'abord, et aussi d'homme singulièrement constant. Ceux qui veulent rêver à ce qu'il eût pu écrire, si un désir de séduction et de diffusion eût pu l'effleurer ou s'associer à son sévère apostolat de pensée libre, et si son ferme gouvernail ne l'eût tenu le plus souvent écarté des bords fleuris et des pêches faciles, trouveront de nombreux paragraphes convaincants : « En son petit sac de cuir, l'enfant ramène des choses qui ne sont pas de peu. Les humanités reviennent. Les cahiers et les livres font entrer à la maison un autre genre de sérieux et d'abord le précieux silence. Sans compter qu'il n'est pas rare que les parents se remettent à l'école et revenant à ce qu'ils croient avoir dépassé [54] trouvent justement ce qui leur convient. Tels sont les cours d'adultes, selon la nature. »

Comment ne pas s'arrêter, avec émotion, à l'un de ses tout derniers alinéas (septembre 1950) : peut-être tremblé, mais si émouvant : « ... Vraisemblablement je n'écrirai plus rien sur Morgat ; cette atmosphère de bonheur, qui m'entourne encore, sera bientôt dissipée, et certainement l'entendement en souffrira, s'il est vrai qu'en moi toutes les idées viennent du cœur. Or, c'est vrai ¹⁶ ! »

Dans les *Propos* d'Alain, dès les premiers, se trouvent de beaux poèmes en prose, allant avec sûreté vers leur couronnement final, sans les chatolements et les afféteries que ce genre a pu encourager.

Ce cœur viril, pour lequel la volonté et le courage devaient suffire à créer le bonheur, il l'a caché presque toujours, mais il ne l'a jamais déguisé. Au lieu des complaisances avec lesquelles des rimeurs et des romanciers espèrent, avec le leur, quelque avantage décoratif de leur

¹⁶ Dans *Hommage à Alain. Fragment d'un journal intime*, p. 364.

exhibitionnisme, Alain a regardé le sien, dans ses émois et dans ses refus, sans se mentir. Alors qu'aucun écrivain n'a mieux plaidé pour l'homme, écoutons-le s'instruire, à Rouen, de géographie humaine : « On y voit comment s'est élevée et s'élève toujours sur les coteaux la ville des rentiers, pendant que la ville qui travaille s'étend dans la boucle du fleuve... L'odieux aspect des anciens faubourgs devait éveiller un peu de charité ; j'en vis de sublimes exemples ; je les admirai ; mais je n'éprouvais pas de vifs mouvements. Comme je connus dans la suite à la guerre, les émotions fortes ne se propagent pas dans ma carcasse ; tout au [55] contraire, la carcasse se durcit à proportion des coups. » À la guerre, lisant dans son indignation, il supportait moins de voir les hommes humiliés dans l'esclavage que de les voir exposés à la mort et il en voulait aux femmes d'un culte des héros et d'une volupté de dévouement qui les détournent de la haine généreuse des massacres et les font responsables de la fureur de vanité chez les hommes.

Sur lui-même il ne s'apitoyait jamais longuement, que la sincérité l'emportât, ou que la pudeur des troubles le retînt : « Pour revenir à mon métier, je dois noter que, après un court succès, je me trouvai déporté dans les régions inférieures, où il fallait imposer aux futurs saint-cyriens la philosophie qu'ils avaient juré d'ignorer. Ce furent des combats inconnus et sans gloire. Et enfin l'on m'en retira et j'eus une agréable retraite en mon vieux lycée Michelet, avec peu d'élèves et le cours de rhétorique supérieure qui me convenait tout à fait. » Plus tard, au temps des auditoires d'élite, garçons d'Henri IV, jeunes filles du collège Sévigné, il pensait avec la même rigueur : « J'avais justement à plaire ; j'étais dans le lycée à la mode. Je ne fis rien pour plaire et je ne supportai pas la charmante frivolité de ces enfants illustres. Tout alla bien. »

La première guerre finie, où sa fidélité à ses pensées et l'irréprochable conduite l'avaient préservé des profondes tristesses, il ne chercha pas à entretenir les amitiés nouées par l'engagé volontaire qu'il avait été ; mais longtemps, ayant préféré les hommes les plus simples, il chercha Balard, dans Paris, et que de fois il leva les yeux vers les échafaudages dès maçons, « espérant y voir Maupéou le chanteur » ! Son fantassin français, paysan évidemment, consolera de presque tous ceux qu'on a composés : « Sentencieux toujours,

observateur [56] étonnant, sachant tout du ciel et de la terre, et embarqué pour les dix ans de la guerre de Troie... »

Sur d'autres mouvements de la sensibilité d'Alain, une allusion abrégée suffira, car nous n'aimions, ni l'un ni l'autre, dans les biographies, les indiscretions d'alcôves. Son puissant organisme l'avait d'ailleurs préservé des refoulements verbeux ou des émerveillements de débiles ; mais la belle allure de l'esprit s'associant chez lui à celle du corps, bien des auditrices, dit-on, surent s'épanouir dans le rare bonheur de cette double justification.

« Il y a, chez les femmes, a écrit M^{me} Ackermann, une certaine façon d'aimer la musique qui passe facilement de l'art au virtuose. » La légende veut aussi que la philosophie, les belles lettres, toutes sciences et autres enseignements et autres conférences exposent leurs vedettes, quand l'auditoire est à la fois ou tour à tour féminin et masculin, à cette charmante déviation de l'enthousiasme. Alain parut, assez longtemps, en supporter avec verdeur les aimables risques, d'autres enivresments l'occupant peut-être davantage.

[57]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l’esprit.

SON MAÎTRE LAGNEAU

[Retour à la table des matières](#)

La phrase la plus bouleversante d’Alain, sur Lagneau, sans omettre les lignes où il se disait capable de faire fi de ses propres ouvrages, s’il ne réussissait pas à montrer en son maître la grandeur de l’esprit, est peut-être celle-ci : « Que Lagneau se soit sauvé même en cette solitude où il vivait, aux prises avec des maux continuels comme il était, sans aucun hommage et témoignage que ceux de quelques enfants, c’est par là que je mesure son génie. »

*

Au lycée Michelet, à Vanves, le jeune provincial Emile Chartier, après avoir, assez nonchalamment, accepté de préparer Normale-Lettres, connu, sous les traits saisissants de son professeur de philosophie, Jules Lagneau, l’unique grand homme qu’Alain, plus tard, devait dire avoir rencontré, le seul « dieu qu’il eût reconnu ». L’admiration s’empara de son âme, comme un brusque amour, et ce bonheur de fascination, jusqu’à la mort de l’un, puis celle de l’autre, demeura sans faille et sans fin.

Le lycéen ne vit pas seulement, en son maître, un esprit supérieur ; il lui découvrit, à la fois, toutes cristallisations passionnelles scintillant ensemble, une grande âme, la plus belle tête, le plus beau [58] sourire

et la plus belle écriture ¹⁷. L'aveu de cette flamme est, dans l'œuvre entier, l'une des tendres confidences d'un cœur pudique. Belle leçon, aujourd'hui encore, cette volupté de contemplation et de confiance, née à dix-huit ans et illuminant toute la vie de l'un des hommes les plus forts.

À rassembler, même sommairement, quelques impressions de l'élève sur le maître, des observations de l'homme sur l'homme, des jugements du disciple sur le philosophe, l'on ne peut manquer de recueillir, sur Alain lui-même, le secret de bien des similitudes les unissant ou l'indice de quelque raideur réciproque à redouter d'emblée.

Aucune ressemblance, si j'interroge mes souvenirs de l'un, ne me paraît, entre eux deux, moins douteuse que celle-ci : « Toujours en action. Je n'ai jamais vu sur ce visage l'expression de l'ennui, ni même de la fatigue. Aucun souci et nul effort de mémoire jamais ; la pensée effaçait tout. » De même, qui eût pu mieux montrer Alain, professant ou conversant, qu'il ne l'a fait lui-même en évoquant Lagneau pendant ses leçons ? « La pensée avançait par corrections et reprises ; toujours improvisée, toujours neuve pour lui. Ce qu'il disait était à son tour objet de méditation, d'où des silences étonnants ; le front se chargeait de sang et de vie ; c'est alors que nous attendions quelque formule éternelle, et l'attente n'était jamais trompée. »

Cette fébrilité des élèves, dans leur certitude que les haltes de leur professeur étaient toujours de riches promesses et que le plus précieux de cette intelligence allait en jaillir, combien l'ont connue auprès d'Alain ! « Lagneau pensant exerçait sur [59] nous à peu près le même pouvoir que Beethoven chantant. À vingt ans, donc, j'ai vu l'esprit dans la nuée. C'était à moi de m'en arranger, comme je pourrais ; mais faire que cela n'ait pas été, et que le reste ne soit pas comme rien à côté, c'est ce que je ne puis. » Il lui dut aussi la notion de l'Éternel !

Un quart de siècle après les années du lycée Michelet, où Alain avait lu, sur les conseils du maître, l'œuvre entier de Renouvier, l'enchantement du novice était devenu celui d'un jeune maître et se décrivait dans un ouvrage de piété filiale ¹⁸. Après vingt-cinq autres

¹⁷ « Le seul homme que j'ai pleinement admiré avait aussi la plus belle écriture. »

¹⁸ Alain, *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, Gallimard, édit.

années, la vénération du survivant âgé devait se raconter encore, avec une effusion d'autant plus émouvante qu'elle se voulait mieux contenue.

Relire le portrait de Lagneau qu'a écrit son élève exceptionnel, c'est aussi regarder ce dernier au travail et découvrir, dans les regards du peintre, avec son admiration et même de l'amour pour le modèle, comme il le dira d'un autre portrait, l'émotion éblouissante de toute sa pensée.

« Jules Lagneau était un homme roux, barbu, de haute taille et se tenant droit. Les mains, le visage, le cou avaient des taches de rousseur dorée. Le vêtement était celui des Universitaires en ce temps-là, sans aucune élégance, mais non sans beauté ; le corps était bien bâti, et découplé, sans rien de gauche. Ce qui étonnait d'abord, c'était un front de penseur, une sorte de coupole qui semblait avancer au-dessus des yeux ; un crâne haut, large, important aussi en arrière, à première vue démesuré ; mais j'eus le temps de le bien voir, et je m'exerçai plus d'une fois à le dessiner ; mes dessins furent toujours sans grâce, mais corrects ; ainsi je ramenai à ses vraies proportions ce crâne d'abord [60] imaginaire ; je saisis cette forme sculpturale, ce front modelé et bien distinct, quoique les cheveux relevés se fissent un peu rares sur le devant. Les sourcils roux étaient mobiles, olympiens. Les yeux petits, enfoncés, vifs, perçants, noirs autant que je me souviens, avec des points d'or. L'attention habitait tout ce sommet. Au-dessous étaient la bonté et le sourire. Le nez petit et fin, nez d'enfant à la narine bien coupée. La bouche petite, tendre, couleur de minium vif ; les dents comme des perles serrées ; petites moustaches mais une rude barbe sur un menton rocheux qui répondait à l'architecture du crâne. L'ensemble était puissant et beau ; je n'ai jamais connu de chose vivante qui en approchât. »

Sur les yeux du Lorrain sévère qu'était Jules Lagneau, l'adolescent grisé avait été jusqu'à voir des points d'or semblables à ceux qu'un poète attribuait à Cléopâtre, et, dans la bouche éloquente, il apercevait, mieux que des dents, des « perles serrées ! » Tout réservé qu'il fût, Alain n'a laissé à personne le soin de surprendre cette vive ardeur sentimentale. « Lagneau fut aimé de moi. *Devotio est amor erga eum quem admiramur* ; j'osai lui citer cette définition de Spinoza et il me bénit d'un coup d'œil. En cela il fut heureux et moi encore plus. »

Les fermes formules du maître, qui frappaient et exaltaient, vécurent toujours dans la mémoire de son suivant. « Il n'y a point de connaissance subjective. » - « Il n'y a qu'un fait de pensée qui est la pensée. » - « Le corps est dans l'esprit. » - « La pensée est la mesureuse. » - « La philosophie est la recherche de la réalité par l'étude de l'esprit considéré en lui-même et dans son rapport avec tous les objets. »

Plus le second s'éleva à son tour, plus s'affirmait [61] en lui l'unique filiation et se renouvelait le plaisir de citer son aîné. Cet aîné dont l'une des locutions favorites était d'emblée éducatrice : « Pour mieux dire... »

Penser sur l'objet ! première acquisition, au lycée de Vanves. « Certes, j'étais bien doué en ce sens que j'aurais fui avec la simplicité et la rapidité de l'homme des cavernes si quelqu'un avait semblé mettre en doute l'existence de l'univers ; on ne m'aurait point revu. » Et l'élève n'admirait pas seulement du maître ce qu'il se sentait lui-même digne de réussir : « Nulle piperie ; nul étalage de doctrines louables. Mais cet encrier et cette boîte à craie ; mais une exacte analyse de ce que c'est que voir, toucher, entendre ; une lenteur et une confusion héroïque. » Autre ressemblance ou influence : celle d'obscurité : philosopher, pour Lagneau, c'était expliquer « le clair par l'obscur ». Entendons, sur l'invitation de J. Pacaut, qu'il s'agissait du clair apparent que la réflexion obscurcit et de l'obscur apparent que cette même réflexion rend lumineux. « Si la philosophie se résigne à être obscure cela ne veut pas dire qu'elle n'éclaire pas l'esprit ; elle a, au contraire, sa clarté à elle, bien supérieure à celle de l'évidence, clarté brutale qui n'explique rien, qui frappe et subjugué. Mais pour conquérir cette autre clarté, il faut un effort et quelque courage ; il faut rompre avec soi-même, avec la nature et les préjugés qu'elle impose ; il faut sortir de la caverne. Les prisonniers de la caverne sont les prisonniers de l'évidence. »

Après quelles exigences, quels durcissements ou ménagements de l'un, quelles inclinations et adhésions de l'autre, le joueur vivace que devait être, déjà, Alain, candidat à Normale, transigea-t-il, devant son maître Lagneau, en le chérissant ? [62] L'obscurité de Lagneau fut la lumière d'Alain, sans que celui-ci, même à son apogée, crût jamais avoir tout compris de cet enseignement. « Qui peut se vanter d'avoir seulement saisi cette vérité amère et forte, quoique encore préliminaire, que la morale est pour soi et non pour autrui ? »

Lagneau ne discourait guère, au lycée, sur la morale, car ses exemples le dispensaient de ces leçons. Ses élèves étaient sûrs d'en deviner l'essentiel, d'après sa vie. Avec un tact et des délicatesses dont le fragment d'une des lettres du professeur peut donner une idée, c'était une morale en action : « Si j'en crois quelques expériences, écrivait Lagneau, il y a danger à vouloir principalement faire du bien aux hommes : on s'expose à jouer quelquefois un rôle devant les autres et devant soi-même, ce qui est contraire à la simplicité et à la droiture. Il est plus sûr et sans doute aussi plus efficace d'avoir pour volonté ultime celle de ne pas faire de mal, c'est-à-dire d'être, autant qu'on le peut, toujours juste et raisonnable. »

Avec le rude élève venu du Perche, Lagneau pouvait-il gourmander, se montrer caustique, sourire des inhabiletés ? L'élève avait-il des occasions d'être affligé, de se croire trébuchant, de voir, devant quelque culpabilité, se camper la mansuétude muette du professeur, plus lourde qu'un blâme ? Une ou deux fois, au moins, un peu plus tard, l'aîné s'inquiéta suffisamment du jeune homme pour que celui-ci s'en montrât ému et, plus encore, étonné. L'inquiétude était d'ailleurs si paternelle qu'elle sembla, aux yeux du jeune, y perdre un peu en haute sagesse : « Ma pitié serait donc sans mélange, si je n'avais cru discerner en ce maître de la liberté une disposition étonnante à confondre les écarts de la vie privée et les hardis jugements de la vie politique comme résultant [63] d'un même fond de diabolique révolte. Descartes fait voir partout la même prudence. » Une lettre du même ton, écrite, au jeune journaliste radical, par Lachelier, qui passa toujours pour très favorable à Alain, devait moins surprendre celui-ci, encore que « l'infaillible » lui parût tout près de s'y montrer intolérant ! On peut penser, d'autre part, que certaine prédiction de Lagneau, sur son puissant élève (« C'est une violence qui se tournera contre elle-même ») ne fut peut-être pas sans se laisser accueillir, tard, par l'esprit du rebelle, avec un plus facile assentiment qu'au temps de ses courts désaccords avec son dieu, quand il se reconnaissait moins assagi que fécondé par lui. De cette prophétie de Lagneau, ne peut-on pas rapprocher, en effet, celle qu'Alain, avec une estime toute particulière, prononça sur son cher élève Jean Prévost, vingt ans avant l'héroïsme des combats de Vercors ? Pierre Bost vient de la rappeler : « Il fera toutes les sottises (vous m'entendez) plus une qui portera sa marque personnelle. »

Avoir admiré Lagneau, pour Alain, n'allait pas, sur le tard, sans attendrissement. La réputation de son maître, après une courte vie et si peu de bruit, lui semblait quelque chose de miraculeux « faisant honneur à l'espèce ».

*

C'est sans doute pour mieux faire sentir son plaisir d'avoir accepté, en Lagneau, le maître prédestiné, qu'Alain a ajouté, à son beau portrait, grâce à ses anecdotes d'écolier, de petites images d'Épinal : « Il arriva qu'au Grand Concours, on nous donna pour thème la justice : c'était une question que Lagneau ne traitait jamais. Toutefois, confiant dans ma rhétorique, j'aperçus aussitôt une méthode [64] de transformation, comme disent les géomètres, qui me faisait maître du sujet. J'approchai ma plume de mon papier blanc. Justement Lagneau se trouvait parmi les professeurs surveillants. Invoquant ce Sinai, plus orageux que jamais, que n'allais-je pas transcrire sur mes tables de la loi ? Mais lui me fit un signe plein de force, qui voulait dire : « Vous ne savez rien là-dessus. Je vous défends d'improviser. » Je fis deux ou trois sonnets. »

Dans ces existences, unies et discrètes, d'universitaire, se perpétuent peut-être les souvenirs des plus minces aventures. Alain se rappelait la venue, à Michelet, d'un inspecteur général, qui s'apprêtait à juger Lagneau injustement, quand Alain fut enfin interrogé : « C'était lâcher le chien sur le visiteur. Je fus un peu insolent, je le crains ; mais brillant comme il fallait. » L'élève avait bien bataillé pour son maître.

Subjugué et persuadé plus que heurté, en la première de ces deux circonstances, le disciple, pour qui son initiation avait été, mieux qu'une pensée de maître ou la conquête d'un esprit par un autre, l'émotion la plus douce, n'a rien caché de ses sentiments filiaux. « Je connus un penseur, je l'admirai, je résolus de l'imiter. Dès ce temps-là et depuis, j'ai bien plaidé pour mon maître ; mais l'ai-je continué comme il aurait voulu ? Assurément non. J'ai appris de lui un genre d'analyse qui adhère à l'objet, et qui est de pensée pourtant. Ses recherches sur la vue, le toucher, l'ouïe, m'ouvrirent un monde. Je connus que l'univers des choses est aussi un fait de pensée. »

Je ne crois pas qu'Alain ait senti douloureusement se continuer les blâmes de Lachelier et de Lagneau, après que le premier, comme le second, lui eut écrit : « Je vous conjure de ne point vous mêler de politique. » L'on peut trouver quelque [65] étrange sévérité dans cette

conclusion, sur Alain, des pages de M. Daniel Halévy ¹⁹, parues sous le titre général *Hommage* : « L'équivoque des idées mal servies porte ombre sur toute l'œuvre, et la ternit. » Des paroles de maître, comme celles d'un père, ne peuvent faire obligation à l'adulte de ne retenir et servir que les idées reçues par l'enfant ou l'étudiant qu'il fut.

L'avancement d'Alain, sans influence appesantie sur lui, sans autorité protectrice le couvant, lui apprit d'autant mieux tout ce qu'il devait au grand Messin, qui l'avait d'abord et pour toujours guéri du scepticisme, encore que Lagneau répétait souvent : « Il n'y a pas de vérité absolue, c'est notre pain quotidien. »

Avant de retrouver le disciple un peu dissident, mais si fidèle de cœur, apprenant précisément, avec Lagneau, à se vouloir toujours libre, observons-le regardant et découvrant Paris, quand il y était « nouveau », et sans aucune impatience de Rastignac. « Me voilà donc dans ce lycée de banlieue, jouant le grand jeu de Spinoza ²⁰ et de Platon, cela même m'exerçant à écrire, et du reste me pliant à tous les exercices de rhétorique pure, l'histoire mise à part, que je n'ai jamais bien retenue. Aux jours de sortie, je connus Paris, et ce ne fut pas tout bien ; mais je pris de l'amour pour cette masse fumeuse, que je voyais toute de la colline de Vanves, et où je découvrais, comme un explorateur, mille villages et mille peuplades, aussi mal connues, me disais-je, que les fourmis et les abeilles. Mais je dois noter qu'ici encore j'avais le [66] bonheur d'agir avant de penser. Car les deux correspondants qui répondaient de moi étaient deux pharmaciens (deux frères) établis l'un à Jeanne d'Arc chez les chiffonniers, l'autre à Richard-Lenoir chez les petits artisans ; et je trouvais tout naturel de faire un peu le porteur de bouteilles de l'un à l'autre. En ces heureux moments, bien loin d'observer le peuple, j'étais le peuple. Mes pharmaciens étaient des hommes rustiques, enfants de Mortagne comme moi, et sans respect très marqué pour les études littéraires. Ce qui fit que j'explorai bientôt loin d'eux, et les oubliai complètement... »

Avec ce minimum de mots auquel sa discrétion savait se tenir, Alain, revenant sur son maître Lagneau, plus tard, et sur sa propre

¹⁹ Pages parues sous le titre : *Hommage*, N.R.F.

²⁰ « L'*Ethique* de Spinoza était lue, analysée, retournée et comme vidée sur la table. Je copiais les fameuses propositions sur un carnet que je vois encore et les commentais à ma manière. »

position, exhala une douloureuse plainte, à côté d'une justification : « Peut-être cet homme avait-il horreur, à des moments, de défaire et encore défaire tout l'ordre possible. J'essaierai d'expliquer comment je m'en suis tiré. Le lecteur devine déjà que l'indifférence à l'opinion, et le goût même de balancer un peu l'ordre si content de soi, mon rendu le métier de penseur moins difficile qu'à mon maître. J'ai pu en vivre heureusement, au lieu que lui en est mort. » Beau, pur, héros de l'esprit et martyr ! Tel le maître avait été, jusqu'au bout, vu par l'élève, malgré les vifs sursauts de celui-ci, cabré contre toute domination. « L'opposition que je sentais en ce temps-là, et que j'ai depuis développée, peut donner encore une idée du puissant esprit qui ne put, et de bien loin, me modeler à son image. » On va voir, un peu plus loin, par la magnifique exhortation que Lagneau adressait aux élèves, qu'Alain a été tel que son maître voulut que demeurât un homme libre. « Gardez cette propension à la colère », lui avait dit celui-ci.

[67]

*

La mort de Lagneau devait atteindre Alain, lorsqu'il était professeur à Lorient et qu'allait y commencer sa destinée d'auteur. Il perdait celui à l'égard de qui il était resté disciple et fidèle disciple. La « secousse » de cette mort le jeta dans une suite de travaux, qui avaient pour but de faire connaître le disparu, d'expliquer, « ses rares et énigmatiques écrits, enfin de faire revivre quelques leçons fameuses ». Ce pieux travail, il le publia sous son nom d'Émile Chartier, de mars à septembre 1898, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* ²¹. Dans la même revue, sous le nom de Criton, Alain avait déjà donné en novembre 1892 le premier de cinq *Dialogues philosophiques entre Eudoxe et Ariste*.

De Lorient, Alain adressa d'autres écrits à Paris. L'un de ses aveux, assez tardif, ne peut être négligé, à leur sujet : « L'obscurité des dialogues et autres articles me mettait à l'abri des jugements. Je ne le faisais pas exprès, mais pourtant je me plaisais en secret à étonner plutôt qu'à instruire. » Alain devint aussi journaliste provincial et ne douta pas que Lagneau eût désapprouvé cette tâche. Cela l'obligea, peut-être, longtemps après, à se donner plus fièrement raison : « Il me semble que

²¹ *Fragments de Jules Lagneau d'après ses manuscrits et Commentaires aux fragments de Jules Lagneau.*

je puis me dire que j'ai suivi ma nature, et que je l'ai même relevée en ne distinguant point le frivole et le sérieux. Et selon mon opinion, j'entrais ainsi dans la grande famille des écrivains qui en effet doivent toujours leur succès à quelque mélange des genres et à quelque refus de mettre d'un côté les [68] idées ennuyeuses et difficiles, et de l'autre les faciles bavardages. » Ses premiers écrits firent connaître Alain, et ce prénom d'un vieux poète homonyme devint un grand nom. « Après avoir choisi ce nom pour me cacher, je vins peu à peu à couvrir de ce pavillon toute la philosophie dont j'étais capable. »

*

Quelques textes de Lagneau, peu souvent lus, sont susceptibles d'aider à mieux interpréter l'influence de l'aîné sur son élève : les uns tirés de ses discours, d'autres de ses études philosophiques. Je me permets de réunir quelques-uns d'entre eux, ici, brièvement. Certains thèmes d'Alain, traités par lui à bien des reprises, peuvent avoir pris leur source dans ces écrits de Lagneau, ou dans des leçons où retentirent paroles équivalentes. J'abrègerai l'énumération, mais je la crois nécessaire et frappante. Pour le fond et pour la forme, des éclaircissements que les fidèles d'Alain connaissent ou apercevront vite rayonnent de cette confrontation.

Sur le bonheur et la volonté : « Le bonheur dépend de nous et chaque homme détrompé, affranchi, peut le trouver dans le bon gouvernement de sa volonté. »

Sur la liberté : « Mais qu'est-ce que cette royauté ? Celle de chaque homme non pas sur les autres, mais sur lui-même, exercée directement, sans délégation, celle, en un mot, qui doit survivre aux royautés du monde, et sans laquelle la défaite de celles-ci ne serait jamais définitive. Appelons-la de son vrai nom : la liberté. »

Sur l'obscurité : « Les mots puissants qui remuent le monde, amour, bonheur, liberté, et beaucoup d'autres, empruntent à l'indécision de leur sens la magie de leur pouvoir...

[69]

« ... Ainsi tous ces beaux mots qui rendent un son si doux sont clairs pour le cœur, obscurs pour l'intelligence, et le secret de leur charme est là.

« ... Il faudrait, pour s'entendre sur ces mots, un vocabulaire, sur les choses, une science : la philosophie, bien comprise, est l'un ou l'autre, vocabulaire des mots que nous croyons entendre, science des choses que nous pensons savoir. »

Sur la science : « C'en serait fait d'un peuple, s'il se laissait prendre à cet air d'utilité, si la distribution des connaissances encyclopédiques et superficielles devenait son premier souci, si, au lieu du culte de la science, il prenait la superstition du savoir qui tient à l'esprit comme les affiches aux murailles...

« ... Le faux savoir est le plus grand ennemi de la science, qu'il fait passer pour orgueilleuse, intolérante, dogmatique à l'excès, quand elle est au contraire tolérante et modeste, prête sans cesse à douter d'elle et à reconnaître ses propres bornes. »

Sur l'homme pour l'homme : « Rien, dit Spinoza, n'est plus utile à l'homme que l'homme : c'est-à-dire rien ne lui est plus utile que l'être humain, complet, développé, présentant à ses semblables la plus grande surface d'adaptation. »

Sur le devoir : « Si clair qu'un devoir paraisse, si sublime peut-être, il ne veut pas d'emportement, mais une volonté discrète qui, en se donnant à ce qu'elle fait, se réserve à ce qui lui reste à faire. »

Sur le mieux : « Suis pas à pas la route du mieux : ce n'est pas trop de toute ta lenteur pour la découvrir. Ne te décourage point de ta tâche, chaque jour, loin de la réduire, la grandit. Sois ton maître jusque dans le bien : la passion le déshonore, et, par l'autorité qu'il lui donne, jamais elle n'est plus redoutable. »

Encore *sur la liberté* : « Ne sois esclave ni des [70] choses, ni des hommes, ni de toi-même, c'est-à-dire que ton passé n'enchaîne pas ton présent et que chaque heure sonne pour toi une délivrance. »

Sur l'absolu : « Ne nous enfermons pas, ni personne, dans notre vérité ; laissons-la ouverte, inoffensive, prête à recevoir l'éternel appoint que lui assure notre éternel effort. Souvenons-nous que l'absolu n'est pas de ce monde, bien qu'il en coûte à notre orgueil. »

Sur l'avenir : « L'avenir ne se prépare que dans le présent, et il lui ressemble ; trahir l'un c'est perdre l'autre et non le sauver. Savez-vous où vous mène la dupeuse intérieure qui vous attarde, qui vous passionne

aux choses et aux idées, dont elle fait vos tyrans, et qui vous aliène à vous-même et à votre amour ? »

Sur les élèves : « Voilà pourquoi, devant être un jour, quelque fonction que le sort vous destine, non point manœuvres, mais artistes humains, vous êtes élèves sur les bancs du lycée, non apprentis. Elèves ! comprenez bien ce mot. Il s'agit d'élever votre esprit, de le mettre debout, de lui donner une attitude et une allure, de faire qu'il domine tout et échappe à tout, bien différents de ces autres esprits qui portent la livrée de leur profession et n'en sont plus, après quelques années, qu'une dépendance mobilière. »

Sur la liberté des nations : « Tout se tient dans la vie humaine, et la liberté au dehors suppose la liberté au dedans, c'est-à-dire des esprits fermes, maîtres d'eux, émancipés par la réflexion, ne recevant aucune opinion sur la foi d'une autorité ou d'une apparence, capables de se faire eux-mêmes, sans entraînement, leur certitude. Quand de pareils sujets sont en grand nombre dans une nation, quand ils joignent à ces mérites intellectuels les qualités morales qui les font servir au bien commun, [71] cette nation est mûre pour la liberté, et la gardera si elle l'a comprise. Elle a assez d'hommes pour n'avoir pas besoin d'un homme et remercier les providences mercenaires. »

Toujours de Lagneau, la parabole que voici ne la croirait-on pas un *Propos* d'Alain, avant la lettre, avec sa poésie ? « Vous êtes-vous quelquefois arrêtés, vers le soir, devant un jet d'eau, en laissant le soleil derrière vous ? Vous avez dû voir un arc-en-ciel déployer ses couleurs dans la poussière liquide que le vent balançait sous vos yeux, se retirer en lui-même pour se développer de nouveau, puis revenir encore, suivre enfin toutes les vicissitudes de la gerbe aérienne à laquelle sa frêle existence était suspendue. Si quelques-uns d'entre vous n'ont pas eu la bonne fortune de rencontrer cette petite édition de l'arc-en-ciel, je puis leur en indiquer une autre, une vraie miniature, qu'ils connaissent certainement. Ce sont ces perles multicolores, saphir, émeraude, topaze, dont la rosée émaillé pour vous le tapis des prairies, quand sur la trace de Jean Lapin vous allez, vous aussi, faire votre cour à l'Aurore par une belle matinée de vacances... N'est-il pas vrai que votre premier mouvement devant ces éblouissantes merveilles fut d'avancer la main et de vous avancer vous-même pour la saisir ?

« ... Ces effets viennent du soleil : les gouttelettes où ils reposent les rendent visibles, mais ils ne sont rien que dans notre œil et, à telle place, non à une autre...

« ... Supposez donc un être qui soit à la fois soleil pour produire la lumière, œil pour la recevoir, corps transparent pour la réfracter. L'âme est ces trois choses, et l'être dont je vous parle c'est elle-même... »

Enfin, quatre ou cinq formules de Jules Lagneau, [72] tirées de ses notes. On y découvre un ton qui, certainement, influa.

« Le peuple est ce que nous le faisons être ; ses vices sont nos vices contemplés, enviés, imités et, s'ils retombent de tout leur poids sur nous, cela est juste. »

« Nous nous permettons la résistance réfléchie aux entraînements de la mode, aux engouements et aux effarements de l'esprit public, à toutes les formes de la faiblesse et de la peur. »

« Ce ne sont pas les formules qui sont un mal, car elles sont une nécessité : c'est la paresse de l'esprit qui s'y enferme et cesse de les comprendre, c'est-à-dire de les dépasser. L'âme inexprimée doit toujours chercher à s'exprimer. »

Et ceci : « Quand nous renonçons au bonheur parfait et à la logique parfaite, nous y arrivons sans nous en douter. »

Pour ceux qui n'auraient pas, à portée de la main, les écrits de Lagneau, nous avons tenu à reproduire quelques-unes de ses pensées et de ses remarques. Le zèle et un vœu d'Alain concernant la gloire posthume de son maître nous en montraient la légitimité. « Les critiques de l'avenir auront à chercher le secret de l'influence. Par exemple de Mallarmé à Valéry et Claudel, de Lagneau à moi et à tant de mes élèves ²². »

En terminant son livre sur le professeur du lycée Michelet, Alain, avec une espérance, qui n'est pas donnée à tous, et un mouvement presque solennel, qui lui était si peu habituel, s'exclamait : « Heureux si j'ai fait sentir à quelques-uns quelque chose de ce feu d'admirer, consolation pour tous, vertu des forts. »

²² *Hommage à Alain*, N.R.F., p. 314.

[73]

D'un maître, qui n'a cessé de se vouloir le disciple d'un seul, retenons encore cette confiance pathétique : « Toutes les heures sérieuses de ma vie ont été occupées à répondre à cette question : « Que pensait Lagneau ? Que voulait-il « dire » ?

Lorsqu'il tenait à montrer sa préférence pour Lagneau contre Bergson, Alain se fâchait : « Je n'ai vu aucune comparaison possible entre le petit homme sec qui parlait comme une machine et notre puissant prophète qui parlait mal avec des éclairs. »

Ne convenait-il pas de faire entendre, de près, la voix de ce généreux solitaire qui consacra aux autres son temps, ses ressources, sa peine ²³ et en qui, dit M. Canivez ²⁴, tout était simple, honnête, pudique. Viril et vrai ? Mais c'est par Alain que le nom de Lagneau survit. L'élève éternisera celui dont il avait fait un dieu.

²³ G. Monod. *Revue de Métaphysique et de Morale*, avril-juin, 1952.

²⁴ A. Canivez. *Revue de Métaphysique et de Morale*, avril-juin, 1952.

[74]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

PROFESSEUR DE LYCÉE

[Retour à la table des matières](#)

N'ayant jamais été de ses élèves, j'aurais beaucoup voulu savoir comment Chartier « faisait sa classe » ; surtout dans un temps où nous étions tous deux appliqués aux devoirs de l'agrégation et incertains de leur vertu ; mais, faut-il le préciser, on eût dit que sa vie professionnelle ne l'intéressait pas assez ou l'astreignait trop pour qu'il la contât très volontiers. Il préférait parler des années de Lorient, où, jeune professeur, il avait appris, non sans entrain, ce qu'apportent les plaisirs et ce qu'ils prennent. En revanche, il s'appliquait à interroger les autres sur leurs occupations. Avec de la bonne grâce, de la gaieté, il acceptait, des moindres confidences de l'interlocuteur, qu'elles fussent, pour ses improvisations et les nouvelles aventures de sa pensée, une sorte de réalité inédite, d'impulsion imprévue. Que de fois, cependant, nous sommes-nous mutuellement rassurés, avec des convictions changeantes, sur les efforts considérables d'un bon enseignement, le temps qu'il exige. On a tant besoin de se convaincre ou d'entendre redire que ce temps n'est pas perdu. Jamais Chartier ne répondait, comme faisait un autre professeur, mieux installé dans son contentement, à qui l'on avait demandé quelle était la préparation habituelle de ses leçons : « Une forte méditation ! » Le professeur du lycée Henri IV était si simple, en ses confidences, que l'on a pu ignorer, jusqu'à sa [75] mort, toutes les heures dont il avait laissé le métier, hors

du lycée, s'emparer encore, la scrupuleuse rédaction qu'il faisait de chacun de ses cours, et l'anxiété qui l'y accompagnait.

Un jour de 1932, il m'apporta, sachant ma curiosité de son professorat, un petit livre écrit, pendant les vacances de Noël 1929, par le charmant anonyme X. X..., élève de rhétorique supérieure, et bon observateur, dès cet âge. Cet exemplaire me faisait un double plaisir, par son contenu et par son numérotage. J'allais m'instruire du fameux enseignement. En me remettant la plaquette, Alain me laissait clairement entendre que les anecdotes qu'elle contenait et l'esprit des conclusions étaient valables. Sur un écrit, le concernant ou non, il n'allait presque jamais jusqu'aux compliments ; mais je sentais qu'il approuvait, dans son ensemble, cette image de lui, en classe, recueillie par un élève, mais illustrée anachroniquement.

Cette classe commençait, quelquefois, par un commentaire de pensées écrites par les élèves sur un tableau noir de grande taille. Avant de poser sa serviette, « le maître », comme on disait volontiers dans l'entourage même d'Alain, lisait ces pensées du jour, « s'arrêtait, jugeant sans nuance, comme par humeur, et puis développait ». Les élèves, à cette époque, ne le voyaient ni comme un professeur très laborieux, ni en directeur de conscience, ni en prédicateur missionnaire. Il leur donnait plutôt l'impression de faire son métier, de la façon la moins fastidieuse pour lui, sans en souligner jamais l'importance.

Au bout d'une heure de la leçon proprement dite, feuillets en main, il accordait trois minutes de récréation, fumait une cigarette, exigeait de tous cette utile détente. Le matin, presque toujours pour cette heure, Alain sortait un papier « très [76] préparé, très composé ». Chaque ligne en « était commentée avec des parenthèses et des parenthèses dans les parenthèses, sur un ton tranquille ». Les élèves les plus appliqués, qui ne voulaient rien perdre des formules magistrales, écrivaient à toute allure, quelques-uns devenant champions de cette vitesse d'enregistrement. L'après-midi, c'était, plus souvent, la lecture d'un auteur (Descartes, Spinoza, Kant). Jamais une critique de l'auteur, mais un développement de telle puissance que les élèves, instruits de l'impression qu'avait produite Lagneau sur leur maître, croyaient, à leur tour, « voir paraître l'Esprit, et même prophétique et même terrifiant ». Ils proclamaient n'avoir jamais entendu rien de pareil. Pour Alain, le doute était un instrument, allant par éclats et conduisant à des vérités, toujours assez nombreuses, mais d'un accord si difficile ! Les

grands lieux communs, souveraineté de la nature, nécessité des idées, liberté de l'esprit, se révélèrent l'objet de ses développements préférés. Au contraire, les systèmes lui semblaient d'assez indifférents ou méprisables jeux d'esprit.

La troisième manière d'enseigner se passait au tableau où des élèves, notamment les plus grands d'entre eux, étaient invités tour à tour à se tenir. Il s'agissait de mettre de l'ordre dans des mots comme émotion, passion, sentiment, travail, volonté, liberté. Le maître, errant avec lenteur entre les bancs, se montrait là dans une sorte de récréation supérieure. Un jour, le titre de la dissertation à mettre debout était : *Introduction à la Sociologie*. Quelquefois, au tableau, on faisait un dessin. La tradition gardait le souvenir d'un dessin de Pierre Bost, un des élèves préférés, représentant un sinistre tas de crocodiles sur lequel, assis, un petit homme fumait sa pipe, qui allait être Spinoza.

Dans cet exercice de leçon de mots, le dernier [77] de la journée, la meilleure humeur animait la classe, mais sans jamais y apporter un désordre. Si par hasard celui-ci naissait, un mouvement des sourcils ou un adjectif sévère du maître suffisait. Aucune familiarité n'était cultivée. Les lycéens, trompés par cette distance, acceptaient l'impression de n'être, pour l'homme, que des habitants de la Lune ou de Mars. « Il n'y avait point d'affection, ajoutait celui qui tenait, dans sa plaquette, à ne parler qu'en leur nom ; sinon un sentiment humain éminent, comme le maître avait soin de dire, par conséquent très faible », ajoutait le porte-parole fort éveillé, qui rapportait aussi cette phrase de son professeur : « On dit qu'une classe est une grande famille ; vous représentez-vous un père qui aurait soixante-sept enfants, tous du même âge ? » Jamais un élève n'ouvrait la bouche, pas même pour bâiller. Quelquefois un nouveau essayait de proposer une objection. Un regard, avant la stupéfaction indignée des camarades, suffisait : l'imprudent ne recommençait pas. Boutades et bourrades étaient superflues. Alain obéissait peu à l'un des préceptes qu'il avait donnés, dans les bonnes classes : « On doit entendre le son des jeunes voix, non le monologue du professeur. »

Parfois le maître laissait entendre aux disciples qu'il eût préféré surveiller une sorte de salle d'étude où chacun eût appris la recherche d'idées, essayé un ordre de celles-ci et leur rédaction. Ainsi que fait un professeur de dessin se promenant entre les ébauches des apprentis. Alain, lassé de l'éloquence et, moins souvent qu'on ne l'a cru aussi, de

l'enseignement, se fût promené, corrigeant, redressant, commentant. L'élève, auquel j'emprunte ces souvenirs, avait bien vu, dès 1929, que la nature du professeur, peut-être sa vraie pensée, était poétique, et qu'il aimait images et mythes.

[78]

Les lycéens de Paris se souvenaient plus particulièrement de quelques-unes de ses paraboles : l'Histoire de l'Anglais et de sa fille Mary visitant l'« Ethique » de Spinoza, l'Homme qui a avalé une Pieuvre, le Singe, les Droits du Chien, le Calvaire. Vingt ans plus tôt, à Rouen, André Maurois avait recueilli : la Servante du Rabbin, le Sergent de la Coloniale, le Canard du Labrador, l'Ecuelle de Montaigne.

Quant à l'attitude du maître à l'égard des religions, d'après le jeune X. X..., il était assez clair qu'il n'en pratiquait aucune, et cela n'était pas plus étonnant que de voir qu'il ne se présentât jamais ni comme moraliste, ni comme sage, ni comme philosophe. Ce n'est certainement pas devant des élèves de lycée que le rude orateur, dans un éclair ou un éclat « d'homme sans respect » qui cherche le vrai même violent, s'était écrié : « Comme le davier a la forme de la dent, la religion a la forme de nos passions. »

Alain étudiait la morale comme un fait humain invariable, s'en prenait brillamment à Kant qu'il mettait haut. Le principe socratique « Nul n'est méchant volontairement » faisait figure d'axiome essentiel. Dans la discipline du travail d'écolier, il posait quelques règles pratiques : réduire à zéro la mise en train ; ne rien faire ou travailler à toute force ; savoir interrompre et se reposer ; écouter bien ou pas. Ne pas faire de brouillon. Suivre la phrase commencée. Limiter les développements. Toute phrase qui a deux sens est mauvaise. Toute longueur, qui n'éclaire pas, est fâcheuse, vouée au déchet ; un rapprochement étranger à l'idée est détestable. Il n'y a que les exemples, c'est-à-dire les grands auteurs, qui puissent donner du style. Leur imitation est utile. Le style abstrait est le pire. « Pour le vocabulaire, il est bon d'interroger Littré. Vous apporterez demain la réponse ! » Dans [79] la composition, rassembler, un peu avant la fin, des formules courtes et frappantes, la fin proprement dite devant préparer la détente.

En réalité, a dit Alain, depuis, « j'ai tenu longtemps une sorte d'atelier à penser et à écrire, et j'ai donné du courage à tous par un art de louer les moindres choses. C'est une sorte de grâce un peu courtisane dont je ne suis pas fier ; toutefois je n'en ai point honte ; c'est apparence de politesse qui n'a jamais trompé personne. Car la première facilité qui est elle-même grâce, il faut lui sourire et la tuer... » Mais trop de prudence abaisse.

Lui-même fuyait visiblement la loquacité, laissant souvent une phrase non terminée. Jamais d'effets faciles, jamais ceux du comédien. Aucun souci de faire des disciples, aucun étalage avantageux de scrupules didactiques ou de méditation ajournée.

Souvent, il faisait faire une lecture (Montaigne, dont il mettait la prose parmi les excellentes, Homère, de qui il préférait l'*Iliade*, Balzac). Les *Commentaires de « Charmes »* parurent aux élèves une sorte de manifeste, invitant les philosophes à revenir aux poètes, ce qui les enchantait. Jamais la moindre propagande de professeur : il ne cherchait à faire ni des radicaux, ni des incroyants, ni des hommes de lettres. Il faisait son métier, sans enthousiasme apparent mais supérieurement, cherchant par des exercices variés, à éveiller ou réveiller et à ne pas trop s'ennuyer. L'élève concluait ainsi, dans son précieux petit livre sur la classe d'Alain : « Il y a ici un foisonnement d'idées vivantes et en même temps une action directe, optimiste, virile, gaie, dont chacun des élèves, même les plus effacés, a senti les incroyables effets. Ce mouvement d'idées est à notre jugement, et de bien loin, le plus important en France, depuis vingt ans. »

[80]

À tous les renseignements dus à X. X... sous un voile d'anonymat que sœur Monique, il y a vingt ans, avait soulevé pour moi, je voudrais ajouter, tout de suite, quelques lignes d'Alain, où il se retrouve si dru, avec cette part de joyeuses mystifications dont nul ne peut songer à le croire toujours innocent. « Un conférencier en était à sa deuxième partie ; il donnait alors tout le brillant et toute la profondeur. Exemples familiers, images saisissantes, dialectique, tout allait du même pas comme un beau régiment ; et l'auditoire essayait de marcher en mesure. Mais le conférencier rompit une de ses périodes et s'assit sur sa table. « Vous « croyez m'entendre, dit-il ; en réalité ce n'est pas « moi que

vous entendez, c'est un singe qui me « ressemble tout à fait et que j'ai dressé par ma « patience. » Vive le courage libre ! criait-il.

*

Visiblement, Alain ne prenait pas grand plaisir à parler de son enseignement. Il acceptait les échos de cette rumeur d'admiration qui entourait ses cours, mais ne croyait pas que le meilleur de lui eût été là. La poésie et la musique s'y trouvaient trop contrariées. Comme il répétait assez fréquemment que l'on ne doit pas « mêler l'affection à l'instruction », on ne s'étonnait plus de le voir marquer de la froideur devant ce sujet et douter assez souvent des résultats à en espérer. Parfois, au contraire, il donnait des noms d'élèves, non oubliés, les uns à cause de leur gentil visage, les autres pour des dons frappants. Il disait aux nouveaux : « Profitez de vos jeunes années pour être intelligents. À partir de trente ans il n'y a plus d'imbéciles. » Il estimait, en effet, que métier et expérience sont les grands professeurs et que sa [81] meilleure chance était de savoir redresser l'esprit abstrait et constructeur, si naturellement porté à croire et à persuader. Accepter orgueilleusement la belle légende que ses élèves, garçons et filles, composaient d'année en année, en son honneur, et entrer dans ce jeu, lui permettait surtout d'être agréable à un entourage heureux d'idolâtrie. Parlant des jeunes filles du collège de Sévigné ne devait-il pas écrire superbement : « Elles étaient autant de princesses palatines ou de reines de Suède devant Descartes » ? Il s'amusait à leur recommander quelquefois de lire, dans Platon, « le seul qui ait parlé des femmes comme il faut », la description de l'enchantement maternel.

Son autorité, son prestige, en classe, étaient faciles, mais facilement irrités, soupçonneux. Il savait discerner, non sans impatience, des élèves détournés, boudeurs, des réfractaires affichant une distraction résolue, ou guettant, de l'oreille, ce qui seulement les intéressait, et qui variait de l'un à l'autre. Au contraire, une belle attention l'inspirait.

En se souvenant des premières leçons qu'il avait données à Pontivy, il disait : deux classes y avaient été fusionnées pour obtenir trois élèves, « l'un d'eux ne cessait d'approuver de la tête, qui ne comprenait rien ». Mais, de ces années éloignées, il se rappelait aussi, sans indulgence, son propre apprentissage d'écrivain et ses premiers écrits : « C'était raisonnable et plat. J'écrivais comme un professeur. »

Déjà à Lorient, l'enseignement allait le voir déçu : « Par la frivolité de ces jeunes esprits, leur bonheur de rire, la contagion toute physique du bruit, la légèreté aussi de l'estime et de l'affection que l'on aime à supposer dans les élèves, et qui y sont bien, mais faibles, sans racines dans la nature, et emportées comme des fétus à la première [82] occasion. » Ces réflexions amères, a-t-il écrit l'année où il prit sa retraite, n'avaient cessé de l'occuper pendant tout le temps de son métier, « contribuant à le lui rendre très pesant ».

Par contre, il évoquait volontiers un élève du lycée de Bretagne dont le génie l'avait étonné, séduit, mais qui, d'après Alain, était mort jeune, « de l'ennui mathématicien ». Le professeur en avait tiré une étrange conclusion, formulée plus tard avec une emphase peu coutumière et assaisonnée d'un paradoxe moins surprenant : « Je veux donner à tous les génies en herbe une espèce de solennel avertissement. Qu'ils travaillent à développer en eux ce pour quoi ils ne sont pas doués. Alors, ils auront du plaisir et un avenir royal. »

Cherchait-on, pour une comparaison tentante, à retrouver quels sentiments répondaient en lui à la vénération et à l'attachement légendaires de beaucoup de ses élèves, on découvrait, presque toujours, interposés apparemment entre eux et le maître, comme un écran ou un nuage, la lassitude, le trop grand nombre de visages entrevus ou étudiés, le renouvellement annuel, avec quelque monotone grisaille, des salles pleines d'élèves ; mais, de sa bouche, aussi subtile et moins énigmatique que celle d'Erasmus, il souriait, si quelqu'un énumérait, en jargon de quartier latin, la diversité de ses auditeurs mêlés souvent avec les lycéens, à l'heure du cours, kagneux, bizuths, bikas, et, aussi, des maniaques de l'adulation, qui eux, l'ennuyaient. L'un de ses disciples, dans un beau discours récent, a parlé « d'une fureur mémorable du maître, lorsqu'un élève au zèle intempestif l'avait trop pastiché ²⁵ ».

Les noms de ses anciens élèves que la notoriété [83] ou la célébrité avaient déjà élus, semblaient, en général, ceux qu'il aurait désignés pour les plus grands succès, mais, presque chaque fois, pour des raisons assez différentes de celles de la faveur publique. Il y a trente ans, il annonçait sans croire pouvoir se tromper, la séduction, la fécondité, la large audience et la douceur de ton d'André Maurois. Il y a vingt à vingt-cinq ans, ou moins, je ne sais plus, on pouvait l'entendre

²⁵ M. Régis. *Discours au lycée de Toulouse*.

s'étonner, « avec des mouvements divers », de l'extraordinaire acuité de Simone Weil qui apprenait peut-être à penser et à écrire en l'écoutant.

Dans sa vie de professeur, à la fois consciencieuse, consacrée et résignée, les choix didactiques une fois rodés, mûris, Alain décida, chaque jour, en classe, de se parler à haute voix, c'est-à-dire de travailler devant tous, de montrer une pensée en ses méandres, de donner le goût de la réflexion et du risque plutôt que de chercher à façonner ou à convaincre. Il estimait ces nouvelles manières, dépouillées d'amour-propre d'orateur, allégées de déroulements et de rhétorique, propres à un enseignement plus profond. Peut-être, aussi, allait-il insensiblement ainsi vers un moindre ennui personnel et réservait-il, pour l'œuvre, ses efforts principaux.

Expert en beautés de langage, en formules bien frappées, en adages et apophtegmes puissants, comme, un jour, le démontrera aux adversaires eux-mêmes, quelque ample anthologie vouée à l'immortalité, il aimait, en classe, déchirer, dénouer, percer les problèmes, plutôt que séduire l'auditoire, le soumettre et l'informer. Même avec des candidats inquiets des épreuves à venir, entraîner leur intelligence l'excitait plus que nourrir leur mémoire et la rassurer. Imposer, prétendre n'était son fort qu'en apparence. Les tâtonnements [84] les moins déguisés et même certaines feintes à reculons lui paraissaient aussi profitables aux opérations quotidiennes de l'esprit que les notions déclamées, d'un achèvement assez souvent trompeur. D'un exercice de *définitions* auquel il entraînait ses élèves, il a dit qu'il était le meilleur qu'il ait inventé. Finesse est noblesse, expliquait-il.

Ayant beaucoup vu, au lycée, ou parmi les adultes, « les esprits enfants courir faute de savoir marcher », il s'appliquait, sans dictature, à les mettre au pas, au meilleur sens du mot. En parlant, c'est-à-dire en pensant, il se reprenait très volontiers, se jugeait, aimait assez les retouches, les reprises, dont il n'usait jamais en écrivant. Le maître, estimait-il, doit, devant les élèves, se plaire à défaire, pour refaire, avec de lentes reconstructions ou de patients modelages d'artisan, ce que la plupart des lycéens désireraient obtenir tout fait ; mais sa sagesse, toute bonhomme qu'elle se voulût, ne pouvait triompher de la belle sauvagerie de son génie verbal, qui l'entraînait sans cesse « jusqu'à des images saisies et saisissantes ».

Dans *Hommage à Alain*, des témoignages d'anciennes et d'anciens élèves éclairent de façon particulièrement remarquable ce qu'il fut au lycée. « Jamais il n'a été prisonnier de son métier. Il assumait une autre fonction, plus haute, qui était de sauver sa liberté même. Dès qu'il se levait nous le devinions oublieux de ce qu'il venait de dire, distant de tout, indifférent aux effets, étranger à l'idée d'exercer aucune influence sur ses élèves, mettant même en doute qu'il possédât aucune puissance ²⁶. » Mais leur force d'âme s'éveillait.

Rentré chez lui, il corrigeait les copies avec une [85] conscience si parfaite que son labeur parut incroyable, lorsqu'on découvrit, aussi, écrits chaque soir, tant de brouillons pour tant de jours d'enseignement. Reconnaissons-le en quelques-unes des corrections qu'il prenait la peine de multiplier : « *Jargon* signalait les barbarismes et néologismes du langage philosophique, où étaient compris des mots d'apparence anodine comme *émotif*, *mental*, *introspectif*, et même le plus souvent *psychologique*. *Jargon* encore, le mot à acception spécialisée dont on faisait un terme général, par exemple *majorité* au lieu de *la plupart*. *Lâche* désignait la vulgarité, autrement dit les lieux communs et l'emphase. Mais *équivoque* et *mal lié* contenaient le pire reproche ²⁷... »

Rendant, un matin, son devoir à un élève, Alain lui dit : « Un jour, les gens paieront pour lire ce que vous écrirez. » Et Pierre Bost ajoute, plus modeste que jamais : « Ce garçon, en effet, est devenu écrivain professionnel. »

Il manquerait beaucoup, à ces pages sur Alain professeur, si je ne faisais entendre celui de ses élèves qui a entouré la vieillesse du maître d'une tendresse et d'une vénération qui ont été celles d'un fils excellent ; mais comment le nommer sans le faire souffrir dans un désir de retrait qu'Alain, il est vrai, nous a prié de ne pas respecter ? Lisons donc quelques-unes des belles lignes que Maurice Savin a publiées dans *Hommage à Alain*. Sur le premier jour où il le comprit, d'abord : « ... Jusque-là, sur Descartes, je n'avais guère pris de notes, car, décidément, je ne comprenais pas. Et voici, tout à coup, que j'étais au moment de comprendre quelque chose. Une formule me tomba sur le [86] papier :

²⁶ Jeanne Alexandre. *Alain à Sévigné. Hommage à Alain*, N.R.F.

²⁷ Jeanne Alexandre (**Id.**) D'Alain, ces deux nobles lignes : « J'ai été amené probablement par d'honnêtes visages à avoir honte de la sécurité que donne le métier. »

« L'essence est moins qu'un âne mort. » Après quoi je me mis à gratter en furieux, désespéré de ne pouvoir tout saisir et tout garder. » Qu'avait-il compris ? « Le passage d'une idée à une autre peut-être. Moins encore. Ou bien autre chose. Ce que c'est que penser. Ce que c'est qu'être un homme ? » Quel homme ? « Mais cet homme-là, si simplement, si parfaitement homme, et jeune sous ses cheveux gris, comme il le fut sous ses cheveux blancs, ce n'était pas un problème, ni un marchand de problèmes, c'était un homme qui, de sa présence d'homme, éclairait tous les problèmes. La connaissance ne faisait plus qu'un avec l'amour. Comme il a aimé Lagneau, nous, nous l'avons aimé. Je ne sais combien nous fûmes. On ne se comptait pas. Le recrutement, la propagande, l'association n'étaient point notre affaire. On ne disputait pas de fidélité ni d'enthousiasme. Chacun prenait son rang au dernier rang. On aurait rougi de se faire remarquer, si peu que ce fût, par la ferveur. Elle devait pourtant éclater, et les différences aussi bien. Alain, je crois, ne s'y trompait pas. Il n'aurait pas dit ce que dit Alceste le mélancolique, qu'on ne voit pas les cœurs... »

Dans son enseignement, qui eut la vogue que tant de disciples continuent à rappeler, Alain était arrivé à ne plus se supporter, même devant les inspecteurs, conférencier. Il estimait qu'en improvisant, au hasard des commentaires, et le regard vers les élèves ou le tableau, il gagnait en variété et en brusques hardiesses ; mais ces développements étaient le fruit des années d'apprentissage, dans les lycées successifs, et d'une incomparable activité de pensée entre les leçons. De plus en plus, il se refusa la commodité des répétitions et récitations auxquelles se tiennent, d'année en année, les paresseux et les contents d'eux, et [87] s'attaqua nerveusement, au contraire, par apologues, paraboles ou satires improvisés, à la passivité pervertissante des auditoires, qui, eux, se contenteraient si volontiers des bercements de l'éloquence. Il n'en a pas moins bien discerné quelques périls de l'écriture emportée : « Celui qui s'abandonne à l'humeur, au caractère, peut penser brillamment, mais se trouve bientôt jeté dans le timide, le gauche et le bourru. »

*

Jeune, il avait tâté de la politique militante. À Lorient surtout, où l'affaire Dreyfus l'avait secoué. « En discourant sur les bancs du square, avec l'appui des ouvriers de l'arsenal et des marins, nous fûmes maîtres de la ville ; et même nous préparions d'assez près une commune autonome », dans l'hypothèse d'un coup d'État militaire. Il était fêru,

dans ce temps, du *Contrat social*, « où tous les fleuves de la révolte ont pris leur source ». S'étant fait orateur de halles et de carrefours, il avait naturellement réussi. « C'est alors, a-t-il dit avec une générosité qui n'a jamais vieilli, que l'on comprend que le peuple, ce fils d'Ésope, n'est jamais abruti, ni endormi, il n'est qu'abandonné. » Et voici, sans doute, telle quelle, une phrase de campagne électorale : « L'esclavage des uns, l'infatuation et la férocité des autres sont choses si claires qu'il n'y a qu'à les dire. » Il vérifiait, dans J.-J. Rousseau, qu'il faut prendre les hommes comme ils sont, et, dans Montesquieu, qu'il est bon de se rattacher sans cesse à la terre. Pour des divertissements multipliés et la certitude d'entendre, d'obtenir presque à coup sûr, de l'excellent Alain, il m'arrivait, avec une affectueuse taquinerie, puisqu'il aimait les plaisirs de mémoire, de paraître opposer, aux grands parrains de sa politique, des formules de Joubert, [88] sur J.-J. Rousseau : « Il n'y a pas d'écrivain plus propre à rendre le pauvre superbe. » Alain répondait : « Je me fie à Jean-Jacques autant qu'à Platon. » Sur Montesquieu : « Belle tête sans prudence ! » disait l'un. « Le meilleur professeur de géographie humaine ! » jetait l'autre. Et Voltaire, pour Joubert : « Il eut l'art du style familier et n'excella dans aucun autre. » - « Parce qu'il ne savait pas mentir et ne voulait pas prêcher ! » répondait Alain. À Normale, celui-ci avait lu Voltaire de bout en bout et avait peut-être appris, de lui, une sorte de sourire où le mépris, qui semblait s'y exprimer, n'était point ressenti. Expression de visage, dont Alain s'est demandé si elle n'était pas, en somme, à approuver. Dans les années de Lorient, juste avant 1900, le jeune professeur, assez frais émoulu de l'École, qui donnait alors bien des heures à de bons amis et à une vie remuante, gaie, et même noctambule, s'était senti « destiné à devenir journaliste et à relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique ». Un quart de siècle plus tard, évoquant des orgies de province, il acceptait de considérer et de convenir que, dans ces dépenses de la virilité, la perspicacité des hommes ne précède leur lassitude que de trop peu de temps. « Soignons les étages supérieurs ! »

Cette fatigue n'avait peut-être pas été sans se rappeler souvent, par les artères et les articulations, à celui qui avait appris de Descartes à penser son corps.

La sagesse que chacun lui découvrait n'était pas qu'une conquête de l'esprit ou un système philosophique. Elle l'accompagna comme une amie fidèle et bienfaisante. Ainsi que pour sa pensée, il eût pu en dire :

le thème de la nature est une toile de fond. Il n'attendit pas la fin des obligations universitaires pour reprocher aux villes d'être trop pierreuses et de laisser moins de force à l'homme qu'à [89] l'écho. À quelques kilomètres de Paris, dans le minime enclos de bout de route qu'il laissait appeler sa Chartreuse, n'écrivait-il pas avec le ton le plus calme ? « Je me confirme seulement dans l'antique prudence qui conseille de ne pas tracer par violence un avenir même court, mais plutôt de se cacher en quelque coin, en respectant l'arbre et le rossignol, comme si l'on avait quelques chances de plus de durer en se glissant et en s'entrelaçant dans le tissu des événements ordinaires. Mais, ajoutait-il scrupuleusement, ce sont des pensées d'automne. »

La fatigue des autres ne lui échappait pas plus que la sienne : « L'éclat de nos pensées ne dure guère et suppose un long sommeil. J'ai le sentiment quelquefois de parler à des penseurs fatigués depuis leur naissance et qui ne savent ni dormir, ni ajourner les pensées, ni rire. Comme à l'homme-serpent, la contorsion reste marquée au visage. »

Il n'est pas improbable que cet homme, qui frappa la plupart de ses amis par sa belle prestance, sa ferme corpulence, ait été, au contraire, assez souvent préoccupé par des soucis de santé, en particulier ces vertiges récidivants dont chacun, presque, lui donnait un avant-goût de la mort. Il y aurait profit à regarder de près si sa solitude, ses refus, ses mépris, et puis sa morale n'ont pas trouvé, en cet intime pessimisme de la chair, quelque amère inspiration, conspiration ou, au contraire, s'ils n'en ont pas maté la velléité.

Considérant que l'inattention n'est pas moins perfectible que l'attention et qu'elle peut être fructueuse à son tour, il allait, avec un exemple, jusqu'à se faire bon conseiller d'hygiène. « L'exemple de cette grande inattention qui est le sommeil, avertit qu'il ne faut pas se tromper sur la difficulté, car l'effort pour dormir écarte le sommeil. Il ne faut rien d'irrité dans le refus d'audience ; simplement il [90] suffit d'effacer toutes choses et le souvenir même ; ne plus nouer, laisser retomber le discours que les choses voudraient nous faire. Un homme raisonnable n'est jamais en état de dormir : il trouvera toujours quelque petite chose qui n'est pas faite, quelque difficulté non résolue, quelque précaution qui n'est pas prise ; seulement il refuse de s'intéresser plus longtemps à ces choses, ce qui est cesser de s'intéresser à soi. Il y a de la grandeur d'âme dans le sommeil, mais sans rien de tendu. On admire le héros, qui dort quand il veut, et même justement quand les choses

voudraient l'empêcher de dormir. Nous sommes tous des sortes de héros à ce compte ; car ne n'est pas parce qu'un homme dort que le monde s'arrête, et que les problèmes cessent d'être pressants ; c'est l'homme qui est absent à tout, comme un ministre qui s'enfuit par une porte dérobée.

« Sommeil, piété, refus, tout l'esprit du monde est peut-être dans une bonne administration du non-chaloir... »

Alain a écrit qu'il avait abandonné le métier sans regret et même avec plaisir. Il n'en avait pas moins distingué et apprécié les sentiments qui s'offrent entre maître et élève et que les meilleurs jours et rencontres font délicieux. « Il s'y trouve d'un côté l'admiration, qui est un goût du sublime et de l'autre une fraternité très haute, toute fondée en esprit, et qui égalise, dans l'action d'instruire, celui qui sait et celui qui ignore. Heureux qui a éprouvé cette noblesse, la plus haute qui soit ²⁸. »

Peut-être son influence ou sa gloire a-t-elle aussi compté dans la venue à la littérature d'un nombre d'agrégés de philosophie, qui a pu paraître, aux incultes ou aux acariâtres, un peu trop grand.

²⁸ Dans *Esquisses de l'Homme*, Gallimard, édit.

[91]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

INTERLOCUTEUR

[Retour à la table des matières](#)

L'homme tel que je l'ai connu était si parfaitement confiant et généreux qu'il lui est arrivé, en plusieurs pages, de prêter à un interlocuteur désigné ou non, de brillants ou obscurs propos, dans lesquels celui de ses amis, qui a pu me le confier, découvrait surtout la force et la griffe du maître. Que de fois, en bavardant, faisait-il, à l'autre, avec une affectueuse exclamation, l'honneur d'une trouvaille qu'en seigneur prodigue il avait lui-même préparée et laissé cueillir ! La simplicité, il faut le redire, était d'ailleurs dans tous les moments de sa vie. Son détachement, son dédain des affichages, des chamarrures, des profits, étaient si authentiques qu'Alain n'avait aucun besoin de faire savoir, comme plusieurs moins véridiques, qu'il n'ambitionnait ni l'acuité, ni Académie, ni parure de veston.

L'ascendance rurale, vivante, survivante en lui, (ne disait-il pas avoir commencé par l'obstination paysanne ?) ses pensées fréquentes sur la nature, sa magnifique façon de l'interroger et de l'entendre, le culte d'un père qu'il appelait un Diogène de canton, semblaient, avec le souvenir du treuil, cher à son maître Lagneau, l'aider, en conversant, à abandonner souvent logique, dialectique, ombres vénérables de la philosophie ²⁹ ou de la littérature, pour retrouver, source essentielle,

²⁹ Alain n'a-t-il pas, sévèrement, écrit un jour : « Je ne vois présentement que deux ou trois disciples d'Hamelin, qui sauvent l'honneur. »

l'appui du réel, [92] de l'objet, de l'outil. Surtout, ni jargon ni abstraction. Son existentialisme restait discret.

Comme s'il eût désiré se faire mieux entendre, les *Propos* rappellent très bien sa conversation ; celle-ci plus souvent conduite par à-coups et même par sursauts, et ennemie des beaux couplets. La virtuosité en dialectique, la réussite d'éloquence, la véhémence de certitude, les vifs mouvements d'une parole fort entraînée et soutenue par tant de culture et de méditations préalables, il préférait les éviter. Si quelque belle période lui venait, il s'en ressaisissait aussitôt, avec des correctifs très variés : raccourcis de plein fouet, incidentes bouffonnes, conseils à soi-même, froncements, réprobations, contradictions même. Rompre brusquement une phrase bien lancée lui était un plaisir, presque un procédé ou un défi. En toute confiance, il se laissait voir, cherchant, hésitant. Dans ces moments, son regard tout à coup embelli d'une lumineuse échappée vers la fenêtre, Alain permettait de découvrir les efforts nus de sa pensée. Avec un patient, probe choix des mots où, se gardant de briller plus que de surprendre, il n'en émerveillait que davantage, par des observations débordantes de sève et par la spontanéité de ses métaphores ou paraboles poétiques, on le voyait véritablement créer. Quand resplendissait une trouvaille, une remarque d'acuité confondante, un diamant, il n'insistait jamais, ne s'arrêtant pas à ces soins d'étalage ou d'emballage auxquels on voit se complaire, en marchands ou en comédiens, de moindres inventeurs. Si l'on avait à fixer, en bref, les mérites de ses improvisations, il faudrait trouver mieux que ce qu'il a dit, avec trop de modestie, de ses *Propos* : « Je réussis quelquefois. À quoi, au juste ? À donner du mouvement, de l'air, de la hauteur. » Il offrait bien davantage.

[93]

Un admirateur italien, Sergio Solini, l'a très bien lu : « Cette méditation d'Alain colorée et divaguante, plongée dans l'observation et l'exemple, si typiquement française par ses racines qui remontent à Montaigne, est certainement destinée à exercer une influence sur un plan plus étendu. D'autant plus que l'œuvre du penseur et du moraliste

a été secourue par la qualité suprême qui constitue la vérification la plus saisissante du caractère concret d'une idée : le style ³⁰. »

Autant que dans ses livres, et voilé de même, il montrait de l'humour ; là aussi, abrégé, léger, sans complaisance pour soi-même, sans précaution d'encadrement. Telles formules écrites me rappellent tout à fait ses traits oraux : « À chacun de gouverner ses propres diables. » - « L'alexandrin est le vrai pas de l'homme. » - « On pourrait dire, penser c'est inventer sans croire. » - « Si Dieu se montrait en roi des rois, il n'aurait certes que des courtisans ; la religion se sauve en ajournant cette mortelle cérémonie. » - « Le premier animal domestique fut sans doute l'esclave, c'est-à-dire un homme plus faible ou plus craintif que les autres, ou peut-être la femme. »

Il acceptait, avec entrain, qu'on l'opposât, en riant, à lui-même, qu'on distinguât Alain de Chartier et qu'on s'étonnât, à l'entendre improviser comme personne, qu'il eût pu décider un jour : « En parlant, on use sa pensée, au lieu qu'en écrivant on la rencontre. » - « Sauf l'orateur, et assez rarement », répliquait-il. Naturellement, il était de ces hommes auprès desquels on sent assez vite que toutes les objections leur ont, d'abord, été proposées par eux-mêmes, ce qui ne permet aucune [94] tentation de s'y plaire à son tour. Au contraire, il aimait qu'une bonne mémoire lui tendît quelquefois, comme un miroir, certains morceaux de ses écrits ou, comme une émulation, de belles pages des autres. Il les jugeait avec une égale liberté. Quand on se rappelait, devant lui, avoir vérifié, à Médrano, que le danseur de corde qui tombe dans le filet, où il rebondit comme une balle, « n'est plus du tout danseur, mais chose et livrée aux forces extérieures » et qu'être chose est parfois, aux yeux du pathologue, une favorable décontraction, il ajoutait : « La leçon n'est pas qu'au cirque. Elle est partout ; mais sachons aussi tenir prêts nos autres filets, ainsi que font, sur les côtes de Bretagne, ceux de la mer. Et sachons n'avoir à être choses que très peu de temps. »

Parfois, dans ses aphorismes, je lui trouvais de la ressemblance avec Goethe, sans tout savoir, alors, de ce qu'il pensait du poète et du courtisan. Le rappeler brièvement éclairera deux traits importants de l'un d'eux ; d'Alain, d'ailleurs, plutôt que d'Emile Chartier : « Herriot

³⁰ Sergio Solini. *Alain, aujourd'hui et demain. Hommage*, N.R.F., p. 272 (traduction de Claudio Bergagli).

demandait l'autre jour pourquoi Hugo n'est pas honoré chez nous comme Goethe est en Allemagne. J'y vois un grand obstacle, qui vient de l'Académie, des hommes de lettres, des journalistes, de ceux qui font la gloire, enfin. Hugo n'est qu'un gueux de radical-socialiste, pire il l'est devenu, et il est mort impénitent. Goethe lui-même a dit quelque part : « Le « comble de toute folie c'est un radical en cheveux blancs. » Et Goethe fut l'homme de cour toute sa vie, ministre correct et froid, faisant marcher la raison d'État comme un couperet. Lorsque le fameux Fichte, professeur à Iéna, et accusé d'athéisme, écrivit à la cour de Weimar une lettre un peu vive où il affirmait les droits du penseur, Gœthe le sacrifia froidement, et eut même ce mot : [95] « Quand ce serait mon propre fils... » De telles paroles sont un hommage aux dieux et aux rois. Goethe méprisait parfaitement les uns et les autres, mais leur donnait de l'encensoir, comme à vêpres. Au lieu que Hugo « échenillait Dieu » ; il l'aurait voulu parfait ; c'est le comble de la folie radicale ; c'est aussi insensé que de vouloir un roi juste... »

Avec deux ou trois citations de Goethe, on retrouverait et Chartier et Alain. Ils acquiesçaient ensemble à : « Contradiction et flatterie sont deux fâcheux éléments de la conversation. » Ils riaient à : « Les hommes qui se traînent à la remorque des femmes, on peut les dévider comme des quenouilles. » Il nous arrivait de jouer au même jeu avec des phrases du cardinal de Retz ou de Saint-Simon. De l'œuvre de Retz, il a dit : « C'est une œuvre de fer », et il ne souffrait pas, comme Chateaubriand, d'y voir voisiner indifféremment les apophtegmes moraux et les maximes de mauvais lieu.

Presque toujours, avec lui, on était surpris de trouver, plus que conciliant, approbateur, heureux ou souple, un homme de vues toujours originales, qui semblait avoir tout repensé avec une aisance familière et quelque divertissement paradoxal ou aphoristique. Mais Chartier n'appelait-il pas pouvoir royal le jugement solitaire et libre de Gœthe et ne reconnaissait-il pas chez celui-ci, éloge suprême en sa bouche, que par toute sa pensée il touchait à la terre, vivant et pensant, et les deux ne faisant qu'un ?



Devant Alain, chacun, j'imagine, souffrait de se sentir insuffisant et inclinait à prendre, pour de l'indulgence ou de l'inattention, les faciles assentiments [96] dont le bon géant était prodigue. Comme

Montesquieu, qu'il estimait l'un des tout premiers prosateurs, il aimait mieux, sans doute, approuver que discuter ou écouter.

Son improvisation, si riche et heurtée ou hachée, loin de toujours stimuler, inhibait parfois. Il fallait quelques minutes, avant de pouvoir rejoindre cette accélération puissante, qui s'écartait si librement des déductions, des solutions et du probable qu'on risquait de la croire trop arbitraire. On ne parvenait pas toujours à l'accompagner dans toutes « ses idées traversantes » ou à le retrouver assez vite où l'avait conduit son allure saccadée. Son apparente conviction de vous y croire parvenu troublait par trop de bienveillance ; mais on sentait en celle-ci une affection de bon maître. Cependant, comment ne pas être bien des fois dérouté par qui se disait obliger de nier une idée juste pour mieux l'essayer ou de saisir beaucoup d'analogie dans les idées contraires ?

Plutôt qu'improvisation heurtée, c'est coupée, qu'il faudrait dire : ainsi qu'il le fit lui-même, quand il appela chef-d'œuvre de la critique littéraire la parole de Chateaubriand sur les poètes du XVIII^e siècle, sur Fontanes et sur soi-même : « Ce n'est pas qu'ils manquent de naturel, mais ils manquent de nature. » Et Alain-Chartier, bien assuré de ne manquer ni de l'une ni de l'autre, d'admirer et de faire admirer, en cette ligne, ce qu'est la poésie de la prose : « La pensée est coupée net ; on attend autre chose, et tout est dit. » Dans la conversation, les traits d'Alain vibraient tout à coup, comme dans les meilleurs *Propos*. Comment les juger aussi bien que lui ? « Certainement il y a dans le trait, quand il porte bien, un poids de choses non dites et pourtant annexées à l'expression. De là une sorte de poésie et de force. »

[97]

Sans trop aller jusqu'à rire, même dans les plaisanteries, il était gai et aimait les plus joyeux échanges. Il restait si appliqué à ne jamais paraître triompher, à éviter discussions et formules de convenance, que sa prodigalité de points de vue faisait parfois redouter qu'il se plût à préparer des pièges à la griserie. Non ; il allait par ses chemins, « ses petits chemins » comme il répétait, ne pouvait penser qu'on refusât le plaisir des raccourcis, les élans d'explorations aventureuses. Son écrasante faculté d'invention, autant que la maîtrise visible de soi, lui épargnait partout les controverses, je pense ; l'une de ses formules ressemble à un autre avertissement : « Je hais presque autant l'argument que la réfutation. » Un professeur de Normale, Ollé-

Laprune, lequel fut « un honnête marguillier », d'après l'élève rétif, n'en était pas moins assez perspicace, puisqu'il lui avait dit : « Dans ce que vous inventez, même confus et même téméraire, il y a du grand. » Formule toujours valable.

Autant que des écarts « d'un cheval au dressage », ou du jeu, ou d'autres ivresses, le professeur avait su, très tôt, se préserver des agacements ou des exaspérations que les discussions provoquent. Il se félicitait, assez volontiers, de cette victoire de sa volonté sur des violences naturelles, qui ne lui avaient que trop révélé leur promptitude et même leurs excès. En trois ou quatre circonstances, elles l'avaient poussé loin ; l'une, à des ripostes blessantes contre le célèbre Herr, dont il a reconnu l'érudition, le don de psychologie journalière, mais chez qui il n'a vu que timide et irritée la part inventrice de l'esprit. Quand Alain eut expérimenté à plusieurs reprises ces colères explosives, congestives, régalingées d'insolence, il décida de s'en guérir et parvint vite à savoir s'en épargner et le [98] spectacle et la vanité. Cet empire sur le pire, éduqué avec soin, n'allait pas quelquefois, dans ses confidences, sans quelque aimable superbe.

Sa gaieté, d'ailleurs, n'était pas sans être elle-même surveillée. Elle ne montait presque jamais jusqu'aux éclats et ne se permettait en aucun cas, même dans la gaillardise, le vocabulaire graveleux.

*

Sa conversation, je tiens à le répéter, ressemblait, de si près, souvent, et sans le chercher, à ses *Propos* édités, que le titre général de ceux-ci paraissait excellent et que si je voulais évoquer un exemple d'improvisation, je ne pourrais trouver mieux que les lignes auxquelles deux grands noms, rencontrés, il y a quelques minutes, peuvent commodément ramener : « On pourrait imaginer une entrevue de Chateaubriand et de Goethe. Chacun d'eux renfermé sur lui-même ; chacun d'eux vivant et pensant suivant sa loi propre. On peut bien dire que la prose de Chateaubriand est autant un produit de nature que l'est un poème de Goethe. Tous deux approchèrent les princes et les grandes affaires ; tous deux soutinrent le regard de Napoléon. Tous deux menèrent une longue vie, et difficile par les passions, sans prendre conseil que d'eux-mêmes. Tous deux, par René et Werther, ensemençèrent le monde. Tous deux, bien au-dessus du monde politique, auquel, pourtant, ils eurent part, l'un et l'autre selon la

politesse, le secret et le mépris. Ils pouvaient échanger pensée contre pensée. Et surtout chacun d'eux pouvait transpercer l'autre. Nous aurions deux portraits de plus. Il me semble que Goethe, en cette circonstance aussi serait resté énigme pour l'autre, par un dédain de se montrer, par un empressement [99] à comprendre l'autre, par une simplicité de naturaliste à comprendre l'homme d'État, coquillage à ses yeux. Je crois pourtant que le portrait de Goethe par Chateaubriand aurait été des deux le plus achevé, le plus profond ; j'ai souvent remarqué dans Chateaubriand une modestie redoutable... »

Rien ne me fait mieux entendre, en effet, que ces lignes, après des années, une forme orale des parallèles et des méditations d'Alain, l'un des grands amusements de son esprit, son ton, sa voix et, sans contredire une modestie que je rappellerai plus loin, sa parfaite aisance, de plain-pied, à côté des plus illustres hommes. Qu'il me soit aussi permis de souligner, parmi les traits valables pour lui-même, entre ceux qu'on vient de le voir choisir : le dédain de se montrer, l'empressement à comprendre les autres, une simplicité de naturaliste devant tant d'être et tant de choses.

Il n'était pas indispensable, pour ne jamais songer à l'encenser, dans le dialogue, de savoir qu'il avait prononcé : « On est sensible à la flatterie dans la mesure où soi-même on se flatte. » Malgré ses affirmations, d'allure autoritaire et péremptoire, il resta loin de s'approuver toujours. Ses désaccords avec Lagneau, longtemps même après leur constatation, n'étaient pas supportés par lui facilement. Un hommage discret à Lachelier, dans *les Idées et les Ages*, a laissé voir, avec de la hauteur d'âme, que le révolté ne restait pas sans se juger. Le maître, Lachelier, de son maître, Lagneau, parlant, un jour, en public, Alain en avait retenu ceci : « J'avoue que je suis bien éloigné d'entendre les choses de la religion et de la morale comme vous faites, car je connais et j'éprouve ces contraintes extérieures de l'opinion des mœurs et des institutions ; et je m'y conforme pour l'ordinaire [100] et dans tous les cas douteux, ayant le sentiment vif de ce que vaut l'ordre tel quel, que les traditions enferment plus de sagesse encore qu'on ne peut dire ; mais, avec tout cela, je ne puis dire pourtant que je me soumetts à ces règles extérieures ; bien plutôt il me semble que quelque chose en moi se refuse absolument à obéir et à se soumettre, mais au contraire se reconnaît le devoir de tout juger et le droit de tout refuser... » Ces derniers mots n'annonçaient-ils pas certaine définition

de Lagneau qu'on lira plus loin. « Finalement, avait ajouté l'aîné des trois philosophes, le pouvoir de douter remet cet ordre de société à sa vraie place, qui n'est point la première ; enfin il n'obtient jamais le dernier respect, que je garde à la seule autorité de l'esprit. » Pendant cette intervention de l'aïeul, Alain vit, aux auditeurs, des visages « de marchands qui ne vendent pas », et il pensait ainsi au beau discours de l'homme libre : « À mesure que je le retournais de mille manières en mon esprit, et que j'en habillais de nouveau cette nature d'homme si étrangère à mon humeur et même à mes pensées, je comprenais mieux cette liberté cachée au centre de l'obéissance, gouvernant l'ordre inférieur au lieu de le troubler et, par ce moyen que Descartes eût approuvé, remuant mieux la masse humaine, et l'élevant plus haut peut-être que ne peut faire cet esprit de révolte, toujours en risque de soulever les passions contre l'ordre, comme Platon craignait. »

Relire Alain, pendant d'autres instants, puisqu'il savait écrire comme il parlait, et réciproquement, c'est à la fois, le regarder aux champs et l'entendre, présent. « Le rouge-gorge est le roi de l'automne, il en porte les couleurs : bronze poudré d'or sur les ailes, et cette tache de feu qui [101] remonte... » Autre belle promenade avec lui : « Les plantes ne récitent rien ; elles poussent comme elles peuvent ; elles cèdent au vent ; elles cherchent le soleil ; chacun de leurs atomes se nourrit, selon une chimie qui dépend des sucs, de l'air, de la lumière à cet instant-là ; chaque brin de plante vacille comme une flamme. Ainsi naissaient les pensées du philosophe, d'après les choses qu'il voyait ; toutes ces constructions fragiles au soleil, ces mariages imprévus par la visite d'un bourdon barbouillé de pollen, ces expédients et ces catastrophes, sur ce talus où les grains de terre coulaient d'instant en instant, tout cela se reflétait en un jeu de pensées, déjà oublié ; ainsi la source reflète chaque moment des nuages, et accroche aux brins d'herbe et aux cailloux l'écharpe bleue et blanche ; mais ce n'est plus la même eau... » Comme il regardait bien les danses villageoises : « Les révérences, les avancées et les reculs, et surtout cette lente farandole où chacun est tenu par tous, sont la négation même de toute bacchanale. »

Ailleurs, c'était Chartier sans doute qui s'exclamait : « Fermons notre livre d'histoire et allons voir des feuilles de lierre ! » Et d'Alain plutôt, ceci : « Pour moi, je ne réfléchis convenablement qu'en faisant autre chose, comme bêcher, sarcler, clouer. C'est un os jeté au chien. » Et ceci, dû aux deux : « Dans la Henriade ou dans Zaïre, Voltaire ratisse

et cela m'ennuie ; dans *Candide* il laboure aussi. Des idées nouées aux plaisirs, aux peines, aux passions, aux actions, voilà la culture. Des abrégés, voilà le pédant. »

Quand il fut revenu à la poésie, vers 1925, Alain, comme on le verra, ne ménagea plus les compliments aux poètes ; mais ils ont porté, tous, sa marque : « Le poète ne cesse de réconcilier la nature et l'esprit. Et selon moi c'est le poète qui [102] est le plus ancien penseur. Car l'extravagance guette celui qui cherche le vrai par le haut : c'est chercher un vrai qui ne serait pas beau... Et en tout temps c'est le poète qui refait l'idée naturelle, celle qui sort du chant même. Langage de présence humaine, langage absolu, premièrement.

« La vérité de l'homme par l'harmonie en l'homme, telle est la leçon de la poésie, leçon que les sages ont développée à partir de la terre. Et convenons que le mot culture est encore un prodigieux mot. »

Au lieu de boudier une réminiscence de celui avec qui il parlait, comme font les incultes, Alain se réjouissait chaque fois que la mémoire jouait sa partie ³¹. Pourquoi, lorsque le mot culture le régalaît de sa double signification, champêtre et spirituelle, ne pas lui rappeler un jeu semblable de Rivarol avec les deux sens d'un autre mot : « Le mot cher a quelque chose de doux et de vil ; il est l'expression de l'amour et de l'avarice, et semble dire que ce qui tient à la bourse tient au cœur. »

*

Ainsi qu'un escrimeur, avant de commencer, fait plier son fleuret, pointe à terre, on surprenait Alain, dans l'épreuve, l'essai de ses idées, les incurvant au maximum, ou même les contestant, les rejetant ; et, tout à coup, tourné contre soi, avec « d'énormes badinages » où le normalien et ses canulars se révélaient, il faisait éclater une évidence, mais en morceaux. Si la difficulté de certains [103] développements, la multiplicité de brusques coupures ou d'aventureuses libertés faisaient parfois craindre, à l'auditeur le plus confiant, des sentences contestables, des paradoxes trop tranchants, des contradictions désinvoltes, c'est qu'Alain accordait un large crédit à chacun, tenait que

³¹ L'indigence de vocabulaire l'affligeait, celle de mémoire autant : « Faute d'une mémoire ornée de belles paroles, le bavard sans culture est jeté de discours en discours. »

l'esprit se débrouille bien dans l'embrouillé et qu'à irriter une attention d'abord stupéfaite, au lieu de lui annoncer ou préparer de faciles chemins, on offre, à celle-ci, ses meilleures occasions de s'éveiller ou de se surpasser. Lui-même semblait, assez souvent, occupé à « rétablir le riche désordre entre les dieux administrateurs ». A peine s'était-on reproché de n'avoir pas la possibilité de lui dire, un peu moins irrespectueusement, ce qu'un de ses vieux camarades lui lança un jour, et qu'Alain, aisément objectif avec soi, a rapporté lui-même : « Ne te crois pas obligé d'être obscur », qu'il parvenait, après des passages assez ténébreux pour l'interlocuteur, à quelque riche jugement, plus tard imprimé et dont on se trouvait avoir vu naître la fleur ou le premier bourgeon. « En tous les temps, l'univers bien regardé fut ce qu'il est, fidèle et pur, sans tromperie aucune. » La sincérité d'Alain n'a jamais manqué de jeter les voiles : « Je ne me plais qu'à un genre d'obscurité que je connais bien, qui n'est point vide ni creux, mais plein au contraire. » Ceci, aussi, non moins indispensable à relire : « J'ai donné quelquefois une autre image de moi, parce que je fus toujours improvisateur et mystificateur, souvent brillant, souvent redouté, envié, critiqué fort sévèrement par ceux que je criblais. » Son optimisme volontaire, si assuré de l'égalité de tous, avait bien ses dédains : « L'opinion que je laisse de moi ne me fait rien. » Ou, encore, des mépris qu'il lui était difficile de faire croire non ressentis : « Je n'en appelle à personne, pas même aux meilleurs [104] de mes élèves, car je ne reconnais point de juges, et je n'en demande point. » Il croyait, depuis les années de Vanves, à l'avantage d'une obscurité préalable, mais savait y revenir avec modestie : « J'ai une expérience très assurée, je l'ai dit dans le dixième entretien (avec le sculpteur), de l'art de répéter sans expliquer et d'assembler des images, art que j'ai imité de mon maître Lagneau. »

Peut-être avec une coquetterie de grand analyste, qui aurait jugé pénibles tant de commencements, il avait, en parlant, comme en écrivant, face aux problèmes, le secret des abords subits et imprévus. On connaît son propos sur les Amours, qui débute ainsi : « Laissons les fuyards... » et la première ligne du chapitre sur le Caractère : « L'homme tient ferme sur des positions de hasard... » Puis, dans la même page, ces doux sourires d'ironiste : « Nous gouvernons presque tous nos plaisirs. Mais cela ne sera pas cru aisément. En ce rôle qu'il a juré de tenir, l'homme est presque impénétrable. On l'entend, comme

dit l'autre, gronder depuis l'escalier ; la porte s'ouvre : c'est un acteur qui entre, visage composé et effilé, chevelure est comme perruque, et toute barbe est fausse. Cravate, costume, jugement, l'homme presse en même temps tous les accessoires. Il y joint encore un air de négligence. C'est la nature même. O tragédien ! O comédien ! »

Il ne recherchait pas trop fréquemment, quand l'amitié se confirmait, la surprise de qui l'écoutait, mais il ne la provoquait pas moins, soit par l'humour, soit par l'imprévisibilité de ses « prises », comme dans les *Propos* : « Les drames de l'amour ne sont pas les drames du désir; ce sont bien plutôt les drames de l'orgueil. Du côté du désir il n'y a rien à trouver qui vaille la peine, si ce n'est peut-être cette autre pensée qui est que les vices [105] rendent les hommes sociables et accommodants. Au contraire, l'orgueil ne peut transiger ou s'accommoder. » Ou cette Hère définition, mais sans exclamation : « Aimer, c'est se faire l'âme d'un corps triomphal. » Et, sur le même sujet, cette grande observation : « On voit que le sentiment d'amour, qui est l'amour, doit être conquis sur la passion. »

Devant Alain, on avait une disposition toute naturelle à se trouver tel qu'il recommandait d'être devant les livres importants : ne jamais élever d'objection, mais prendre l'auteur comme un fait considérable. « Ma seule prétention est de m'être nourri des grands hommes, en cherchant toujours à me hausser jusqu'à eux, plutôt qu'à les rabattre à mon niveau. » En cette posture profitable, auprès de lui, on se trouvait amené à se demander s'il y eut plusieurs de nos contemporains à qui convinssent, autant qu'à lui, les témoignages importants que deux des meilleurs, avec gratitude, ont dédiés au poète, qui avait ébloui leur vingtième année, à Mallarmé, vers qui Alain se laissait conduire : « Chose extraordinaire, écrivait Gide, il pensait avant de parler. » - « Il a été surtout un professeur d'attention », a prononcé Claudel. Ces deux mérites importants comment ne pas les discerner chez mon extraordinaire visiteur ? On eût pu dire aussi de lui : « Il a beaucoup pensé, avant de parler, et il ne parle que pour penser mieux encore. »

*

Sans aucune des ingénieuses insincérités qu'on a bien des occasions de voir en tous milieux, Alain, qui fuyait le monde avec autant de dédain que de facilité, savait, à la fois, se préférer et se réduire. Pour chacune de ses qualités, il eut l'humilité de [106] se chercher un maître.

À Platon, il faisait honneur de savoir courir le beau danger d'être dupe ; à Aristote, de sa haine des âmes empruntées, à Diogène et à son père, de son mépris des richesses ; à un avocat du Perche, de son amour de la lecture, de son respect des grands auteurs, et d'une certaine forme de politesse, qui ne donne jamais la raison d'un refus. C'est de cet avocat royaliste qu'il a rêvé : « À regret je laisse sur mon chemin cette ombre aux larges épaules, qui doit errer aux Champs-Élysées avec son fusil et son chien dans les ombres des bois, si les dieux sont justes. » De Chrysippe, il disait tenir sa foi cruciale : la vérité est de volonté et celle-ci est liberté, ou : « Il n'y a qu'une force, la liberté. » À Lagneau il devait la perception, le jugement et l'objet, premier objet de pensée. Avec des souvenirs de Lagneau et de son père, « vétérinaire furibond », il avait mis au point cette forte sentence : « Les grands soucis rendent modestes, s'ils ne rendent sots. » Mais Paris aidait le libertaire à rectifier avec bonhomie : « Regarder les agents, leur bâton et la paix des carrefours. »

Sa modestie a laissé, dans son œuvre, autant de belles traces que son orgueil. Ne s'est-il pas demandé, en toute franchise, si la profession de professeur n'avait pas nui à son esprit, si elle ne l'avait pas marqué de trop de sécheresse ? N'a-t-il pas indiqué, à bien des reprises, qu'il n'avait pas facilement atteint le contentement, dans ses années de journalisme, dont Maurois a pu dire qu'elles étaient peut-être, par la qualité de pensée et de forme, ce que cette vocation avait inspiré, en France, de meilleur ? « J'ai toujours eu un goût très vif pour le dessin, et pour la peinture, goût trompeur si l'on en juge par les résultats », écrivait Alain. Et ceci, si simple de cœur : « ... J'allais me [107] mettre à mon propos quotidien, lorsque je me trouve deux lettres, en réponse à ce que j'avais écrit sur la musique, deux lettres sans indulgence et l'une d'elles fort vive, toujours sur le même thème : « Ne touchez pas à nos dieux. » Hélas ! Hélas ! où me cacher et à quels roseaux vais-je confier le secret de Midas ? » Et encore, car je tiens à cette démonstration de l'égalité en lui, ou de l'équilibre, de l'orgueil et de la modestie : « Je n'étais pas né, je vous le jure, avec une disposition spéciale à écrire ces courts articles sur tous sujets. Mais partout je vis que les journaux puissants étaient au service de tous les genres de tyrannie, et que la résistance s'exprimait en mauvais français. »

Alain a toujours fait, de l'admiration, l'un des sentiments essentiels, et, à plusieurs reprises, surenchérissant en quelque sorte, a su se servir

de l'un de ses grands hommes pour en célébrer un autre : « L'illustre Kant, dont les pédants ont tracé un portrait ridicule, a dit de Jean-Jacques Rousseau (auquel Alain faisait mérite d'avoir vu de la dépravation dans la méditation) à peu près ceci : « Quand je le lisais, j'étais comme incapable de « juger, par l'effet d'une émotion souveraine, dont « je n'ai jamais été tout à fait le maître, quoique « je m'appliquasse à la dompter par des lectures « répétées. » Ce jugement est d'un prodigieux constructeur d'idées, dont aucun penseur n'a pu encore prendre la mesure. Ce penseur a épelé Jean-Jacques. C'est assez pour faire voir que Jean-Jacques n'a pas été loué comme il fallait. »

On a vu, par le portrait de Lagneau, on verra, par celui de Valéry, comment Alain a su interroger les visages des hommes qu'il préféra. Que l'on s'arrête un moment au plaisir de l'observer regardant Romain Rolland. Personnellement, ayant connu, admiré les deux grands hommes, et entendu [108] chacun parler de l'autre, j'y trouve aussi la joie de les imaginer heureux, ensemble, dans le temps de ce portrait.

« ... Je ne sais si les mots peuvent peindre ; mais on peut toujours essayer. L'homme est assez grand et un peu voûté ; l'attache du cou, par derrière, est un peu maigre et le crâne surplombe ; c'est en ce point, qui importe tant pour la ressemblance, que cette forme manque de jeunesse. Les cheveux sont fins et d'un beau roux un peu jaune, en parfaite harmonie avec le teint qui est clair. Le sang est vif jusqu'au vermillon ; seulement il faut le deviner. Le front est important ; un peu dégarni, bien en coupole, et bien serré aux tempes, nullement fuyant. De beaux yeux bleus, mais myopes, et dont l'éclat est multiplié par les verres du lorgnon. Goethe, puissant observateur des yeux humains, ne supportait ni lorgnons ni lunettes, jusqu'à se montrer tout à fait injuste pour ceux qui en portaient. Pour moi, je me fie plutôt à d'autres signes, car je crois avoir remarqué que les yeux trompent bien. Le trait le plus frappant de cette figure, qu'il me semble que je vois devant moi, c'est le nez, qui est long, assez fin, presque pointu, et tout d'une venue. La bouche est délicate et fraîche, mais les coins s'abaissent dans le sourire voulu, ce qui donne une expression sarcastique assez déplaisante ; toutefois le vrai sourire est charmant, et tout à fait enfantin. Le menton et les mâchoires ont de la force ; mais sans brutalité ; les dents ne s'étalent pas, et le menton est bien rassuré, le bas de la figure est dominé par le nez et le front. L'ensemble possède un puissant équilibre, et projette une expression constante et, naturellement, indescriptible. Le

masque si connu de Voltaire en donnait quelque idée, mais il y faudrait moins d'esprit et plus de force. Je ne vois qu'un trait [109] dans ce visage que l'on puisse définir sans hésitation ; il n'a absolument rien de féminin. C'est là un homme ; j'entends qu'il n'offre point de grâce équivoque ni de coquetterie ni de comédie ; nullement cette vapeur voluptueuse qui orne souvent les fils de la terre, et qui dénonce le charmant animal. Maintenant je dois noter quelque chose qui est assez comique, c'est une politesse étudiée qui tient un peu de l'ecclésiastique, un peu du professeur ; mais on a bientôt renvoyé ce personnage, si l'on éveille l'homme en le jetant dans quelque noble colère qui lance ses feux et ses invectives, et ce n'est pas long. »

Je peux faire connaître, en une parenthèse où s'unissent encore les deux pacifistes généreux, et grâce à une lettre inédite de Romain Rolland qu'Alain voulut savoir entre mes mains, un témoignage important, datant d'octobre 1921.

« Mon cher Alain,

« Je lis votre Guerre jugée. C'est le livre le plus viril qui ait été écrit sur la guerre. Livre vengeur et destructeur des miasmes, par la seule force de la lumière. Livre qui, tout en mettant Mars au pilori, « n'offense ni la Patience, ni le Courage, « ni la Justice. »

« J'admire votre riche observation de l'âme ! Vous êtes un des rares hommes, mon cher philosophe, qui ajoute, pour moi, au spectacle de la nature humaine, — en m'aidant à la comprendre.

« Je vous remercie de votre envoi fraternel, et je vous serre affectueusement les mains.

« Votre ami,

Romain Rolland. »

« Si vous pouviez en faire envoyer quelques exemplaires à trois ou quatre intelligents critiques [110] allemands, qui n'ont pas les moyens d'acheter nos livres français, je me permettrais de vous signaler :

« Dr Ernst Roher Curtius, Marburg... Dr Paul Amann, Vienne... Stefan Zweig, Salzbourg... Prof. J. F. Nicolai, Berlin...

« À vrai dire, les deux derniers sont loin d'être démunis de ressources, mais ce sont des esprits très dignes de vous comprendre. »

*

Alain n'attendait pas de la conversation quelque fécond déroulement. Il la préférait brusquée, enjouée, emportée, laissée à tous les caprices. « Je suppose que vous trouverez une sorte de brusquerie partout, un mépris des préparations, et enfin un dogmatisme marchant avec le doute, et marchant vite, malgré une apparence de lenteur et d'insouciance. » Par ses ruptures mêmes, le dialogue le servait. Discussion et politesse exténuant l'esprit, il fuyait l'une et abrégait l'autre. Et il souriait : « Si l'on n'est pas assuré d'être écouté avec faveur et sans objection, il ne faut point se livrer. » Il eut bien des occasions de se livrer, mais n'en pensait pas moins ceci : « La conversation n'instruit point, même réglée. J'y vois cet inconvénient, pour les deux, que la pensée dérive sans cesse, et oublie ce qui l'avait d'abord arrêtée ; or, pour parler autrement, celui qui explique sa pensée en perd toujours quelque chose, et c'est souvent le meilleur. L'état de réflexion, qui seul importe, suppose l'arrêt devant un objet... »

Comme dans ses écrits, Alain se plaisait, assez souvent, à s'arrêter sur un mot auquel il découvrait la richesse de deux ou trois significations. André Maurois déjà a relevé, sur les mots grâce, toucher, irritation, passion, nécessaire, les remarques [111] de son bon maître et sa poétique inspiration. Que courtisan et courtisane s'appliquent l'un aux flatteurs de la cour et l'autre à la prostitution, cela faisait jubiler le républicain Alain. Il aimait que la locution « avoir du cœur » valût et pour la tendresse et pour le courage. Il usait du riche rapprochement de culte et culture et se réjouissait que culture s'appliquât à la terre et à l'esprit.

Ses moments les plus en train, « quand il n'avait pas trouvé un corps trop lourd », faisaient admirer un foisonnant mélange d'idées neuves et d'improvisations surprenantes, d'ironie gaillarde et d'optimisme, de sens commun et d'obscures affirmations, de mâle poésie d'images, de positivisme, avec un pudique mais profond souci de l'humanité, et des recours fringants, déférents ou sans façons, à quelques-uns, Descartes, Hegel, Comte, Lagneau, qui étaient ses héros. Ainsi que l'a très bien rappelé A. Bridoux, la voix de Chartier, lorsqu'il citait Lagneau, changeait curieusement : « Il parlait d'une manière plus lente, recueillie, comme solennelle. »

Dans des entretiens qu'il y aurait plusieurs raisons de dire à bâtons rompus, il lui arrivait de prononcer ou d'assener des sentences très strictes. Il s'amusait aussi à se laisser emporter un moment par quelque artifice ou quelque durcissement. De ses appréciations rigoureuses jetées sur autrui, je ne retiendrai rien, ici, qu'il n'ait publié ou laissé répéter, car ceux qui écrivent ne doivent pas abuser des confidences des morts. La crainte d'être inexact ou indiscret et celle d'emprunter à des disparus une arme avec laquelle on peut frapper quelqu'un ne retiennent pas assez efficacement tous les littérateurs ! Faire parler Barrés, comme on l'a vu récemment, pour blesser Gide, ou croire [112] atteindre Valéry, par témoignage posthume incontrôlable, c'est, se fit-on matamore, manquer de courage et d'élégance. Alain ne prenait d'ailleurs aucun plaisir particulier à aller contre les jugements éprouvés ou à rabattre une réputation. Ceux qui proposent hardiment leurs retouches des grands hommes le faisaient sourire. Sauf Flaubert, Bergson et Barrés ³², contre lesquels son exceptionnelle irritabilité était assez disposée, mais inégale, il dédaignait presque toujours les condamnations et se contentait d'ignorer la plupart des noms et des œuvres dont se décore la vaniteuse ou sémillante actualité. « Je ne descends point là », répétait-il ou « L'imbécile foisonne ! » ou « Je suis heureusement sourd d'une oreille depuis la guerre ». Je m'amusais, aimant Barrés, à rappeler cette formule de lui, venant peut-être aussi de Lagneau : « L'inévitable lourdeur de la véritable intelligence. » Et cette autre dont je n'avais aucune peine à la montrer convenant si bien à Alain : « On y sentait une intelligence mâle qui s'applique uniquement à son objet et ignore les ménagements et les compromis imposés à la plupart des écrivains par leurs soins de carrière. »

Alain savait admirablement louer, mais eût été désolé qu'on découvrit dans son œuvre ou dans ses improvisations orales, « l'emphase ou le pathétique ». Un soir, je reçus un carton sur lequel Alain, qui l'avait déposé, venait d'écrire : « Je viens de me trouver jeté dans un état sublime. Je veux que vous en profitiez. Lisez la Messe de l'Athée. » Sur les plus célèbres des auteurs il trouvait aisément du nouveau. « Dans La Fontaine, les effets sont pour désespérer tout homme qui [113] tient une plume. Un trait léger, égal et suffisant, qui

³² De Maurice Barrés, Lagneau aurait dit : « C'est le mal ! » (Alain. *Humanités*, p. 283, Ed. du Méridien.)

court d'une fable à l'autre, sans se rompre jamais, sans jamais marquer ni forcer, dessine comme une longue frise des choses humaines, où chacun, de la nuque au talon circonscrit, trouve sa place éternelle... » Quelques lignes plus loin la pointe d'une réserve : « ... Le génie propre de La Fontaine fut sans doute en ceci qu'il était comme absent de lui-même, et sans aucun mélange de sa pensée avec ses actions ; ce qui fit qu'Esopé l'éveilla seul et prit forme de nouveau par cette main inoccupée... » -« Pascal plaît à presque tous, aussi bien à ceux qui refusent l'église. Non pas seulement par cette prose à surprise, rompue, éclatante, mais par l'esprit même, qui s'y voit indomptable... débarbouillant l'auteur au lieu d'en rire... » Ou encore : « Pascal perce toujours l'écorce jusqu'à nommer esprits malingres les esprits sans charité. »

Dans la sévérité, s'il l'eût cultivée, Alain n'aurait pas moins fait de belles découvertes : « Je ne sais point trouver en Flaubert des profondeurs, ni des ressources ; et ce n'est pas faute d'avoir cherché, croyez-le bien...

« ... Peut-être cet homme, qui voulut seulement être artiste, est-il séparé de la musique et même de tous les arts par quelque disgrâce naturelle. Il se peut que cette manière d'écrire qui vise toujours à l'effet, et souvent y arrive, soit une forme sans contenu, comme ces corniches de plâtre, qui ne donnent qu'une apparence...

« ... Salammbó s'accorderait à cette pauvreté par un entassement de fausses pierreries. Toutes couleurs, ici, et toutes formes, Carthage au couchant, lions crucifiés, éléphant qui hurle avec une flèche dans l'œil, ce sont des tableaux étonnants, mais évidemment sans vérité. Un beau décor d'opéra...

[114]

« Dans le Château des Cœurs, que bien peu connaissent, une princesse, afin de montrer son pouvoir, dit à deux esclaves : « Tuez-vous. » Ils se tuent. Elle dit encore : « Emportez cela. » Voilà qui est plus fort, avouez-le, que les lions crucifiés ou les mercenaires qui s'entretuent. Tout cela est d'un joueur de gobelets. En ces jeux d'écriture, le contenu suit la forme, ce qui définit sans doute le talent, à proprement parler, sans aucune sorte de génie. Je reviens à ce visage que le marbre nous a conservé, et j'ose dire qu'il ne promet pas plus. »

Avec les livres du passé, Alain était, comme certains hommes à table, heureux de bien des plats, et prenait quelquefois, pour celles du goût, les faveurs d'un bel appétit. Lui, qui accordait tant d'attention à chaque homme et au plus humble problème ou objet, comment n'eût-il pas trouvé, dans les œuvres qu'escortent les suffrages des siècles, de quoi éveiller sa sympathie et multiplier ses curiosités ? En revanche, ce qu'on appelle l'esprit, la fantaisie, les enjolivements, ce qui met, à Paris, pour un temps, certains écrivains au pavois, cambrant les uns, faisant pirouetter, caracoler les autres, et nourrissant, d'épices négociables, quelques cynismes avantageux ou des exaltations simulées, l'irritait. Non pas que le moraliste fût pudibond, mais il détestait également l'abaissement de la littérature et les déguisements de la faiblesse. Qu'on se le rappelle, un instant, en critique littéraire et brusquement dégagé de toute solidarité normalienne : « La mauvaise prose est pleine d'apparences, on dirait presque d'apparitions ou de visions, chaque mot brillant et dansant pour son compte, ou bien formant des jeux et des rondes avec ses voisins, ce qui, dans le récit, rompt le mouvement et, dans l'analyse, fait qu'on rêve [115] au lieu de juger. » Se tenant aussi loin de la parade littéraire que de celle du monde, le milieu des gens de lettres lui restait tout à fait étranger. À l'inverse de Joubert qui écrivit : « C'est le grand inconvénient des livres nouveaux : ils nous empêchent de lire les autres », Alain a avoué : « L'inconvénient d'aimer les auteurs consacrés, c'est qu'on n'a plus un regard pour les contemporains. » Parmi les plus grands écrivains de son temps dont il faisait l'éloge, il préférait Valéry, Claudel, et n'avait été conquis par Proust qu'après un long refus. Avec Paul Claudel, d'ailleurs, ne pourrait-on pas lui trouver quelques belles ressemblances : par exemple la puissance du souffle, une haute désinvolture, certains grondements, de brusques négations autoritaires,

une manière de dévisager, de rejeter, d'éclater, de s'aventurer, leurs irrésistibles irruptions dans l'âme, leurs envols ; surtout, une impétueuse liberté, « l'un des ressorts du style » ? Quand Alain exprima son admiration de l'Otage, jusqu'à le placer au-dessus du meilleur Shakespeare, il ajouta, pour l'incroyant qui était en lui : « La religion conduit à l'irréductible religion. Comme je comprends' que le jésuite redoute tous les penseurs, et encore plus ceux qui sont dans l'Église. »

Si l'on s'étonnait d'apercevoir, dans la vie des esprits, certaines filiations fort étroites se muant un jour en ingratitude, Alain allait volontiers à de nobles exemples, parlait de l'injustice d'Aristote à l'égard de Platon, de celle de Spinoza contre Descartes, de Marx contre Hegel et risquait la conclusion : « C'est une sorte de loi que l'admiration se change en colère. » À l'égard des envieux, il avançait, de même, d'essai en essai, sans leur donner, d'ailleurs, grande attention, vers l'abréviation admirable d'une de ses maximes : « Ceux [116] qui s'aigrissent de n'être rien n'ont point essayé d'être, mais seulement de paraître. » De même, pour se moquer des salons, de leurs représentations insipides, de ce qu'en espèrent les médiocres, des hochets mendifiés ailleurs par les mêmes, et pour recommander les délices de l'isolement et l'ivresse d'indépendance : « Qui n'a point sa chartreuse où se recueillir loin des flatteries et des flattés connaîtra l'enfer sans dieu ni diable. »

*

Bien qu'il s'appliquât, le plus souvent, à ne pas céder aux tentations de ce qu'on appelle le beau langage et, au contraire, le pourchassât, son œuvre est pleine de remarques ciselées, de formules impérissables. Sa conversation n'en était pas moins riche. Sa dédaigneuse manière de refuser de plaire lui assura des réussites de concentration et d'accélération à la fois, qui émerveillaient autant l'auditeur que le lecteur. Ses familiers se les rappellent mutuellement : « Un thorax irritable, un ventre insatiable et, au-dessus d'eux, une tête assez forte pour mener à bien la triple expérience du plaisir, de l'ambition et du savoir. »

Sur tous sujets, il se prononçait aisément avec d'aussi denses abréviations : « En l'amour, on ne voit point de choix possible, la nature ayant tout décidé par son énergique impulsion, il ne reste qu'à sauver

le haut de l'homme. » Ou : « L'amoureux veut l'âme ; et c'est pourquoi la sottise dans la coquette fait effet de ruse. » Il disait de M^{me} Bovary : « Il me semble qu'elle est un Pécuchet en jupons, qui fait l'amour comme l'autre de la phrénologie. » Il déplorait que manquât toujours un Platon femelle, « pour nous décrire suffisamment cet autre thorax, mieux lié au ventre, cet [117] autre honneur, cette autre pudeur et cette autre mathématique. Car certainement l'esprit est enfermé aussi dans cet autre sac ; mais quelles séditions il y rencontre et quel genre de paix il y peut établir, c'est ce que nous ne savons point assez ». Bien simplement, d'autres fois : « Le besoin d'écrire est le désir de savoir ce qu'on trouvera. » - « Le sage a juré de n'être que ce qu'il veut. » - « L'aigre plainte de la prose efface le chant. » Soudain, l'un de ses aperçus physiologiques favoris : « C'est le tout de l'homme qui gouverne l'homme ; et il n'est pas fibre qui ne tienne sa place et qui ne se tienne à sa place, tendue comme il faut et cédant comme il faut. » - « La vie a le goût de bonheur. » - « L'intelligence, signe des dieux. » - « Regardez vers l'espérance et aimez l'égalité. » - « Le génie c'est un entraînement de chaque jour. » - « imitez, d'abord, mais les meilleurs. » - « Passons par le plus long. » « La vie est bonne, fort au-dessus des inconvénients. » Mais l'optimiste qui cherchait à enseigner comment vivre cette vie ajoutait : « Du courage, chaque matin. »

En bavardant et en riant, il abordait tous les sujets et les plus scabreux ; mais il pouvait tout dire sans la moindre crudité dans le langage. Jeanne Alexandre l'a parfaitement souligné : « Ce poids de la commune nécessité, du corps et des passions, que la pensée doit sans relâche mesurer, nul ne l'a assumé avec plus de naturel et de franchise, mais nul non plus avec autant de réserve et de hauteur. Combien gratuites et vaines les prétendues audaces de l'impudeur ! »

Lorsqu'il paraissait le plus sceptique, c'était, comme Montaigne, « pour cerner le vrai, le serrer ». Et encore, comme Montaigne, et aussi peu dupé, [118] il savait persifler : « Quoi de plus sérieux qu'un âne ? »

Il me dit un jour : « J'ai souvent envie de demander aux femmes par quoi elles remplacent l'intelligence. » Il ne se voulait pas méprisant, car il lui était donné de voir quelques-unes des plus douées et des plus savantes ; mais, plutôt, si je l'ai bien compris, il tenait à leur reconnaître, dans le jugement, les précautions, les antipathies et ce qu'elles appellent leurs sentiments et pressentiments, des lumières et des habiletés, qui manquent aux hommes les plus hommes.

S'il m'arrivait, quand il s'amusait à défier une mémoire qu'il a trop généreusement qualifiée, de lui rappeler quelques-unes de ses belles réflexions, il les écoutait exactement comme si elles eussent été d'un autre, les jugeait avec objectivité : ou ratifiant : « Bon ça ! » « Beau ! » « Ça tient ! » Ou, sévère : « Je l'avais oubliée, cette phrase, sans doute parce qu'un peu trop jolie. »

*

Michel Alexandre a si bien montré ce que devenait, après bien des rencontres, l'interlocuteur d'Alain, que je tiens à reproduire ses lignes, à la fin de ce chapitre, lues après sa rédaction : « Peu à peu, au cours d'innombrables entretiens où son amitié me tirait chaque fois d'un abîme de confusion, j'en suis venu à converser pleinement avec lui. Bonheur tout simple alors, bonheur parfait. En ces vingt dernières années, je savais, nous savions tous deux tacitement qu'une fois installés face à face, à travers histoires et plaisanteries, seraient suscités et suivis à demi mot, sans hâte, entre deux silences, entre deux éclairs du grand regard bleu, ces prodigieux bondissements et rebondissements [119] de pensée qu'aucune formule ne m'a jamais permis de fixer dignement. Et sans doute ne le fallait-il pas. Il fallait laisser fulgurer et se perdre aussitôt ces fusées de génie qui balayaient toutes choses... »

Il en était d'Alain conversant comme d'Alain professant et ces autres lignes de Jeanne Alexandre, écoutant ses souvenirs d'élève, ne peuvent être omises : « Un mot suffisait, inoubliable et irréfutable, on ne savait pourquoi, à créer ces retournements intérieurs, ces purifications de la sottise qui sont les vrais événements d'une vie d'homme... ...Et cet homme aux yeux détournés, qui nous ignorait, se révélait le plus secourable et le plus probe. »

Il n'a pas lieu de s'étonner que, dans le Bulletin des Anciens de Normale supérieures, on l'ait dit comparable à Socrate ?

[120]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

PROSATEUR

[Retour à la table des matières](#)

Comment Alain écrivait-il ? Il n'est que d'écouter Maurice M. L. Savin, qui a vécu près de lui, l'aimant comme un père, et traité en fils.

Alain, qui s'accordait avec Stendhal pour dire que la vie est faite de matinées, se levait, en vacances, à cinq heures. « Le café, tout de suite, que le philosophe préparait lui-même. Pendant ce temps, la bonne fée du logis disposait la chambre d'Alain à n'être plus chambre de nuit, qui sent encore le sommeil, mais chambre de jour, offerte à tous les bonheurs de la lumière. Le café pris, n'aller pas imaginer que le philosophe se précipitait à écrire. Il s'allongeait de nouveau et rêvait. Puis, insensiblement, et comme naissant de la rêverie, sa prose chantait, à bouche close. Alors, l'homme chantant se glissait du lit au fauteuil, où il écrivait. Sur ses genoux, toujours, dans la posture la plus téméraire... »

*

J'ai toujours trouvé, à lire Alain, depuis quarante ans, autant de plaisir que de profit. Je reste donc très étonné que dans certaines histoires de la littérature contemporaine, où paraissent bien des noms que nul ne songe à retenir, la place lui ait été négligemment ou partialement si mesurée... Ses opinions politiques lui nuisent peut-être ; celles, [121] notamment, qui le dressèrent lui-même, assez injustement, contre Barrés.

Parmi les écrivains de la première moitié du XX^e siècle, l'élira-t-on l'un des artistes, l'un des créateurs de style ? Au contraire, le mythe du professeur improvisateur, rocailleux, rêche, raboteux, abrupt, continuera-t-il, en simplifiant, à tout embrouiller ? Il n'est pas impossible que son allure d'amateur, non trop passionnée, retarde son admission au premier rang. Mais que des bouffons, des amuseurs, des conteurs sagaces ou larmoyants, des romanciers barbituriques, des négociants du trémolo lui soient si clairement préférés, par quelques historiens, experts, mais de parti pris, cela paraîtra, sans doute, assez scandaleux aux publics cultivés à venir. On peut lui trouver tant de qualités d'écrivain que bien des éloges célèbres reviennent à la mémoire, à son sujet ; par exemple : écrire à la diable pour l'immortalité, ou encore : être l'un des premiers parmi les barbares, ou, mieux, cet éloge de Villemain par Sainte-Beuve, qui convient à Alain : « À la première expression, toujours si prompte chez lui et si vive, il sait joindre l'expression méditée, et aux brillantes rapidités de la parole, il substitue insensiblement la perpétuité du style. »

Pendant combien de temps ne le déclarera-t-on, au lieu de parler de l'écrivain, que pédagogue supérieur, analyste, ou dissociateur d'idées ? Peut-être aussi son violent instinct d'indépendance, sa hantise de liberté lui feront-ils prêter, par les lecteurs restés à distance, un style anarchique ou aberrant, une syntaxe libérée des règles, un vocabulaire de pamphlétaire ou de jargonneur paradoxal.

Un excellent critique, capable de se faire largement écouter, a dit de lui, parmi de beaux éloges : « Il a du don et aucun art. » Si le don ne lui a pas été [122] contesté, quelques-uns lui trouvent beaucoup d'art.

Alain avait bien admis lui-même que l'esprit créateur ou réflexif pût être empêtré dans les signes et l'on connaît ses développements d'une doctrine où l'esprit est conditionné par le moi profond. Pour lui, l'entendement se nourrit de notions concrètes. L'intelligence ne saurait être trop rapprochée de la vie et il faut savoir penser avec ses mains !

Durant un demi-siècle il a été fidèle à ses idées. Déjà en 1904, dans la Revue de Métaphysique et de Morale, Émile Chartier, tout en reconnaissant, au langage d'un philosophe, de la force et de l'éclat, déplorait qu'il fût émaillé des barbarismes dont encombraient aussi leur style les philosophes n'écrivant que pour des philosophes. « Nous

allons reconstituer, si nous n'y prenons garde, une scholastique, loin du peuple, loin de la vie. »

Jeanne Alexandre encore a très bien vu : « Alain n'a pensé qu'en se défendant contre le vide de l'abstraction, échappant ainsi aux pièges de l'éloquence et de la transcendance, et qu'en s'acharnant à rendre intelligibles les intentions, à donner sens, donc profondeur, aux choses et aux actions communes, depuis le moulin à vent ou la danse bretonne des premiers Propos ou le sillon ou la marée des Entretiens au bord de la mer. C'était brouiller les règles du jeu spéculatif. On n'est pas près de le lui pardonner. »

Il avait retenu la recommandation que Lagneau lui avait faite : « Gardez ce brillant et ce mouvement qui feront peur aux sots. »

Quand Alain voulait, de l'art, qu'il fût à peu près comme la danse, entre l'immobilité et la convulsion, il a peut-être voulu marquer, pour l'art d'écrire, que personnellement il se tenait également éloigné des dérèglements des agités et de la routine des sclérosés.

[123]

Au lieu de vouloir viser aux effets de singularité, il se plut, autant que Montaigne, à rester de plain-pied avec le public éventuel ou /virtuel, ne le conviant ni à des acrobaties ni à des dislocations savantes, et ne doutant pas de la souplesse du lecteur. Ainsi, sans ostentation ou insolence de dépassement, le citoyen indocile, le professeur farouche, l'esprit subversif, tous écartés des thèses conformistes, font-ils, ensemble, un écrivain classique. Eblouir le vulgaire eût paru grossier à ce fin plébéien et le principe « rester toujours en deçà pour bien écrire » le trouva d'accord, sans qu'il aimât, ayant lu Joubert, en rendre grâce à André Gide. Peut-être aussi l'universitaire Émile Chartier surveillait-il Alain philosophe, journaliste, mémorialiste, moraliste et polémiste. « Le moyen propre de la prose est donc ce que l'on appelle assez bien l'analyse. La prose des savants est modèle par là ; mais abstraite souvent et nue. La prose des grands écrivains, par la même voie, met l'imagination en jeu et parvient à la régler, rivalisant alors avec les autres arts, et peut-être parvenant à les dépasser tous, mais sans jamais les imiter, ce que l'on remarquera en Montaigne, en Pascal, en Montesquieu, et aussi dans Rousseau, quoique la prose de ce dernier auteur participe souvent un peu trop de l'éloquence pour donner un bon modèle à l'apprenti. »

*

Il ne se veut ni dialecticien ni rhétoricien, et ne se soucie pas beaucoup plus de raisonner amplement que de convaincre. Il aime la brièveté. Si sa phrase s'allonge, il en articule avec force les éléments. Coupé, discontinu, on l'a dit caillouteux ; il est lapidaire. Assez souvent satirique ou caustique, il laisse son ironie le conduire à des métaphores [124] en apparence outrancières (le crâne où se cuisent l'amour, la haine...), mais, à l'inverse de la fameuse ironie socratique, la sienne ne cherche pas trop à pousser l'interlocuteur vers des retranchements intenable, à l'acculer à des absurdités, à lui offrir un miroir où il se verra niais. Avec les doctes et les pédants, il est moins fraternel et ne se soucie plus autant de se garder d'un didactisme d'enseignant ; surtout quand il dénonce l'une des confusions funestes, celle du sentiment et de l'intellect. « Ce qu'ils appellent leurs chères pensées, ce sont leurs passions », dit-il. Estimant que toute construction philosophique sans base d'expérience reste vaine, il tend toujours à rapprocher la pensée de l'action et attend, des obligations de la vie, le sérieux de l'esprit et, aussi, une bienfaisante méfiance des illusions, des passions, des mouvements d'une imagination emportée.

C'est par là que celui qui eût paru autrefois positiviste se trouve actuellement non trop éloigné de certains idéalistes notoires et autres bergsoniens. Dans sa quête personnelle des données authentiques de la conscience, son style porte les traces d'une marche pas à pas ou d'une montée échelon après échelon. Comme dans un gué, il lui faut, chaque fois, l'appui d'une nouvelle pierre, sans paraître d'abord se soucier de la rive à laquelle il abordera.

Dans cette phrase d'analyse dissociatrice, l'allure serait fragmentée, heurtée, elliptique, si les images, les métaphores manquaient, ralentissaient ou ne se montraient qu'ornementales et symbolistes avec préciosité. Elles se révèlent, au contraire, nécessaires, amenées par l'idée et non plaquées ; âpres quelquefois, ou violentes, mais sans y perdre en pittoresque et en beauté. « Le langage ainsi pris n'est qu'arme, instrument, outil. Prose, le mot même le dit. Prosateur, serviteur. »

Dans chacun de ses Propos, généralement, et malgré l'apparente progression des pensées et les images cueillies en route, une seule idée ou proposition s'ouvre, se dilate, se rétracte. Bien des fois, Alain l'exprime, dès le début, non sans chercher à étonner, charmer ou séduire. L'attaque est volontiers surprenante, en effet, mais quelque paradoxales ou étranges formules qu'il ait alors choisies, Alain ne faiblira pas. Le voilà, selon l'une de ses images préférées, sur sa petite barque, même loin des côtes, heureux de lutter et d'enseigner le culte de la volonté. Tout le reste du Propos vient faire admettre, au rang des lieux communs, une sentence au premier abord invraisemblable. Le trait terminal, comme pour les sonnets de bonne époque, est presque toujours soigné, beau et détaché. « Le trait ne vient pas du rythme, mais plutôt il rompt le rythme. » Cette réussite de petite pièce, en son unité et son finale, il la montre souvent parfaite, chez les poètes ; mais, à l'opposé des plus modernes d'entre eux, il ne croit ni au génie de la jeunesse ni aux ressources de l'inconscient. Nul ne s'applique davantage, au contraire, à ramener, à la conscience la plus claire, toutes sortes de notions simplement ou implicitement endormies. Si le verbe expliciter était plus usuel, on songerait à le lui appliquer.

Ce champion d'idées claires passe pour obscur et d'ailleurs acceptait ce qualificatif. N'a-t-il pas dit que l'homme se sent très bien et se comprend très mal ? Alain a préféré l'analyse à la synthèse et estimé que la rhétorique ordinaire qui use des conjonctions de liaison et de disjonction (or, donc, sinon...) se montre trop facilement satisfaite de faux-semblants. Dans ses derniers livres, ces petits mots, si souvent abusifs, ne se trouvent que rarement, notamment là où les pourrait attendre le lecteur. [126] Sans armer sa phrase de liaisons logiques ou avérées, sans les conventions trompeuses du langage discursif, il se contente généralement de juxtaposer. Cela donne un certain air d'assurance, de sobriété impertinente, voire de véhémence hautaine ; mais la diversité est assez remarquable pour que, particulièrement prompt, il rappelle Michelet, ou, complaisamment insistant, lancinant, il fasse penser, sans la redondance, au piéton ou piétineur Péguy. D'après Alain, les liaisons de logique détonnent dans la vraie prose et c'est être cuistre que d'en user trop. Il sait se vouloir sibyllin ou impérieux et brusque. André Maurois, qui s'y connaît, a écrit : « Alain aime le langage et aucun écrivain de ce temps, hors peut-être Claudel

et Valéry, n'a si bien tiré parti des riches enseignements qu'il contient. Le commun langage est pour lui un grand objet de méditation. »

*

Que le style d'Alain ait de la musicalité et de l'harmonie, cela ne peut guère échapper. Qu'il dispose d'un beau vocabulaire ³³ dépouillé de jargon et de maniérisme, qui le nierait ? Peut-être, par l'influence de la profession d'enseignant, a-t-il été, tout en voulant repousser l'éloquence, aisément oratoire, cadencé par les nécessités respiratoires, les contrariant rarement, et enrichi, sans cesse, par l'invention d'improvisateur. Son rythme très vivant se prête aux lectures à haute voix, sans enflure ni faux pas. Un savant critique, André Thérive, a dit ce style « l'un des plus purs et des plus riches en leçons, l'un de ceux qui offrent à la diction les plus sains exercices ».

[127]

Quelques moments d'Alain orateur, je les emprunte aux Marchands de Sommeil, le discours grâce auquel, peut-être, le hasard décidant, je connus Chartier en personne. C'est le passage sur la fable des vierges folles : « Elles dormaient en attendant l'époux ; et elles sont condamnées à le suivre de loin, en traînant leurs lampes vides. Quel beau symbole, amis, et combien d'hommes se traînent ainsi toute leur vie à la suite de l'événement, en retard toujours, pour avoir dormi en l'attendant. Sachez-le, l'événement viendra comme un voleur, et il faut l'attendre, les yeux ouverts, autour des lampes vigilantes. Ainsi avons-nous fait ; ainsi avons-nous joyeusement travaillé, sans but, pour travailler, afin de rester jeunes, souples et vigoureux ; ainsi, vous discuterez librement, toujours, autour des lampes vigilantes. Vienne après cela l'aube et le clair chant du coq, alors vous serez prêts, et la justice soudaine que l'événement réclamera de vous, je ne sais ce qu'elle sera, mais je dis, c'est notre foi à nous, qu'elle ne coûtera rien à votre géométrie. » Alain n'en a pas moins proscrit l'éloquence de la meilleure prose : « Dans les œuvres où le mouvement oratoire n'a pas de raison, toute mesure de la phrase que l'on arriverait à prévoir choque aussitôt le lecteur ; et c'est une faute de goût insupportable si les mots semblent choisis pour remplir un temps mesuré ; l'art de la prose résiste à cet entraînement ; il faut que la terminaison y trompe toujours

³³ Il lui est arrivé de voir un signe de vulgarité dans la pauvreté de vocabulaire.

l'oreille ; l'équilibre de la phrase veut que le mouvement soit rompu sans cesse de façon que l'attention ne se porte jamais au temps, mais reste libre toujours de s'arrêter et de revenir. » Il voyait dans les cadences rompues une belle pudeur et ne réussissait pas moins les ruptures de ton.

Comme un instinct non moins sûr que celui du [128] rythme, l'on peut remarquer, dans ce style, l'art de se garder des répétitions de consonances, de rimes intérieures, le soin raffiné de faire alterner les finales masculines ou féminines et de s'en tenir à un nombre agréable de fragments de phrases.

Je me permets de le rapprocher, dès maintenant, de Paul Valéry : pour des coquetteries de grand lettré, de puriste, pour certains tours des temps classiques, l'éviction scrupuleuse, ombrageuse, de tout vocabulaire philosophique et leur magistral et imprévu isolement des adjectifs saisissants ou de leurs succédanés : le maigre Pyrrhon, un paysan d'importance, les poids inertes, l' impatient thorax... Ce que Sainte-Beuve rapportait, de Ducis sur Chateaubriand : « Il a le secret des mots puissants », s'applique parfaitement à Alain.

C'est peut-être dans les Entretiens au bord de la mer ³⁴ qu'Alain, heureux désormais d'admirer pleinement Paul Valéry poète ou prosateur, et répliquant, par endroits, à M. Teste et à Eupalinos, dans un décor semblable à celui de l'Idée fixe, résista le moins à la tentation de la prose ornée, si l'on ose, une seule fois, parler ainsi de la plus mâle, la moins efféminée des proses. L'on trouve, dans ce livre, de petits chefs-d'œuvre descriptifs, qui font oublier le rugueux prosateur désigné par trop de critiques. Rappelons au passage que Barrés aurait dit à H. Massis, après lecture de quelques Propos : « Des marrons curieusement sculptés. » Cela rejoint ce qu'Alain confiait à René Lalou : « Votre maître à vous, c'est Valéry. Donnez-lui un bâton rugueux, il vous le rendra parfaitement lisse. Moi, au contraire, si vous me passiez le même bâton, ma joie serait d'en faire [129] saillir les nœuds et de creuser dans le bois tout autour. »

Alain, en vacances, entraîné par la beauté du paysage et diverti par l'idée de chanter, comme Chateaubriand ou Valéry lui-même, les voulait-il égaux ? Nourri d'humanités et retrouvant le ton naturel aux

³⁴ Alain disait de ce livre qu'il y avait mis tout ce qu'il savait de l'univers.

plus grands artistes de jadis, il était, par contre, aussi différent que possible de ceux qu'une culture moins assimilée et trop hère d'elle-même incline à l'ostentation et aux archaïsmes.

Le premier entretien, au bord de l'océan, se termine par ces lignes : « Par un bonheur, le grand nuage de pourpre sombre avançait sur nous ; la risée courait sur la mer. Il fallut fuir. Les lumières devant nous s'allumaient. Nous entendions déjà ces mille bruits du village qui signifient soir, repos et portes closes. Ordre, foyer, sommeil. Ce qui rassemble les hommes nous sépara. Nature bénie, qui rompt nos pensées ! » Voici par quoi s'ouvrent les pages du cinquième entretien : « Un chaos de roches pointues, une mer rompue et déchirée ; mille reflets ; tourbillons, cercles d'écume ; des nuages dorés qui semblent éternels, et qui sont autres l'instant d'après. Rien n'est ici par soi. Il n'y a pas une dentelure de roche qui ne dise l'action extérieure. Ce rivage na point sa forme à lui, sa forme est de l'eau ; la mer est, suspendue à la lune voyageuse. Déjà un nouveau mois s'avance ; le croissant a grandi derrière les nuages des jours passés ; de nouveau la lune pâle en demi-cercle suit le soleil et un quart de ciel. » Quelques pages plus loin, une pensée de moraliste et de psychologue : « Ce qui effraye les hommes et les rend tristes, c'est qu'ils imaginent que cet avenir, qu'ils ne savent prévoir, est néanmoins prévu ; idée confuse que l'entendement effacerait s'il étudiait les interférences, en se délivrant du [130] système clos où rien n'arrive, où tout est déjà arrivé. Ne pas clore, c'est le salut de l'esprit ; et l'action passe aussi par cette porte-là. »

À la fin du huitième entretien se trouve ce que d'autres que lui eussent baptisé une rêverie : « Que signifierait cette beauté du soir ? Que signifierait ce monde changeant s'il n'était le lieu de notre salut ? Pourrions-nous l'aimer ? Un ciel gris orné de violettes s'étendait sur une mer irisée et dormante ; au loin les caps brumeux s'allongeaient. Le soleil invisible ressortait du sable. Cet équinoxe renouait le pacte. Et quel pacte ? Non point d'un dieu caché et secourable ; mais d'une nature purement ignorante d'elle-même, extérieure même en son dedans, sourde aux prières, fidèle aux mains. Comme nous revenions, le phare s'alluma, jetant son cri de lumière. »

Enfin, cet adieu aux vacances et à la côte de Bretagne : « Le soleil chauffait déjà le sable ; l'air chaud revenait au visage. Au loin quelques voiles ; plus près, les rondes des marsouins. Un vol de mouettes s'éleva.

La terre qui porte les moissons poussait ses dernières herbes au bord de la mer, cherchant dans ce grand miroir, infidèle et fidèle, le secret des temples. Avant de reprendre le chemin des choses muettes et refermées, nous jetâmes à cette belle nature encore un regard de reconnaissance. »

C'est en Bretagne que son disciple préféré, il l'appelait son enfant, Maurice M. L. Savin, a pu le voir écrire les Dieux. « La rapidité de l'écriture était remarquable autant que le nombre et la longueur des pauses. Le stylo levé, comme un peintre tient la brosse levée, la rêverie ne s'égarait pas. » Et Maurice M. L. Savin, heureux témoin, est aussi bon juge : « Cette prose des Dieux ne se développe pas en trois points. Ce serait leçon : [131] l'éloquence reviendrait. Cherchez-y des temps, des tons, des cadences. Leur variété surprend. Tout y procède de l'humeur, toute humeur s'y fait esprit. Jamais penser ne fut si proche de chanter... »

*

Dans la plupart des pages d'Alain, il y a un savant travail d'esprit et de pensée que ne font goûter que plusieurs lectures. Des qualités involontairement oratoires agissent d'abord par suggestion et envoûtement et valent pour tous les lecteurs ; mais le dessein de l'auteur est d'assouplir et d'exercer les moins distraits. Il ne songe pas à leur préparer avenues et paliers pour une marche aisée, sans heurts ni surprises. Sa prose, au contraire, se hérissé d'obstacles, de barrières hautes en couleurs ou dissimulées ; elle est semée de chausse-trapes ³⁵. Les rythmes seuls auxquels elle reste fidèle aident à faire croire à la facilité. Il aimait, en prose, les bonheurs d'expression et même les surprises, mais montrées par l'idée : « Un des secrets de la prose est de ne plaire que par l'accord imprévu entre les liaisons de mots et l'examen scrupuleux de l'idée ; au lieu que la poésie plaît d'abord, et aussi l'éloquence, et conduit à l'idée par le plaisir. » Pour lui, la prose, au lieu d'entraîner, doit au contraire, comme si l'écrivain ne pensait qu'à soi, retenir et ramener, d'où la brutalité de bien des transitions, coups de freins ou avertisseurs, et du désordre, parfois, pour témoigner de la liberté. Même lorsqu'il écrivait pour un public provincial de journal politique, il y avait, chez ce rural, pour tout Propos, une manière

³⁵ *Le style courant (après les femmes)* était l'une de ses deux citations de Nietzsche.

d'aristocratique subtilité. Un peu comme Paul-Louis Courier ³⁶, [132] vigneron et helléniste, qui parlait au nom des gueux avec une délectation de grammairien, Alain, avec une fausse gaucherie de villageois, que lui légua Chartier, des effets héroïcomiques, à la Voltaire ou à la Pope, une ironie tout affublée de modestie, de mécontentement bourru, de roture tenace, a eu des raffinements et des trouvailles de grand prosateur. La figure mythique d'Alain ne déplaisait d'ailleurs pas à Chartier. Lès deux étaient peintres aussi ou, au moins, des visuels, sans vocation de sensationnisme : « Les hommes, disait l'un, dès qu'ils ferment les yeux, déraisonnent avec bonheur. » - « Être prosateur, ajoutait l'autre, ce qui est une manière d'être peintre. »

On lit mieux l'auteur des [Propos sur la Littérature](#) et des Entretiens au bord de la mer, si l'on se souvient du soin qu'il prenait de faire parvenir, au plus haut degré de conscience, et par les étapes sensorielle puis intellectuelle, ce qui n'était d'abord, avant les beaux détails de l'analyse, qu'une image globale et confuse. En cartésien invariable, il aimait, avant tout, la clairvoyance attentive. Je crois que cette fixité très lucide d'homme perçant et percevant était aussi l'une des raisons de son autorité, et je ne peux me priver de faire état d'une remarque formulée, aussi heureusement qu'un « aveu naïf », par son ami M. Michel Alexandre, sur « la toute-puissance qu'il exerçait sur tout venant à la manière d'une royauté secrète, mais à ce point authentique et irrésistible qu'il fallait bientôt fuir ou tout à fait se fier et se livrer ». - « L'auteur et le poète, a précisé Alain, [133] autant qu'ils ont le grand secret du style, savent conserver le mouvement de nature, et même le chercher et l'attendre, non pas n'importe quel, mais éclairant et portant la raison. » Il recommandait de guetter le bonheur d'expression, le tirait comme si celui-ci préexistait, à la façon du gibier qu'on chasse ou du filon que découvre le mineur patient ; mais il le distinguait des ornements factices. Penser par arrangements ne faisait pas un style pour lui, et il se trouvait un garant : « Mon témoin est Stendhal. » Les mots à effet lui déplaisaient. « Ce qu'on appelle le style plat est sans doute orné, mais à l'insu du lecteur, de ces mots à puissance magique que l'auteur naïf

³⁶ Alain acceptait de se voir devancé par ces deux lignes du Tourangeau : « La vérité est populaire sentant la canaille, étant l'antipode du bel air, diamétralement opposée au ton de la bonne compagnie. »

répète pour son propre agrément. » Alain ne cherchait à produire de l'effet qu'avec un bon assemblage des mots communs.

Au sujet de la poésie, comme on va voir, il sut vouloir, de mieux en mieux, qu'elle fût surtout chargée de donner ce que ne peut offrir la prose. Inversement, n'aimant pas les formes bâtardes, il a écrit : « La belle prose ne se met pas en vers. Elle refuse le vers » et encore, impitoyable pour tant d'auteurs et sentencieux : « La prose serait un énergique refus de poésie. »

La parfaite distinction des genres était chère à Alain. Il n'est que d'écouter André Maurois sur la biographie : « Genre utile, trop oublié, au moins en France, par les historiens littéraires. On a parlé, ce qui était très sot, de « biographies « romancées ». L'histoire et le roman sont deux genres tout à fait différents, et Alain m'a toujours mis en garde contre leur mélange. « Cela ferait « un genre faux », disait-il. Il importe de maintenir avec force que le biographe doit être un historien, travailler sur documents, ne jamais inventer, et ne prêter aux héros de confiance, de [134] jugements sur soi-même que si des lettres, ou journaux, en fournissent la matière. Mais Alain admettait, et même affirmait, que le biographe doit, comme le romancier, faire tourner le monde autour de son héros et montrer la découverte progressive par celui-ci des autres personnages et, plus généralement, de la vie, du monde. En d'autres termes, la biographie ne doit jamais être romancée, mais romanesque... »

D'une lettre qu'Alain m'adressa, il y a dix ans, quelques lignes peuvent être offertes à tous : Encore une remarque : vous apprenez l'art de la biographie. Et le difficile n'en est point de fixer des dates et de les mettre en ordre ni même de rattacher les dates aux grands faits de l'histoire, ce que tous les historiens savent faire.

Non, le véritable *art biographique* opère ce rattachement par un accrochage, plein d'une négligence bien trompeuse et bien digne du Prince junior, par un accrochage de mille détails inutiles, qui sont très nécessaires, et chargent de matière les froides questions de dates, de saisons, de voyages, et c'est cela qui fait la vie de l'homme, c'est cette adhésion du contemporain qui exprime les vraies dates et le vrai climat des pensées...

Dans les pages inédites d'Alain, recueillies dans l'Homage, je n'ai pas lu sans émotion qu'il y avait noté m'avoir poussé plus d'une fois jusque dans les secrets de l'art d'écrire, notamment par son Balzac, « où se précipitèrent ses pensées les plus réservées » ; « car, enfin, ajoutait-il, la prose est l'art premier ».

L'article de Balzac sur Stendhal, qui lui semblait avoir projeté, sur son auteur lui-même, « un rayon de pensée créatrice », avait à ce point excité [135] Alain qu'il ne craignait pas d'écrire, après l'avoir lu : « Je suis assez exactement lecteur comme Balzac l'était. » Avec délices, il répétait ce jugement de l'auteur de la Comédie humaine sur celui de la Chartreuse : « L'auteur peint, comme il sait peindre, par de petits faits qui ont l'éloquence de l'action shakespearienne. » Et il ajoutait spirituellement, ce qu'on trouvera dans son livre Avec Balzac³⁷ ; « Stendhal développe les tragédies les plus sauvages dans le style allègre de Voltaire et de Marivaux. »

Alain goûtait autant Balzac que Stendhal et « dans les deux, deux manières d'écrire ennemies l'une de l'autre ». Il accordait qu'ils fussent tous deux négligés, en bien des endroits, mais s'il aimait leur sublime « dans les crises » et leur aplomb de dire n'importe comment « ce qu'il faut absolument dire », il admirait, chez l'un et chez l'autre, surtout chez Balzac, que « la pensée ne prît jamais la forme triomphante d'une idée ».

Dans son étude du style de Balzac, Alain a multiplié les aphorismes : « Le style est la poésie dans la prose. » - « Le style met la phrase par terre. » - « Ce qui renvoie à un autre objet est plat ; ce qui renvoie à la sagesse de l'auteur est pédant. » Le voici, arrêté et analyste, devant une de ces réussites où il voyait les sommets de la prose ; trouvée, celle-ci, dans le Père Goriot : « D'un côté... des figures jeunes, vives, encadrées par les merveilles de l'art et du luxe, des têtes passionnées pleines de poésie ; de l'autre de sinistres tableaux bordés de fange, et des faces où les passions n'avaient laissé que leurs cordes et leur mécanisme. » Alain commentait : « On voit dans ce court exemple ce qui est style et ce qui ne l'est pas. [136] Cette phrase cherche le style, y tombe un peu (encadrées...), retombe au lieu commun abstrait (têtes passionnées pleines de poésie) ; mais mieux soutenue par l'autre terme de l'opposition, la phrase prend de la force (sinistres tableaux bordés de

³⁷ Alain. *Avec Balzac*, Gallimard, édit.

fange) et arrive au trait de génie, par une expression dépouillée et près de la chose, et qui dit tout » (leurs cordes et leur mécanisme).

« Près de la chose. » Précepte essentiel d'Alain, que l'on peut retrouver ailleurs, développé avec charme : « Ceux qui récitent, en admirant, quelque période de Chateaubriand, remarqueront que le mouvement oratoire, si naturel dans la prose, y est infléchi et même rompu par le contour de la chose. Non pas toujours, car il y a de la rhétorique dans les Martyrs, parce que l'objet y est souvent imaginaire. Mais l'objet réel, que ce soit un détour de chemin breton ou une vaste étendue de Grèce, exerce aussitôt sur le peintre comme un enchantement de modestie, un geste soumis et assuré, une promesse de perfection, un trait sans retouche ; et, par ce naturel même, un sentiment de sauvage, éternel comme l'aurore, le merle et la grive... »

Alain remarquait que la force de Balzac était dans le mécontentement (de soi) ; celle de Stendhal dans l'indifférence, l'un se reprenant, l'autre non. Ce qui laissait, cependant, Balzac s'exposer au ridicule, souligné par Alain, de citer inexactly les phrases de Stendhal à critiquer. Comparant une fois de plus poète et prosateur, Alain précisait : « Le style du vrai poète se découvre après des refus dont il ne reste nulle trace ; au lieu que ces refus sont exprimés dans la prose par le remplissage, qui consiste dans une suite d'essais manqués. Le style de la prose serait donc un effet de courage. » Puis, associant labeur et éclairs : « Dans les deux cas, il faut un long usage des mots, un long frottement, [137] un descellement, un retour au chaos, aux combinaisons instables, aux chocs imprévisibles. Il est donc vrai que le style suppose un long travail, quoique tous les traits du style soient d'inspiration et sans retouche. »

Des lignes de Balzac, empruntées, par Alain, à la scène des vendanges, du Lys dans la Vallée, permet de voir ce qu'Alain sut, peut-être, devoir au romancier, dans de beaux raccourcis : « Puis je me mis à cueillir des grappes, à remplir mon panier, à l'aller vider dans le tonneau de vendange, avec une application corporelle, silencieuse, et soutenue par une marche lente et mesurée, qui laissa mon âme libre. Je goûtai l'ineffable plaisir d'un travail extérieur qui voiture la vie en réglant le cours de la passion, bien près, dans ce mouvement mécanique, de tout incendier. » La première phrase paraissait gauche au professeur, mais « voiturier la vie » l'enchantait. Il y voyait une des expressions inspirées, qui récompensent le grand écrivain. « Une

grande partie de l'art d'écrire est de ne pas retoucher ces effets de nature. » C'est par des coupes imprévues et des éclairs paradoxaux que la prose devient un art, « invitant le lecteur à ces arrêts et à ces revues qui maintiennent l'objet du jugement à hauteur du regard » ; mais Alain enseignait finement, aussi, que la vraie culture, dans l'art périlleux de la prose, « a pour fin de conquérir la modestie sans perdre la force ».

Avec une phrase de Béatrix, citée pour d'autres raisons, par Alain, ne découvre-t-on ce que Proust a pu retenir, à son tour, de Balzac ? « Parfois l'image de cette ville revient frapper au temple du souvenir ; elle entre coiffée de ses tours, parée de sa ceinture ; elle déploie sa robe semée de ses belles fleurs, secoue le manteau d'or de ses dunes, exhale les senteurs enivrantes de ses jolis chemins épineux [138] et pleins de bouquets semés au hasard. »

Puisque nous apprenons, par ses pages inédites de l'*Hommage*, qu'Alain, en ce parallèle de Balzac et de Stendhal où Henri Clouard a vu « une merveilleuse intelligence », estimait avoir mis quelques-unes de ses idées profondes sur l'art d'écrire, écoutons-le encore : « Un poète nous prépare plutôt à la façon balzacienne qu'à la stendhalienne. Il roule son sublime encore vide, et nous dispose selon une admiration sans objet ; pour dire autrement, il chante d'abord et ainsi nous communique sa foi. Balzac aussi nous communique sa foi, non pas par un chant, mais plutôt par un entassement de l'ordre architectural, et qu'il poursuit colossalement : c'est un genre de lyrisme par déploiement de force. Et souvent on y trouve de l'excès, et l'on passe sans le voir sur le trait sublime, qui donne un sens à ce travail cyclopéen. » Écrire pouvant conduire aux belles rencontres et à l'inspiration plus sûrement, d'après Alain, que la méditation expectative, Balzac lui paraissait avoir porté à la perfection l'art d'inventer en écrivant.

Comme pour donner un exemple de ses propres traits, Alain ajoutait : « Balzac tombe toujours dans le plein de la pensée et à ses pensées immobiles comme des murs, il appuie ses hommes. »

Enfin, dans cette étude essentielle, si l'on s'arrête à Alain prosateur, cette autre belle page sur Balzac, où le moraliste remplace le grammairien : « Chacun de ces mille personnages accomplissant son propre jugement, et insensible au jugement d'autrui. Et, parce que ces personnages n'étaient jamais séparables de leur tanière, ni de leurs

travaux, ni de leur climat ; parce que toutes les passions se composaient, et parce que toutes ces voix formaient un concert, non pas d'harmonie, mais de nécessité, j'ai cru que j'y pouvais prendre la [139] vérité humaine, je veux dire la donnée sans laquelle nous nous égarons. Il nous arrive quelquefois de condamner la condition humaine, mais par comparaison à une perfection abstraite qui n'existe pas. Au contraire la donnée, même pour le réformateur le plus hardi, doit être l'humanité elle-même, campée comme elle est, et vociférant comme elle fait. Et si ce n'est pas l'ornement du monde, il faut aller se noyer. Balzac guérit de misanthropie... ³⁸ »

Chez Stendhal, Alain se félicitait de trouver un homme ne faisant pas sonner son âme comme chose de prix et un style non raccrocheur, sans grossissement de voix, et non émoussé en préparations. « Ce style est à voix basse, et peut-être le lecteur non formé aurait-il envie de crier : « Plus « haut ! » comme fait quelquefois le parterre. Mais le livre est sourd. » De plus : « Ce style ne se vend pas. Je ne sais comment des lecteurs ont pu s'y prendre ; car le trait est toujours insolent ; la phrase se ferme à notre nez. » Contre les styles qui veulent et savent se vendre, Alain tonnait ; gaiement d'ailleurs, et sans envie !

³⁸ Voir C. Audry. Alain et le roman. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 57^e année, n° 2, p. 245.

[140]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

ALAIN ET VALÉRY

[Retour à la table des matières](#)

Déjà, dans son volontaire et salubre optimisme, Alain devenait insensiblement, vers 1920-1921, quand je le connus, un écrivain un peu moins hérissé qu'il ne l'avait été quinze ans plus tôt, où il prenait plaisir à se voir aller dans la vie, en réfractaire, et, il y tenait, « comme ces chiens suspects qui traînent un bout de corde ». Cependant, il se savait fort enclin à l'irrespect, pour avoir, adolescent, reçu dans le nez, à jamais, certaine odeur de réfectoire et de pâtée. Il s'amusait encore à démasquer les niais importants de la littérature, les hauts mollusques de l'administration, la vermine historique, les échenilleux de chefs-d'œuvre, les académiciens engoncés dans l'importance ou l'immobilisme ; mais il ne tirait plus tant la barbe à tous les pontifes et n'envoyait plus guère Dieu au diable. L'ardeur de pensée l'emportait peu à peu sur l'orgueil d'opinion, et certain parti pris se révélait, avant tout, une recette venue de Balzac et favorable au style. L'universitaire, nourri des anciens et des classiques « jusqu'à la nausée », allait arriver, précisément, aux plus jeunes siècles littéraires et ne regardait plus tout à fait, avec le même sourire de normalien d'autrefois, les romantiques ramassant les idées et les lieux communs avec un râteau, les décadents, ivres de narcissisme ou de miroir, scrutant leur pâleur, cultivant leurs transes, leurs abattements et, au lieu de savoir [141] « renvoyer dans le

corps les prétendus orages de l'âme », se délectant de vers abscons et attristés.

Un après-midi de 1927, chez moi, je montrai à Alain, qui se plaisait à voir aimer les livres, une nouvelle édition de *Charmes*. Tout objet l'inspirait et déclenchait instantanément sa prodigieuse voltige d'idées et un sûr déploiement d'images... Or, à ce moment, les marges et le papier de l'exemplaire paraissaient surtout le tenter. « Que de place pour rêver ! » - « Voulez-vous, lui demandai-je, écrire autour des poèmes tout ce que la lecture et l'humeur vous dicteront ? » - « Pourquoi pas ? » Et je pensai, je crois : « Que n'a-t-on recueilli, de la même façon, un tome de Ronsard annoté par Montaigne, un Racine commenté par La Bruyère, un volume de Vigny laissé aux mains de Sainte-Beuve et couvert de sa petite écriture ? » Avec Sainte-Beuve qu'Alain, récemment, je ne pouvais l'ignorer, avait rangé, non loin de Taine et de Renan, parmi les bedeaux de la littérature, la comparaison eût pu paraître impertinente ; heureusement les condamnations du jeune professeur de Rouen et de Henri IV commençaient à s'adoucir et il ne semblait plus aussi difficile de réconcilier, quelquefois, tomes en main, l'homme des *Lundis* et l'homme des *Propos*. Plus loin, j'en rappellerai un exemple.

À cette date, Alain n'en était guère qu'à ses premières impressions sur l'œuvre de Valéry et n'en, connaissait que de très courts fragments. Je trouvais, à essayer de multiplier ses occasions d'admirer le pur poète, le même plaisir respectueux qu'André Maurois avait pris ou allait prendre à souhaiter la lecture des *Mémoires d'outre-tombe* par un maître, qui avait la parfaite bonne grâce de regretter assez souvent, dans l'intimité, de se savoir moins familier des littérateurs importants des deux derniers [142] siècles que de Platon, de Virgile, de Montaigne ou de Descartes. Mais il recommandait si volontiers de s'instruire et d'instruire d'après les grands modèles qu'on le devinait heureux d'en voir, pour lui-même, grossir toujours le nombre. Former son esprit en lisant les autres, était l'un des exercices favoris de son caractère et de son entraînement. L'admiration lui paraissait offrir au cerveau la meilleure chance d'éducation. Puisqu'il tenait les auteurs universels pour « le seul miroir où l'homme de pensée se puisse voir homme », comment ne pas songer à ménager, à deux des puissants esprits de ces années, une première confrontation ou communication, et espérer, de l'un à l'autre, une estime mutuelle et symétrique ? C'était aussi le temps

où Paul Valéry, par des mouvements comparables du refus de prier et du besoin d'admirer, montrait, en Mallarmé, « un de ces êtres semi-rois, semi-prêtres, semi-réels, semi-légendaires, auxquels nous devons de croire que nous ne sommes point tout animaux ». N'était-il pas excitant d'imaginer Valéry s'arrêtant à ces mots d'Alain si bien faits pour lui : « Il se peut que la profondeur philosophique soit la plus mince de toutes les apparences ?... »

Avec une franchise qui ne cessa jamais de rester égale à sa robuste simplicité, Alain n'a laissé ignorer ni cet abord retardé des vers et de la prose de celui qu'il se plut à appeler plus tard le poète-penseur, ni l'impulsion combattive qui le porta un jour vers le raffiné qu'une brusque gloire risquait de faire attaquer basement par les plus grossiers. Quiconque a lu les [Propos de Littérature](#) et retenu la substance des premières pages, n'ignore pas ce qu'allait être cette découverte de Valéry, par Alain, et le regret qu'elle devait lui donner de son récent mépris de la poésie et de vingt années perdues pour elle. Mais il n'en était encore qu'aux [143] tout premiers éclairs de l'illumination : « Je connus Paul Valéry aux environs de 1923, je veux dire par ses vers ; jusque-là c'était à peine un nom. Et encore mis-je du temps à faire sa connaissance. L'inconvénient d'aimer les auteurs consacrés c'est qu'on n'a plus un regard pour les contemporains...

« ... Mon attention était donc éveillée plus qu'à demi quand une ridicule polémique contre le poète obscur me somma de prendre parti. Je vis ce jour-là le visage de deux ou trois condottieri de plume à qui je ne m'étais jamais fié tout à fait ; je sus alors pourquoi. L'envie m'irrite parce qu'elle n'a pas de fondement. Ceux qui s'aigrissent de n'être rien n'ont point essayé d'être, mais seulement de paraître. Bref, je courus à la défense du cygne blessé. Blessé, il l'était, quoique tellement au-dessus ; peut-être était-il blessé par la bêtise des hommes ; en quoi il se trompait. Ceux dont il s'agit auraient bien admiré les poèmes réputés obscurs, s'ils l'avaient voulu. La bonne opinion que j'ai de mes semblables sans exception est corrigée par cette idée qu'ils sont bien capables de faire les imbéciles, et longtemps, s'ils en font seulement le stupide pari. Au reste le tumulte s'apaisa ; je suppose que le lecteur moyen fit entendre sa voix redoutée. Et moi j'étais sous les armes... »
Loin de toute « philosophie pétrée » !

Alain fut heureux d'emporter l'exemplaire de *Charmes* que je lui avais tendu ³⁹. Peu de semaines plus tard, il me le rendait, embelli de sa ferme écriture, enrichi de ses pensées, et contenant, en manière d'introduction, tout un *Propos* manuscrit, [144] l'un des plus beaux, qui commençait par une définition hardie où il désirait saluer la deuxième grande réussite, à son avis, de la double supériorité, en un seul homme, et du poète et du penseur : « Valéry est notre Lucrèce, neuf, serré, éclatant, sauvage. Seul devant la mer, qui ne dit qu'elle ; seul, sous les constellations qui ne disent qu'elles ; et suivant jusque dans ces explosions de mondes le jeu des forces nues et des essences impitoyables. Les hommes à ses pieds, ombres passagères... » Dans le cours de ce *Propos*, Alain, s'inquiétant un peu de voir le moins farouche ou quinteux des écrivains risquer d'être trop souvent invité à briller dans le monde, se permettait une interrogation intriguée et déjà amicale, à laquelle, sans autre façon, et à défaut de mieux, il cherchait lui-même une réponse : « Pour moi, mesurant assez les années de méditation que suppose le Narcisse ou le *Cimetière marin*, ou le *Serpent*, je sais ce que nous coûte une conversation élégante ou un dîner de cérémonie. Pourquoi cette hauteur est-elle prise en ces liens de Lilliput ? Impatience, peut-être, devant une vie médiocre et difficile. Mais il ne fallait qu'attendre un peu. Quel genre de courage manque-t-il ? Peut-être un genre de réconciliation avec soi qui embrasse l'humanité toute. Peut-être cette générosité que Descartes a si bien nommée, et qui perce plus avant que l'entendement nu. Ici je ne comprends pas assez. Tout génie se sépare des humeurs du sang, encore bien plus de ces petits buveurs d'eau rougie. Il se peut que tout soit égal devant le fils du soleil, et que les deux bêtises soient ensemble pardonnées, celle qui se jette au feu et celle qui y pousse les autres. Et je viens à penser à Anatole France, victime immolée ici, par celui que je nomme lion, mais victime qui enfin fit voir, une fois ou deux, l'étincelle [145] de l'amour humain, plus précieux encore que l'espérance. »

Sur l'une des pages de garde du livre où il avait écrit, avec quelque coquetterie d'illustration graphique, ses développements de lecteur profond, Alain, le 16 avril 1927, veille de Pâques, ajouta, à quelques mots affectueux de la dédicace, cette dernière ligne : « ...et en signe d'excellente amitié, ce commentaire hasardeux. »

³⁹ Paul Valéry. *Charmes*, Gallimard, édition de 1926.

Mis au courant de ce jeu d'un bibliophile et de l'alliance de deux admirateurs, Paul Valéry s'en amusa. « Cela pourrait être une belle chose. Je la vois, me dit-il, car je vous montrerai un Virgile du XVI^e très élégamment entouré de prose. » Lorsque Paul Valéry eut, plusieurs mois plus tard, l'exemplaire en mains, il y inscrivit, sur une autre page de garde, ses exclamations : « Cet exemplaire appartient à M... Le relieur en a fait un objet des plus précieux. Alain en a fait un ouvrage inestimable. Heureux M... Heureux auteur. »

Dès lors, envisager des remarques plus nombreuses, autour des poèmes de *Charmes*, en projeter une publication rappelant d'anciens ouvrages fort soignés du XVI^e siècle, divertissait l'auteur et le commentateur, mais, si l'on peut dire, séparément. Ils ne se connaissaient pas encore, en effet, et le bibliophile, qui les aimait et les admirait, voyait Alain particulièrement fidèle à son extrême isolement et Valéry de plus en plus fatigué de ne pouvoir assez défendre le sien. Ne convenait-il pas de faire souhaiter, en même temps et d'un même cœur, par celui qui se montrait désolé de ses mille acceptations et celui qui se savait parfaitement heureux de ses mille refus, le plaisir d'une première rencontre ? Ce ne fut ni long ni compliqué.

De la lettre de Paul Valéry que je reçus, à ce [146] sujet, je n'emprunte que la seconde partie. Elle aidera, rare occasion, à fixer l'un de ses jugements sur un important contemporain et à noter quelques furtifs états d'esprit. Chacun, j'espère, reconnaîtra qu'il eût été regrettable que les lignes, sur Alain, de l'auteur d'*Eupalinos*, ne fussent pas recueillies dans le précieux recueil de témoignages édité en l'honneur de l'auteur du *Système des Beaux-Arts*. « ...J'ai d'autres actions de grâces pour vous. Vous m'avez mis virtuellement en relations avec M. Alain. Il y a déjà fort longtemps que je trouve étrange et absurde de ne pas connaître personnellement un homme dont l'œuvre puissante et constante est une des véritables beautés de ce temps. À la réflexion, je dirais plutôt l'*opération d'Alain* que l'œuvre. Car je trouve, de toutes parts, des esprits façonnés par lui.

« C'est un grand sujet d'orgueil pour moi que l'attention d'Alain accordée à mes écrits. Mais c'est surtout une sorte de réconfort. Si je vois un philosophe vrai s'attarder aux idées de l'amateur — passionné sans doute — mais incertain, mais imprudent par ignorance, je ressens je ne sais quel bien-être mental, — quelle aise, quel apaisement de ma

conscience ! Il me semble aussitôt que je vau mieux que moi. (Pardon, je n'ai pas voulu cet alexandrin plat.)

« Et vous savez combien je suis excité par l'idée d'environner d'Alain les vers de *Charmes* ! Cela flatte trois ou quatre âmes en moi. Je suis donc grand partisan du déjeuner (où G... n'est pas indispensable). C'est la date qui m'embarrasse, car je suis très pris et me dois d'ailleurs absenter deux ou trois jours, ce qui me mène au vendredi 22.

« Quel ennui que de toujours avoir affaire au temps !... »

[147]

ALAIN ET VALÉRY
UN DÉJEUNER

[Retour à la table des matières](#)

Pour les belles pages qu’il a intitulées *le Déjeuner chez Lapérouse* ⁴⁰ et qu’il rédigea douze ans après ce jeudi de juin 1928 qui nous réunissait au bord du fleuve, Alain, faisant appel à ses souvenirs, avait pris soin d’écrire : « Je n’ai pas tout retenu, d’ailleurs tout se retrouvera. » Il espérait qu’à l’heure voulue d’autres réminiscences complèteraient peu à peu ses précieuses évocations de Paul Valéry convive. Il voulait dire, aussi, qu’il m’avait prié de me tenir prêt à joindre ma mémoire à la sienne, en vue de retrouver la plupart des minutes des deux heures qu’il avait aimé. Alain comptait faire appel à ces souvenirs associés et n’y eût sans doute pas manqué, s’il n’avait été sollicité, à mon insu et à mon intention d’ailleurs, de préparer son premier récit du *Déjeuner*, — le seul hélas, — pour un recueil très précieux, dont le projet était dû à l’affection d’amis et d’élèves ⁴¹.

Dès les premiers jours qui suivirent notre réunion avec P. Valéry, quand Alain me priait de me rappeler les propos échangés et de les noter, j’étais bien loin de croire en avoir tout retenu. On ne peut plus dire, désormais, que « tout se retrouvera ». Ce que j’avais préparé pour Alain, en un langage laconique, je le laisse sans retouches. Mais que sont devenus, de ce dialogue si préservé de pédantisme ou de pose, les sourires, les prestes liaisons ou sursauts, les meilleures passes, les exclamations révélatrices ? Quant aux développements, comment oser s’y risquer, sans redouter d’intervenir ? Je ne me suis appliqué à cet exercice de [148] mémoire, non prémédité d’ailleurs, mais demandé « après boire », si l’on peut dire, que deux fois : l’une pour Alain et

⁴⁰ Voir p. 255.

⁴¹ *Trio pour Henri Mondor par Alain, Duhamel, Valéry*, avec un prélude de Colette, Gauthier-Villars, édit., 1938, Paris.

Valéry, l'autre pour Valéry et Claudel. Essayez ! Il est très difficile de ne rien perdre. Et quel témoin pourrait promettre de garder tout à fait le ton, les intonations, de ne pas laisser échapper le meilleur, quand il ne s'est cru là, surtout, que pour en jouir ?

Est-il besoin d'indiquer que je ne pris garde qu'à leurs échanges et que ma part, vite oubliée, me parut tout à fait négligeable et ne figure pas ici.

Avant mon récit, je tiens à rappeler telle opportune observation d'Alain : « J'ai remarqué, entre personnes cultivées et rares, des conversations aussitôt folles, et sans aucun souci du sérieux ; mais plutôt allant tout de suite au massacre du sérieux ; telle est l'offrande à l'esprit. »

Mieux que ponctuels, Alain arriva le premier, Paul Valéry deux ou trois minutes plus tard. Leurs visages marquèrent assez vite le plaisir réciproque de la rencontre pour que nulle minute ne restât incertaine ou difficile. Je m'aperçus qu'ils avaient eu, tous deux, la charmante simplicité d'une coquetterie de veston.

P.V. - Il y a très longtemps que je souhaitais me occasion de vous voir et de vous serrer la main. Les jeunes sont pour vous.

A. - *J'ai tout de suite l'impression que cette rencontre ou cette occasion a dû déjà m'être accordée. Vous êtes tout à fait comme je l'espérais ou le savais.*

Parce qu'il se croyait parfois moins sûr d'une de ses oreilles que de l'autre, celle qui lui avait infligé tant de vertiges, et qu'il souhaitait ne rien perdre des propos du poète, Alain demanda à être à gauche de Paul Valéry. Je me trouvai en face d'eux, que j'avais pu, enfin, rapprocher.

[149]

À table, cela ne traîna pas, les deux écrivains, comme chacun sait, étant, en effet, aussi peu soucieux l'un que l'autre d'attitudes, de préséances, de prudence, de monologues ou de tournois. Sans avoir à être précautionneuses, les premières paroles furent inévitablement préparatoires. Les deux illustres convives ne se crurent tenus ni au mépris des plaisirs de la table ni à la surestimation érudite d'un peu de vin ou d'une sauce. Après des propos sur le menu, abrégés par une

entente facile qu'enregistrait, crayon en main, un maître d'hôtel, tout naturellement plus solennel que les deux grands hommes, ceux-ci commencèrent, en riant, dans un désordre de récréation, par quelques franches oppositions, qui semblaient vouloir déblayer. Je savais ces désaccords plus nuancés en réalité qu'ils n'allaient s'énoncer au début de la conversation et aussi moins radicaux qu'ils n'avaient peut-être paru, sauf dans la forme, aux lecteurs d'Eupalinos et du Système des Beaux-Arts.

P.V. - Non, pas de caneton pour moi. De la viande, de la vraie, sinon du poulet. Sans viande, vous n'auriez avec vous que M. Néant.

A. - Ce que vous voudrez. Je mange tout.

P.V. - Du vin, oui ; mais en choisissant bien la province, ainsi invitée.

A. - Décidez, car il n'y a guère de vin dans le Perche, ni en Normandie. D'ailleurs tous me vont ; mais, depuis Normale, je ne bois presque rien ; ou du lait, si ce doit être beaucoup.

P.V. - J'aime aussi le lait.

A. - Le lait plat...

P.V. - Mais je ne fais d'excès que de café.

A. - Avez-vous travaillé, ce matin, Orphée,

Dès la rose

Apparence du soleil ?

[150]

P.V. - Bien sûr. Je ne travaille d'ailleurs que le matin. A onze heures ma journée est finie. Cela me laisse du temps pour les corvées. Mais quel curieux phénomène, l'automatisme qui nous conduit, chaque jour, vers ce qu'il y a sans doute de moins automatique, l'essai de création ! En réalité, si je me lève si tôt, il faut bien le dire, c'est moins par désir de travailler que pour le plaisir de fumer et celui de boire du café que je fais moi-même. Quant à la fameuse page blanche, elle se défend de mieux en mieux ou m'éloigne de plus en plus.

A. - *Tiens, au contraire, la page blanche m'attire, presque irrésistiblement. Pourquoi ne pas l'avouer ? C'est un espace libre offert à notre liberté.*

P.V. - *Lire, écrire me sont presque également odieux.*

A. - *Je lis et j'écris volontiers ; sur les genoux, s'il le faut. C'est à croire que je suis doué. En revanche, je pourrais très bien ne rien publier, ne jamais rien publier. Penser m'est toujours facile. La paresse elle-même m'a permis assez souvent ce que j'ai cru de belles pensées. Pendant des journées assez récentes, qui me rappelèrent un long temps de mauvais vertiges, je continuais à écrire ; peut-être pour avoir su me faire longtemps distrait.*

P.V. - *Je trouve tout cela bien fatigant ; les vertiges aussi, dont j'ai été assez souvent souffrant : le plus grave, après la première représentation d'Ubu Roi où Jarry avait me cravate blanche en tarlatane, plus large que celle d'un clown. Et puis comment travailler ? je n'ai plus me minute. Le temps, si j'ose employer ce gros mot, devant un philosophe, m'est impitoyablement pris. Préfaces sur préfaces, dîners sur déjeuners, conférences sur conférences, et même Conférencia !*

A. — *Je ne suis jamais pressé. Où plutôt, je ne sais pas ce que c'est que la hâte. La lenteur a bien des avantages.*

Quant à votre public de conférences, il ne vaut peut-être pas celui de jeunes hommes et de jeunes filles auxquels je dois m'adresser chaque jour, dans les lycées. Le triste [151] public mondain doit vous attrister. Il nous faut des visages de plus en plus jeunes.

P.V. - *Dieu merci ! mais encore un mot bien imprudent, devant vous : je parle du premier et de sa majuscule... Quand je suis conférencier, de ma table je ne vois personne. Je voudrais même qu'ils fument tous pour me trouver autorisé à, le faire moi-même et pour les croire plus éloignés de moi, dans leur brouillard.*

Une courte halte m'incite à raconter qu'un soir où je faisais, après les heures de travail, une conférence, devant plus de quinze cents médecins, sans un seul profane, et dans un très épais nuage de fumée, l'on vit, tout à coup, au troisième ou au quatrième rang du grand amphithéâtre, s'affaisser et s'effondrer, avec un profond soupir, l'un des médecins auditeurs, porteur d'une belle barbe. Personne ne

s'empressa. Peut-être par pudeur. Après bien des secondes, du haut des gradins, où ceux qui avaient peiné tout le jour ne se souciaient plus d'apostolat ou de concurrence ou de zèle comparé, l'un des quinze cents praticiens, non le moins spirituel, prononça sans trop crier, mais en déclenchant des rires : « Si on allait chercher un médecin ! »

A. - Ils ne voulaient plus l'être, médecins, après le dîner. Je les comprends, étant fils de vétérinaire, et me souvenant de quelques appels de nuit pour des vaches distendues !

P.V. - Et ils ne voulaient pas se donner réciproquement une leçon d'empressement. D'ailleurs, il a guéri, n'est-ce pas, votre barbu abandonné ? Pour le médecin, plus que pour tout autre, il n'importe que d'arriver à temps, c'est-à-dire quand le mieux se dégage. Et du pas des dieux, comme j'ai dû écrire, un jour, ou à peu près.

A. - D'un pas d'alexandrin.

Après ces essais, tous de bonne humeur, les deux invités savaient qu'ils n'avaient aucunement à se [152] soucier de prudence, de circonspection. En effet, un accord progressif et ininterrompu les amusa.

P.V. - Depuis plusieurs années, je travaille surtout sur commande. Je ne dirai pas que je suis condamné à travailler sur commande ; je dirai plutôt que je me résigne assez facilement et que je laisse les circonstances me déterminer. Je suis faible contre elles, mais sévère pour moi, hélas ! Il m'est arrivé d'accepter à la fois le sujet d'un article et le nombre de lignes à lui consacrer ; pour Eupalinos, par exemple. Humilité très capiteuse, dirait Gide !

A. - Moi aussi, j'aime ces appels de l'extérieur. Ces modes de la nécessité sont excellents. « Ce que vous voudrez, je leur réponds ! Et ne croyez pas nécessaire de me le faire demander par des femmes ! »

Comment arriva, dans la conversation, le nom d'une femme-écrivain, je ne sais plus ? Et l'on entendit :

P.V. - Avant l'année dernière, je ne l'avais jamais lue et, au lieu d'en être gêné, quand nous nous rencontrions, je m'en trouvais plus à l'aise.

A. - Et vous l'avez lue ! Après quoi, certainement, elle est tombée ?

P.V. - Comme tant d'autres ! Jean Cocteau à qui je disais, il y a quelques jours, qu'elle semblait me haïr aimablement, m'a répondu : « Non ! elle ne vous hait pas, mais elle est malade de votre succès ! »

Je songeais, aussitôt, à une sorte de pavane ou de menuet, près de la sortie, après une fête brillante. Le poète et la femme-écrivain, rajeunis, tous lauriers au vestiaire, toute amertume oubliée, et quelque champagne aidant, avaient dansé ensemble, pendant quelques secondes, se donnant la main et riant.

A. - Ne pensez-vous pas que les Grecs avaient essayé aussi des femmes savantes et des garçonnnes et qu'ils y avaient sans doute renoncé ?

[153]

P.V. - Et des romans-fleuves, et des hommes-filles, si portés sur la plume ! Certains des écrivains à grosse clientèle me font l'effet, avec leurs livres, dits spirituels, de ces beaux magasins de la rue de la Paix. Je me dis : quel bel étalage, mais je n'ai pas envie d'entrer pour voir autre chose.

A. - Je les reconnais à leur style trop orné où tant de mots brillent comme des solitaires, mais ils rompent le mouvement.

P.V. - La poésie, la vraie, l'éreintante, car l'autre n'est rien, n'a pas de ces complaisances.

Un seul terme me manque et tout est massacré !

Connaissez-vous la méchante phrase de Henri Heine : « Toute femme qui écrit a toujours, en écrivant, un œil fixé sur le papier et l'autre sur quelqu'un ; à l'exception pourtant de la comtesse Hahn qui n'a qu'un œil. »

A. - À propos de celle dont nous parlions d'abord, je trouve qu'elle se jette trop dessus.

P.V. - Pas beaucoup, dit-on !

Et Paul Valéry s'esclaffait, ayant cru ou feint de croire que l'allusion était gaillarde. Le philosophe, qui n'avait pensé qu'à des pages lyriques trop redoublées, souriait du bonheur d'avoir près de lui, si spontané et si vite familier, son poète de prédilection.

A. - *Si Victor Hugo lui-même avait supprimé tout ce qui lui venait trop facilement, il eût ajouté de beaux silences à de sublimes lieux communs !*

P.V. - *C'est l'artifice qui commence souvent les poèmes.*

A. - *Quelques versificateurs acceptent qu'il les continue et les termine.*

P.V. - *Ils ont peut-être raison et c'est eux qui travaillent, en réalité, à la demande et à la criée. Je méfiais assez souvent l'effet, avec mes livres, sans cesse retardés, [154] de ces enfants qui monteraient tout en haut de la tour Eiffel, en cinquante ou cent voyages et y portant et accumulant des pierres. Le promeneur en recevrait un jour une tonne entière sur la tête. Mon lecteur, avant de m'appeler poète obscur, a peut-être la même impression et se croit assommé.*

A. - *Mais non, ne craignez rien. Il y a de bons lecteurs et de beaux appétits. Nous mangeons bien les fraises du bon Dieu trois par trois, ou quatre à quatre, comme des strophes.*

P.V. - *Il est vrai que l'intelligence s'arrange de tout, et du contraire aussi.*

A. - *Les jeunes, qui ont toujours besoin de s'exciter pour quelqu'un, vous ont adopté. Vous êtes lu et compris. Ils me récitent la Pythie et le Cimetière marin et me les apprennent. Mais je n'ai pas la mémoire de notre ami, à qui je demande quelquefois, le jeudi, des fragments de la Jeune Parque.*

P.V. - *Il sait aussi comment elle fut écrite et il connaît le nombre des états successifs, trente, je crois, qui me furent nécessaires. Mais après la Jeune Parque, Charmes m'a paru facile. Après le gourdin, le fleuret. Un beau vers m'arrivait, « soufflé d'où ? », comme disait Mallarmé du flocon auquel ressemble, de loin, la danseuse. Je mettais d'autres vers au-dessus et au-dessous de ce vers reçu et ça y était. Je mettais, ai-je dit, car c'est fini. Je n'en fais plus. Comment pourrais-je en faire ? Je me demande, de temps en temps, bien que le temps manque, comment j'ai pu terminer cette terrible Jeune Parque ; où, d'ailleurs, j'ai peut-être tout mis. Je ne me reconnais qu'un mérite : celui de pouvoir travailler deux ou trois heures, de partir, revenir, retrouver mon travail, sans bien le croire mien, et, par conséquent, me sentant capable*

de le juger et recommencer. Je dois être, dans ma misère, le roi de la rature.

A. - Comme La Bruyère, quand il parle d'un ouvrage que son auteur croirait lire pour la première fois. Moi, [155] je ne fais jamais de rature. Mais vous vous demandiez comment vous avez pu faire la Jeune Parque ? Parce que vous aviez beaucoup rêvé enfumant et beaucoup défait avant de faire. Le difficile, en effet, n'est pas tant de faire que de défaire. Pour moi, je ne travaille bien que lorsque j'ai réduit le problème en charpie. Mais rassurez-vous, cher Orphée, le vrai poète ne peut pas vieillir. Autant que Lucrèce et, comme lui, vous nous donnez à voir les choses telles qu'elles sont. Midi le Juste est si digne de lui ! Et, de temps en temps, un mot abstrait venu de Mallarmé ! Vous ne vieillirez jamais et vous ferez encore de très beaux vers.

P.V. - Tant mieux, puisque les derniers poèmes de Victor Hugo sont les meilleurs. Je l'ai vérifié ces temps-ci, en préparant ou plutôt en oubliant de préparer, pour un éditeur courtois, mais pauvre, une petite réunion de pièces de Hugo. De lui, connaissez-vous l'admirable non-sens ?

Un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit.

Et son beau soupir de vieillard ?

Mon fil trop long frissonne et touche presque au glaive...

A. - Nietzsche le fou l'appelait le Phare de l'océan du non-sens, mais malgré tant de bêtises, quelques-unes si belles, il a bien vu que la poésie c'est d'abord rythme, on préfère dire musique aujourd'hui, et que le langage, l'instrument est une sorte de harpe que les siècles ont accordée et dont le poète sait jouer. Mallarmé, lui, se fie aux mots ; mais comment, dans Narcisse, en êtes-vous arrivé au vers des tragédies de Racine, sans les épices de perfidie et de poison ?

P.V. - En effet, ce n'est que pendant la préparation de la Jeune Parque que j'ai bien lu Racine. Dois-je pardonner, en votre honneur, aux professeurs de ma province ? Ils ne m'en avaient rien dit de bon.

[156]

Ces questions semblaient-elles émouvoir Valéry ou avait-il été frappé d'un des axiomes d'Alain ? Nous le vîmes ne pouvoir rester plus longtemps sans se plaire à sa gesticulation de fumeur. Il préparait, avec

joie, ses accessoires, son nécessaire plutôt : papier, tabac, briquet. Ce fut alors que naquit, entre ses deux parrains, la parabole de la cigarette sur laquelle, Alain, après notre déjeuner, a pris plaisir à revenir plusieurs fois dans ses livres.

P.V. - Le tabac est pour moi un curieux relai nerveux et il répond, sans doute, aussi, à quelque tic de la main, car, assez souvent, je ne tire que deux ou trois bouffées et je jette et je recommence. Ce qui, pendant les guerres, est coûteux et criminel.

A. – J'ai appris, très tôt, à reprocher surtout aux passions de nous priver de liberté.

P.V. - Votre idée de charpie était excellente, tout à l'heure. J'y pense encore. Et cela se révèle bien vrai quand on fabrique, comme moi, ses cigarettes. (Il s'appliquait à bien faire la première.) On divise lentement et en rêvant, bien sûr, la pincée de tabac bien ou mal évaluée. Se garder surtout d'essayer de faire passer trop vite l'un des bords de la feuille sur l'autre bord. L'impatience retarde. Il faut rouler, rouler, rouler.

A. - Comme mon tonneau de Diogène...

Alain me montrait son bonheur, d'un imperceptible mouvement de sourcil. Cela voulait dire : « Attention ! le vrai observateur semble toujours distrait : c'est qu'il guette l'imprévisible chant du merle ! »

P.V. - Rouler le tabac, le peloter, et recommencer, c'est-à-dire, nous sommes bien d'accord, retourner le problème et, après quelques secondes ou quelques minutes, ça passe, ça colle : le vers est fait. Il s'est fait tout seul, dirait-on.

A. (ne cachant pas sa joie). - Strette ! Strette ! le moment où tout doit passer dans l'anneau. Ah ! que j'aime [157] vous entendre parler ainsi, c'est-à-dire tout autrement que tant d'artistes fats. Cela me rappelle les lettres de Michel-Ange où il ne célébrait ni l'art, ni la beauté, mais énumérait les commandes du pape, les embarras dans les bureaux, la difficulté des transports, les accidents possibles entre la carrière de marbre et l'atelier.

P.V. - Puisque vous parlez de lettres, cher indulgent, je crois, certains jours, que mon œuvre la plus importante est peut-être dans toutes les lettres que j'ai écrites ; mais à qui, où sont-elles, je les ai oubliées ; que deviendront-elles ? X..., qui en a plusieurs dizaines, voudrait les publier, me dit-on ; peut-être les vendre ! A propos de X...

ne trouvez-vous pas qu'il ressemble de plus en plus à ce pédicure chinois pour reines barrées que Léon-Paul Fargue imaginait, en songeant à Chateaubriand, aux pieds de M^{me} Récamier, ou, comme aujourd'hui, à B... pelotonné aux pieds de la comtesse M... ?

A. - En tout cas, X... s'est bien trompé quand il confondit, au sujet de la Jeune Parque, ce que vous vouliez faire et ce que vous avez fait. Vous vouliez en rester à des exercices, nous le savons ; mais vous avez fait de la poésie. C'est une parfaite réussite. Mettre Apollinaire d'un côté, vous de l'autre, comme il nous fut proposé, c'est se méprendre ou vouloir tromper. Moi, je vous vois parfois tout près d'Horace.

Gratus puellae risus ab angulo...

etc.

Mais je répète aussi, sans aucune gêne, que vous êtes notre Lucrèce et il est bien celui chez qui la nature a trouvé ses dimensions. Que ne le traduisez-vous en un mot à mot sublime ? Vous seul le pouvez.

P.V. - Hélas, mon latin, lui aussi, a reçu les injures du temps. Il est très fatigué. Et que penserait la Sorbonne, encore qu'elle me pardonne mes vers français, d'après ce qu'on me dit ?

[158]

A. - Puis-je vous avouer, d'accord, cette fois, avec X., que votre aisance en prose et sa supériorité, sur toutes, m'étonnent plus encore que vos vers ? Et les lettres à Pierre Louÿs ? Les lirons-nous ?

P.V. - Cher Pierre ! Que je l'ai aimé ! Si vous l'aviez connu, quand il rapportait de Bayreuth, prodigue et un peu snob, un harmonium étrange, une contrebasse dont il ne sut jamais jouer, des pantoufles où l'on avait brodé quelques mesures de Parsifal, et quand il se faisait envoyer, de Londres, chaque jour, dans un tube d'acier léger, un œillet vert ? Que de gentillesse en lui, que de grâce véritable ! Sans ses encouragements, aurais-je écrit ? Il était délicieux, mais ne pouvait être qu'adoré ou haï. Il se trouva des uns et surtout des autres.

A. - Votre amitié le sauve encore ; pour peu de temps, peut-être, et ce ne sera presque plus rien.

P.V. - C'est parce qu'il se crut tuberculeux qu'il se ruina. Son époque wildienne l'éloigna ou m'éloigna de lui. Quant à nos lettres...

A. - *Il lui sera beaucoup pardonné, puisqu'il vous conduisit rue de Rome ; mais vous ne nous dites rien de Mallarmé ?*

P.V. - *J'avais commencé, hélas, sous l'influence de Baudelaire, dans les vers de qui il y a trop de prose. Pensez, par exemple à l'Invitation au Voyage. J'avais même fait du Hérédia, quand arrivèrent les poèmes de Mallarmé et les quelques pages de Poe qui devaient me suffire. Tout fut renversé, mais je ne fis encore que du médiocre Mallarmé, pendant deux ou trois ans. Cela ne put aller qu'après avoir compris que la poésie est ce qui ne peut être traduit en prose ; la meilleure est celle dont le secret résiste.*

A. - *Tant mieux pour ma liberté de commentateur !*

P.V. - *Rue de Rome, l'artiste me révéla une distinction de manières qu'on ne verra peut-être plus. J'ai toujours voulu l'interroger, le sonder jusqu'au fond, avoir ses dernières réponses et, pour ainsi dire, l'inviter à [159] mettre toutes cartes sur table. Un jour, à la sortie d'un concert, Cours-la-Reine, pendant deux heures de promenade, je crus que j'allais pouvoir me décider à poser les questions, le mettre à la question ; mais je l'adorais, voilà le mot, et je ne voulais pas que mes curiosités et mes interrogations pussent atteindre l'homme le plus pur qui ait paru dans les lettres. Ce fut ainsi toujours remis et, un jour, à jamais... Il disait assez fréquemment qu'il ne lui était guère possible de sortir, d'errer dans Paris, sans se proposer ou se poser brusquement un problème, une énigme ; la rue, affirmait-il, facilite les découvertes. « Tenez, me dit-il ce jour-là, en voilà un exemple, brusquement. Suivons un moment cette jeune femme. Regardez bien son chignon ; hasard ou adresse ? J'y vois un chat, le chat ! Le chat ! Le voyez-vous ? » Et là-dessus d'inoubliables développements... Une autre fois, je me souviens, il me reprochait de n'avoir jamais lu Jean-Jacques Rousseau et de me soustraire peut-être un peu trop à l'éloquence du cœur ; mais il aurait bien ri, il y a peu de temps, de me savoir roulé par un éditeur, une éditrice plus exactement, qui sut m'arracher, sur un autre auteur du XVIII^e siècle, des pages qui ne me furent pas faciles et qu'elle a évaluées sans la moindre générosité, si j'en juge par son silence et des omissions regrettables.*

A. - *Dans le texte ?*

P.V. - *Non, dans son règlement.*

A. - *Ces pages sont bien belles, cependant. Votre éditrice appelait sans doute poètes ceux à qui proposer de l'argent ferait injure. A propos du XVIII^e siècle, ne trouvez-vous pas Candide le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre ?*

P.V. - *Chef-d'œuvre absolu, en effet, qu'on voudrait avoir écrit ; avec ce prestissimo qui manque un peu, pardon de la rime, au Neveu de Rameau, autre beau livre.*

A. - *Un peu trop comédien, Diderot, pour mon goût.*

P.V. - *Des déchets, en effet, dans le Neveu.*

A. - *Ce que Voltaire, dans sa virtuosité de destruction, [160] a su éviter précisément à Candide et à ses Lettres, mais qu'il a oublié d'enlever dans ses très mauvais vers.*

P.V. - *Ces vers exécrables ont toujours des lecteurs, mais les vrais poètes n'en ont pas. Ça n'a d'ailleurs pas d'importance, aucune œuvre d'art n'étant tout à fait sincère.*

A. - *Oh si ! parfaitement sincère ! et même mille fois sincère, la part de hasard comprise.*

Autre mouvement de sourcil chez Alain, pour dire ceci :

Ses cabrioles m'apprennent tout son sérieux.

C'était la seule menace d'orage qu'il y eût eu. Alain allait contredire avec cordialité, avec force, et peut-être longuement, ce dernier aphorisme si contraire à son optimisme de philosophe et à ses convictions d'esthéticien. Mais Paul Valéry était le plus pressé des trois.

P.V. - *Je dois aller à l'Académie. Une commission s'y réunit avant la séance. Vous savez où plutôt vous ne paraissez pas croire qu'il y a des gens très bien ?*

A. - *Par exemple ?*

P.V. - *Un diplomate remarquable et spirituel, Cambon ; un Mgr Baudrillart, amusant ; Brémond, charmant. De tel romancier qu'on annonce, je vous dirai : « Donnez-moi une carte du monde et je vous dirai où il ira chercher son prochain roman. »*

A. - *Et Bergson, dont je n'aime pas à parler, d'ailleurs ?*

P.V. - Je me rappelle être resté, en visite de candidature, une heure et demie près de lui et l'avoir, depuis, beaucoup aimé ; nous avons passé bien des choses en revue. Il est soigné par me manière d'électricien ou de thérapeute plus enthousiaste que son malade. L'Académie, j'y reviens puisqu'il faut y aller, pourrait être très agréable, si les conversations se donnaient libre cours, en [161] séance, et si l'on y était un peu moins bureau de bienfaisance et de nécrologie.

A. — Comme si vous y aviez été encore affectueusement serré contre Mallarmé, vous avez montré, en pleine cérémonie, le plaisir de mépriser, sans le nommer, votre souriant prédécesseur. Je dis souriant, et pourtant il avait eu le courage de n'y plus mettre les pieds.

Je pensais à ce qu'Alain avait écrit, en province, quinze ans plus tôt et le rappelai : « Anatole France n'ira plus à l'Académie, Curie a refusé la croix. Voilà des discours à la Léonidas. »

Paul Valéry se levait, sans aucun désir d'approuver plus que du bout des lèvres ce jugement d'une heure de journalisme.

P.V. — Quel agréable déjeuner ; qui nourrira aussi, j'espère, cette partie du corps où je ne sais lequel de nos sombres moralistes a pu penser que l'âme ne doit pas s'y plaire. Mais qu'en pensera mon estomac ? '

A. - L'homme digère tout, car c'est un brave animal. En revanche, un gouvernement ne digère pas l'homme.

P.V. - L'homme, en effet, avale mieux. Après dix ans, tous les gouvernements semblent avoir été les mêmes... Bonne cuisine, ici ; meilleure même que le parlementaire. Et nous, mon cher Alain, qui somme de ces rares fournisseurs ne servant au lecteur que des plats qu'il n'aime guère...

Quand l'académicien se fut éloigné dans la cour de l'Institut, devant laquelle nous l'avions quitté, Alain me dit : « Très réussie, cette opération, mon cher chirurgien... C'est un grand monsieur, en effet, même à table... Il m'a touché par sa confiance immédiate... Avez-vous remarqué qu'il pousse la simplicité et la familiarité jusqu'à s'accorder le droit de bredouiller ; mais c'est alors qu'il se surpasse ! » Nous allions le long des quais. « Tiens, dit brusquement Alain, j'ai trouvé la

[162] ressemblance sculpturale de ce beau visage du poète dont la mobilité, qui passe pour frappante, n'est que superficielle, et qui oublie si bien sa majesté. Au contraire, il y a là du lion de pierre ! »

Dans *Aventures du Cœur*⁴², le lecteur s'arrête, sans doute, à ces lignes : « Le refus du souvenir est une des profondeurs de la pensée.

Souvenir, ô bûcher dont le vent d'or m'affronte...

À mes yeux, cette flamme est ce qui a cuit le visage de Valéry. »

*

Le texte d'Alain, le *Déjeuner chez Lapérouse*, d'abord paru dans la luxueuse plaquette déjà indiquée, puis dans la *Nouvelle Revue Française*, enfin dans *Humanités*, a sa place ici, par destination originelle, page 255. C'est, d'ailleurs, l'une des meilleures occasions de saisir, allant du dialogue à l'écrit, l'un des deux célèbres convives, et d'illustrer aussi mon livre, avec le portrait saisissant de Paul Valéry.

⁴² Alain. *Aventures du Cœur*, Paul Hartmann, édit.

[162]

ALAIN ET VALÉRY
APRÈS LA RENCONTRE

[Retour à la table des matières](#)

Dans le dialogue, les deux interlocuteurs avaient su, selon leur habitude, leur tact et la recommandation écrite de l'un, « entre deux mots choisir le moindre », se garder de toute emphase, de tout emprunt à des coupures d'œuvre. Je voudrais montrer ce que sont devenus, après des années, un petit nombre de ces échanges sous la plume [163] d'Alain. À ceux qui étudieront son extraordinaire façon de produire très vite, cela permettra de l'apercevoir à sa table de travail, entre les offres de sa mémoire et son génie de commentaire ou de transposition. Oralement, je dois le dire, le roi de la rature et l'ennemi de celle-ci s'entendirent fort bien. Depuis longtemps, ils avaient tué, chacun, en soi, la marionnette. Autant l'un que l'autre, ils étaient penseurs libres, volontaires, véridiques, dégoutés par toute comédie.

Comme premier exemple de certains propos, repropoés ou composés par Alain, je trouve, avant les pages du *Déjeuner chez Lapérouse*, une évocation, par lui, d'un *Valerius faber*, dans les *Propos de Littérature*⁴³. « Je veux retenir ici un propos de Paul Valéry, qui autrement serait perdu. Comme je lui disais, en suivant ce même chemin : « Le « difficile n'est pas de faire, mais de défaire », il m'interrompit, asseyant sa pensée par terre : « Avez-vous fait des cigarettes ? Oui ? Voyez, il « s'agit de défaire et encore de défaire, et même de « refuser de faire. Elle se fait sans qu'on y pense. » Dans le génie, me disais-je après cela, il y a grand risque de talent. Et je rêvais de refaire la Jeune Parque, telle qu'elle n'a pas été faite, toute de vers honorables et gagnés à la sueur de mon front. La vraie Jeune Parque, telle que nous l'avons, est justement le contraire de cela. Le long temps

⁴³ Alain, *Propos de Littérature*, Paul Hartmann, édit.

ne signifie pas travail forcé, bien au contraire. Il faut du temps pour refuser attention aux formes prématurées.

« Toutes les actions réussies sont promptes et sans retouches. J'y vois une légèreté et une forme de négligence. C'est ce qu'on nomme grâce, et il n'y a pas de force sans grâce... »

[164]

Sur la fatuité, les avantageuses postures de certains poètes, moins que mineurs, puérils, de certains écrivains se disant inspirés et en proie à leur démon, à la belle dictée qu'ils n'ont qu'à en attendre, et, au contraire, sur l'habituelle modestie des grands esprits, confessant les difficultés, les tourments, toutes les reprises nécessaires, Alain, dans un autre propos, a écrit de jolies lignes où paraît un souvenir du déjeûner. Il n'avait pas attendu cette occasion pour faire claquer, bien avant, une utile fustigation des comédiens de la transe ou de l'inspiration. « Cependant, le critique va trouver le poète, et tire son crayon : « Sans doute, lui dit-il, vous avez beaucoup travaillé ? » Le poète s'il était un petit poète et soucieux de sa gloire, répondrait que non, et qu'il a chanté comme le rossignol. Au contraire, il ⁴⁴ répond comme Michel-Ange aurait répondu, comme Bach aurait répondu. Le premier aurait parlé marbre et carrière, plans et commandes, géométrie et anatomie. Le second aurait expliqué la fugue, les problèmes qu'il se posait, les règles qu'il se donnait. L'un et l'autre auraient conté le long apprentissage, l'extrême complication du métier, l'étendue désertique des travaux d'approche, enfin tout ce qu'on peut dire ; car l'inspiration ne se dit point ; c'est l'œuvre qui la dit. Dans les lettres de Michel Ange vous ne trouverez rien de merveilleux, et c'est ce que j'y trouve de merveilleux. »

L'étendue désertique des travaux d'approche ! Voilà un exemple des belles formules préparées quelquefois par les heures d'apparente inaction dont Alain a recommandé l'utilité.

Dans la même page, il ajoutait : « J'avais vu [165] que les chacals dévoraient Hugo mort, prouvant que ses plus beaux poèmes étaient faits de pièces rapportées ; oubliant, non pas volontairement, mais par leur propre indigence, ce feu du génie qui de débris fond son œuvre. »

⁴⁴ Paul Valéry.

Sur Voltaire, l'opinion d'Alain avait déjà été plusieurs fois exprimée. Voici, quelque temps après la rencontre de Valéry, comment il les évoquait ensemble : « Les appliqués sont bornés. Voltaire est borné dans la *Henriade*, non pas dans *Candide* ; et peut-être lui-même n'en savait rien et serait bien étonné maintenant, s'il revenait, de voir ce qu'on lit encore de lui, et ce qu'on ne lit plus. Je sais qu'on n'est pas un poète sans l'application ; on me le dit. Mais la ruse du poète à l'égard de lui-même peut bien le tromper. Son art est peut-être de tenir l'application au-dessous des pensées, dans la région des rimes, de la chanson, du mouvement, ce qui fait dormir l'amour-propre et le désir d'étonner ; ce qui aussi le préserve de boucler trop vite l'idée, faute commune de tous les forçats de la pensée. »

Sur cette lenteur autour de l'idée, enseignée déjà par Lagneau, Alain est revenu bien des fois. L'un de ces retours a remis sous ses yeux, un jour, la cigarette de P. Valéry et, dans *Histoire de mes Pensées*, quelques lignes la concernent, nous éclairant surtout sur sa propre façon d'écrire... « ... Et même je me suis formé, mais longtemps depuis, une sorte de rêverie en demi-sommeil où je vois que les pâles idées commencent à se mouvoir, et même bondiraient si je voulais. J'attends. Je les laisse au chaos ; je les vois défaites et sans secours, et j'en suis bien aise. Et c'est ce qui m'a fait dire à Valéry que ce qui est difficile ce n'est pas de faire, c'est de défaire. Sur quoi, il bondit, et me dit sa parabole de la cigarette, qu'en la roulant dans ses [166] doigts on ne cesse de la défaire, et qui se fait pourtant. Les artistes sont les vrais maîtres, dès qu'ils veulent bien parler. »

*

Surtout lorsqu'il était jeune et encore assez imprégné de polémiques provinciales, Alain a souvent reproché, aux historiens de la littérature, aux maîtres et élèves de Sorbonne, leur appétit « de vermine historique ⁴⁵ ». L'on pouvait sourire, un instant, tout amicalement, près de lui, lorsqu'il se montrait assez content de deux rapprochements de lecture et les proposait aux Sorbonnes, comme eût fait un simple historien. Du même coup, d'ailleurs, nous le verrons, dans une page charmante, donner une leçon d'impartialité critique, comme celle que montra à son égard et dont on complimenta, jadis, Henri Massis.

⁴⁵ « Toutes les Sorbonnes sont pleines de réfutation. »

Voici, tirées de la cinquième série de ses *Propos*, des lignes deux fois suggestives : « À quelqu'un qui me demandait quelque ouvrage où les écoliers pussent apprendre à lire couramment, et qui fût au-dessus de la morale bêlante, je répondis : « Prenez donc les Aventures de *Télémaque*. » L'expérience fut faite, et en même temps j'examinai de plus près l'ouvrage si connu de Fénelon ; tout considéré, je doute qu'on puisse faire mieux. Cette prose est saine, pure et familière, sans le serré et le trait de nos prosateurs, qui ne conviennent point à l'enfance.

« ... Ici l'art du confesseur s'ajoute à la science de l'humaniste ; toutefois nulle trace d'un pédant de séminaire ; une grâce adolescente dans ce prélat. L'humanité en sa personne traverse le catholicisme [167] comme elle a passé le paganisme. Fénelon est de ceux qui osent sans s'en clouter, et peut-être son cœur mystique est allé au delà de Dieu.

« Il est clair à mes yeux que Voltaire, écrivant *Zadig*, avait souvenir des *Aventures de Télémaque*. Quelque lecteur de documents voudrait-il en chercher les preuves ? Ce serait une parure de plus au vieux livre scolaire ; mais il n'en a pas besoin. Lisez-le seulement. »

Dans un autre propos ⁴⁶, et après une citation savoureuse de huit lignes, Alain se fait, par deuxième exception, scoliaste : « On reconnaît le style de Voltaire. Or, ces lignes sont prises des *Mille et Une Nuits* traduites par Galland en 1704. Je pourrais citer des pages entières du même ton. Que les amateurs d'histoire littéraire veuillent bien chercher par là, afin de mettre à l'épreuve un paradoxe assez piquant, que je veux seulement proposer. »

Alain assez chatouillé, reconnaissons-le, par le plaisir de découverte, y revenait peu de temps après : « Et n'oublions pas que ces contes arabes furent à peu près autant lus que le *Télémaque* de Fénelon. Qui suivrait ce double fil ajouterait un chapitre à l'histoire de la prose. » C'est à cela que s'appliquent les historiens contre qui le polémiste de Lorient, de Rouen, s'emportait un peu trop.

Puisqu'il nous parle ici, de l'art de la prose, je propose un utile fragment, pour juger de ses préférences et du haut goût humoristique de ses formules. Il venait de citer deux traits vifs de Stendhal et continuait : « Hugo ne supportait point la prose de Stendhal. Je devine pourquoi. Hugo n'est que mouvement, rythme, éloquence. En Stendhal,

⁴⁶ *Propos de Littérature*, p. 101.

comme en Voltaire et déjà en Molière, la phrase au contraire se rompt délibérément, dans l'instant [168] même où l'idée passe, où la victoire est gagnée, on n'entend point ce grondement de triomphe et ce pas de foule, mais le trait s'accourcit, portant beaucoup de sens en peu de matière. J'y vois une pudeur et une attention à ne point du tout forcer l'assentiment. Ce genre de style veut qu'on s'arrête et que l'on pense pour soi ; et c'est ce que le poète et l'orateur ne peuvent guère comprendre. Encore moins le politique qui bat du tambour... » L'on trouve, dans Alain, mille exemples de cette pudeur abrégatrice. Aussi peut-on attendre, en toute certitude, de l'avenir, des lecteurs insensiblement très nombreux : « La gloire d'un auteur ne peut grandir que peu à peu, et par une émulation d'admirer », disait-il, et aussi ceci, si simple, qu'on le peut adopter, pour soi, sans présomption : « Les gloires se font et se défont comme il faut, par le jugement de chacun. « J'apporte le mien et une invitation à l'émulation.

[168]

ALAIN ET VALÉRY
ÉDITION
DES COMMENTAIRES

[Retour à la table des matières](#)

Il y avait des mois qu'étaient terminés les nouveaux commentaires de Charmes ajoutés par Alain, sans aucune modification, à ceux qu'il m'avait remis manuscrits. Ce qu'il appelait « une certaine facilité », et que ses élèves estimaient « ses extraordinaires improvisations », lui donnait, dans le travail, des avantages de rapidité et de contentement. Satisfaction décidée, d'ailleurs, volontaire, et vite expédiée dans le passé par un esprit auquel chaque jour apportait des problèmes pressants.

Fort, déjà, de la plupart de ses arguments, après une assez longue méditation d'homme couché, Alain se mettait à sa table, écrivait alors sans effacer, sans se reprendre, la puissante main fermement [169] appuyée sur la plume et le papier ou, parfois, pour d'assez longs instants, tenue en l'air, en attente. Pour faciliter les trouvailles imprévues mais escomptées, il savait aussi s'abandonner aux souples mouvements de l'heure⁴⁷. Une extraordinaire certitude semblait le rassurer, où les parts respectives de pure hygiène, de détente, de confiance en soi, se trouvaient varier. De combien de pages se sentait-il, chaque fois, le maître, en commençant ? Les mots eux-mêmes, dans l'heure de silence et de retraite préalables, avaient-ils été presque tous adoptés ? Sans doute non, puisqu'il écrivait dès le *[Système des Beaux-Arts](#)*, que réciter à soi-même avant d'écrire est une méthode d'orateur, bonne seulement si les mots sont choisis comme le sont, par le maçon,

⁴⁷ « Ce n'est pas tant le son que le sens des mots qui tient souvent en suspens la plume des bons écrivains », pour Joubert. — « Pourquoi pas les deux ? » répondait Alain.

les pierres convenables pour celles qui attendent. Ces questions ne recevront que peu à peu, et par témoignages multiples, des réponses satisfaisantes. Mais elles devraient passionner tous ceux que l'art d'écrire intrigue. Sur ce point, Maurice Savin a déjà apporté les souvenirs très précieux du meilleur témoin. On les lira plus loin. Interrogé sur ses habitudes d'écrivain, Alain ne répondait pas avec les précisions qu'on souhaitait et faisait, assez souvent, comme si la rédaction proprement dite n'eût été, après réflexion, qu'une conclusion sans mérite. Dans le travail de pensée, de langage, pendant cette mise au point qui pouvait, au moment où il écrivait presque sans hésitation, sembler avoir été parfaite, il faut bien lui reconnaître une sûreté stupéfiante. De même, on l'a vu improviser et écrire, sans une halte ni un mot changé, douze à quinze alexandrins, sur un [170] exemplaire qui lui était présenté par une lectrice. Lorsque, à la demande de quelques-uns, il substitua, à la manière des *Propos*, celle de plus longs chapitres et des livres construits, il ne fit pas voir une puissance d'idées et de forme moins prompte et moins grande.

*

Pour en revenir à ses *Commentaires de « Charmes »*, il lui fallut moins de temps pour les écrire que n'en demandaient les imprimeurs, un peu figés par leurs scrupules et par le caractère exceptionnel du problème.

Dans l'été de 1928, le 6 août, Alain recevait, de Valéry, un court message d'amitié :

« Cher Monsieur Alain,

« Il est vrai que je ne lis pas trop les revues. Mais il ne l'est pas que je ne lise les propos qui s'entendent dans certaine. Vous avez beau, étant sur le rivage de la mer, y découvrir une coquille, mon oreille, dans la coquille, a su percevoir sa secrète et agréable rumeur. Je voudrais bien vous remercier de toute l'attention que vous accordez à mes exercices. Vous sentez quel prix je dois nécessairement attacher à un jugement de la pénétration, de la vertu et de l'amplitude du vôtre. Une certaine partie est gagnée quand on est compris de la sorte, et la vie de l'esprit ne semble plus toute démunie de sens.

« Que je vous dise aussi, puisque je vous tiens, combien je me suis réjoui de vous avoir connu en personne par cet excellent petit déjeuner ordonné selon notre M... J'imaginai sous votre nom un personnage assez sévère. Il est vrai que, moi-même, [171] je suis, pour qui m'ignore, bien vraisemblablement figuré sous des traits plutôt durs.

« Mais nous avons bien ri...

« Je suis à vous, cher Monsieur, de tout cœur.

Paul Valéry. »

Malgré les devoirs quotidiens de son enseignement et l'originalité qu'il lui donnait, Alain s'était trouvé tout à fait dispos pour des pages, dont les richesses ne devaient pas se trouver trop menacées ou effacées par le splendide voisinage des vers de Valéry. Bien entendu, il n'y prenait pas la posture d'un commentateur littéral, heureux de mettre en prose facile une rare musique. En bien des paragraphes, il risquait même d'ajouter à des vers à la fois si harmonieux et difficiles, des pensées obscures et une prose presque toujours appliquée à fuir les gracieuses beautés ; mais cette juxtaposition hardie d'un trésor tout près d'un autre lui avait été, pourquoi ne pas le remarquer, d'une étonnante aisance ⁴⁸. Celle des colosses !

Fin novembre 1928, Alain s'adressait à Valéry : « Je travaille comme l'esclave égyptien... » Un redoublement d'occupations universitaires l'obligeait à remettre à deux mois l'effort principal « de penser à leur livre ». « Le commentateur craint seulement d'admirer trop, ajoutait-il. Car, hors des vers qui sont votre puissance propre, j'avais bien remarqué qu'*Eupalinos* vous conduisait fort loin dans la pure pensée ; mais c'était encore une sorte de jeu. J'ai vu maintenant, dans *Variété*, que vous gagnez toujours, sans jeu divin ni humain. [172] Vous êtes donc l'homme rare. Mais je n'ai point peur, ayant mes petits chemins... »

Nous n'en parlions presque plus, entre nous, les choses, ailleurs, risquant de traîner en longueur, quand, en décembre 1928, Alain reçut

⁴⁸ André Maurois a écrit adroitement au sujet de ces commentaires : « Deux nobles esprits travaillent côte à côte et un système d'énigmes répond à un système d'énigmes. »

une nouvelle lettre de Valéry, charmante, tour à tour plaintive et stimulée.

« Cher Alain,

« Je vous plains bien vigoureusement d'être assommé de travail. Plaignez-moi de l'avoir été de douleurs et d'ennuis, et je ne parle pas des besognes.

« Que de choses on envoie au diable à chaque instant ! J'y adresse aussi les imprimeurs. Notre M... vous aura dit leur impéritie ; leur routine, leur absence étrange de génie m'ont fait douter de notre livre. J'entends de celui que nous imaginions, construit sur le modèle des textes enrobés de commentaires qui se publiaient au XVI^e.

« J'avais demandé à la Bibliothèque de l'Institut qu'on en recherchât et me mît de côté ce qu'ils auraient de mieux dans le genre. Mais le retard qui vous est imposé me rend espoir. Que j'aie mieux et que nous ayons un peu de temps, tout se ranime.

« Il y aura un gros labeur de correction d'épreuves. Mais quelle belle occasion de se rencontrer, coude à coude, avec des cigarettes !

« Je vois, mon cher Alain, par votre lettre, que vous me traitez comme divers autres. Vous me poussez gentiment vers le — être — philosophe. Il est vrai que je finis par le mériter, par la bizarre façon dont je parle parfois de la poésie ! Pauvre fille !

« La vérité est simplicissime. Je suis atteint d'une maladie qui est l'incapacité de distinguer [173] entre les actions et les passions de mon « esprit ». Je n'ai qu'une tête qui me sert à tout.

« Ce monstrueux organe est fort fatigué. La nommée Chair l'a beaucoup obsédé et exercé ces temps-ci. Il vous salue cependant de son mieux, et vous assure de ses sentiments qui sont véritablement les plus amicaux — si vous permettez cette confidence.

Paul Valéry. »

Le 2 juin 1929, Alain écrivait de nouveau, au « Cher grand Poète », s'accusant, s'excusant d'une citation inexacte, dans son *Platon*, et citant de celui-ci : « Tant que tu ne vois pas l'éternel dans la chose, tu es dans

la petite classe. » Il annonçait que les premières feuilles de ses *Commentaires de « Charmes »* partaient vers l'imprimerie. « J'ajusterai ma prose au blanc du papier, condition favorable. » Revenant à la citation fautive avant de rappeler sa robuste admiration, il ajoutait : « Quand on est cité de mémoire et inexactement, c'est la gloire homérique qui commence. »

Deux mois plus tard, dans une nouvelle lettre, Alain disait avoir relu *Monsieur Teste* et jugé, alors, qu'il en était l'opposé et le corrélatif : « car je pense à ce qui s'offre, je ne choisis point, et je ne me tracasse guère »... Il déplorait que le projet d'un travail coude à coude fût chimérique et qu'avec les vacances devinssent rares les chances de réunion. Comme il devinait que, dans la préface, Valéry se poserait en spectateur au lieu d'appuyer de son autorité les propositions faites par le commentateur, il ne croyait pas nécessaire de communiquer au poète les bonnes feuilles. « Je suis tout fier de joindre mon nom au vôtre ; mais je veux garder aussi le ton de l'improvisation ; ainsi j'éviterai de prétendre. Au total, comme [174] j'expliquais à Paul Souday, quinze jours avant sa mort, j'entends faire hommage au poète, en rompant tous ces éloges faibles que, sans lire beaucoup de choses, je lis souvent. À mes yeux, vous êtes le Poète, sans restriction aucune, et selon la Notion, comme dit Hegel ; mais je me garde aussi d'emboucher la trompette. J'explique, je fais voir ; je ne crie point. C'est en ce sens que je disais que je garde le ton ; au reste l'ensemble sera ésotérique. Enfin je sens bien l'honneur et le péril, et je pense que vous pouvez vous fier à cet impérieux commentateur, attendu que les difficultés de doctrine l'arrêtent assez... »

Trois mois plus tard, en septembre 1929, Paul Valéry, au retour d'un voyage de six semaines, en sa maternelle Méditerranée, se reprochait, dans une lettre au « Cher Alain », d'être resté longtemps muet. « Comment m'excuser ? Je trouve vos lettres sur ma table qui en porte deux ou trois cents autres. J'étais en mer (six semaines entre Barcelone et Capri, tour de la Corse et de la Sardaigne). Iles ! Loin de tous, loin de moi.

« Mais revenons !

« Je vous avoue que je me perds un peu dans nos complots et que j'aimerais que nous en parlions tout simplement avec cigarettes... »

Une invitation à déjeuner suivait, qui se trouva retardée par raison grave et, peu de temps après, renouvelée : « Nous avons à causer de nos affaires poétiques, ce qui me changera des choses pénibles et cruelles dont j'eus la tête pleine ces temps-ci. » Le déjeuner d'affaires... poétiques activa tout et tous.

Après peu de semaines, je recevais un jour, de Paul Valéry, avec une allusion chirurgicale humoristique dans le message, le premier état de l'admirable *Avant-propos* destiné à l'édition des *Commentaires*, [175] savamment préparé chez Darantière pour Gallimard. « Voici l'ours », écrivait P. Valéry.

« Daignez le saisir de gants rouges et parcourir mes lignes pénibles, me dire en trois mots votre sensation immédiate. Je changerai ce que vous voudrez en ce que vous voudrez.

« Veuillez me renvoyer cette horrible copie. Le manuscrit viendra (après les corrections) et sera plus amusant à voir, j'espère, sinon à lire... »

Avec une lettre, elle aussi tour à tour accablée et alerte, Paul Valéry adressa, le 1^{er} décembre 1929, sa préface à Alain, qui me fit part aussitôt de sa joie et voulut me voir possesseur des lettres échangées.

« Mon cher Alain,

« J'ose à peine vous envoyer ce fatras. Faites-en ce que vous voudrez. S'il vous choque, s'il vous agace, s'il vous ennuie, au feu ! ou en petits morceaux. Ma tête est si bête depuis quelque temps que je verse de fatigue et d'ennui dans l'abstraction la plus inutile. Ma vie est dure depuis la rentrée.

« Vous observerez que je n'ai presque rien dit de vous. J'ai craint de faire du volume un duo d'apothicaires. Vous m'appelez Lucrèce. (Je traduis par Lucretia, qui est pudeur.) J'aurais grande envie de vous chercher un nom symétriquement beau. Au lieu, je vous nomme tantôt Alain, tantôt monsieur Alain. Vous avez naturellement toute liberté pour choisir ou maintenir. Le premier est célèbre. La seconde appellation a quelque parfum de Port-Royal, qui ne me déplait pas (quoique je ne puisse sentir ces maîtres noirs). Enfin je vous redis que

vous avez des mains pour déchirer, barrer, etc., dont je vous prends cependant une [176] dans la mienne, pour vous la serrer avec beaucoup de reconnaissance et de sentiment.

« Tout vôtre,

Paul Valéry. »

*

Quel que soit le nombre de ceux qui ont déjà étudié les *Commentaires de « Charmes »*, par Alain, et le nombre de ceux qui ont redouté de n'y trouver qu'un redoublement de difficultés, il est des fragments de la *Préface* de Paul Valéry qu'on ne peut se priver de donner, ici, à lire ou à relire. Ils éclairent trop vivement certains traits du poète pour que les fidèles qui les ont appréciés n'en goûtent pas une nouvelle surprise et pour que les autres ne se félicitent pas de cette occasion de les connaître.

D'abord, sur la circonstance initiale elle-même, cause première, comme aimait à dire Paul Valéry, ces deux alinéas où le poète se mettait en train.

« Quelque Amateur des Lettres eut un jour l'imprudence, qui fut heureuse, de confier à Alain un fort bel exemplaire de certain recueil de poèmes. Ce volume offrait d'assez grandes marges ; et son texte, bien des libertés d'interprétation. Charmes, dont il s'agit, divise ses lecteurs. On sait que les uns n'y voient goutte ; qu'il n'est que trop clair pour les autres, qui le jugent insipide par la simplicité de ce qu'ils y trouvent, une fois rompues les vaines défenses de l'expression. D'autres encore s'y attachent.

« Alain, après quelque temps, rendit le volume. Mais étant riche et mieux qu'honnête, il fit davantage que le rendre ; il ne se tint d'ajouter à ce capital ses intérêts composés. La richesse d'Alain [177] est de pensées. Il la répand de toute part. Toutefois si largement qu'il en abandonne, sa substance lui en reforme toujours plus qu'il n'en peut verser. Dans l'économie de l'esprit, l'épargne est ruineuse : les prodiges s'accroissent... »

Plus loin, deux autres alinéas, pour inviter, et si courtoisement, les lecteurs éventuels d'un poète commenté à se supposer eux-mêmes commentateurs.

« Considérer ces pages annotées, c'est voir, sur les bords du poème, un homme vivre ce qu'il lit. Si l'on déchiffre, c'est entendre, le long des vers, se murmurer le monologue dissolu qui répond à une lecture, la traverse, la soutient d'un contrepoint plus ou moins étroit, l'accompagne continûment du discours, d'une voix seconde, qui parfois éclate.

« Cette écriture dans les marges produit en quelque sorte aux regards le complément secret du texte, leur montre la fonction du lecteur, rend sensibles les environs spirituels d'une lecture. Ces environs d'une œuvre lue, ce sont les profondeurs de celui qui la lit ; elles s'éveillent ou s'émeuvent en chacun par les différences et les concordances, les consonances et les dissonances qui se déclarent de proche en proche entre ce qui est lu et ce qui était secrètement attendu... »

Comment douter, même après tant d'années, de l'intérêt exceptionnel de deux autres fragments de cet avant-propos, dont le brouillon est tout illustré de beaux dessins de Paul Valéry. L'un des fragments fait part, avec un hautain détachement, de l'impression que laissent assez souvent, à ce grand auteur, les compliments ou les objections ; l'autre fragment apporte, sur la question des commentaires littéraires d'un poème dit obscur, de fermes et éblouissantes déclarations.

[178]

« ...La glose quelquefois se charge de louange...

« L'expérience de la louange et de la critique, du doux et de l'amer, donne les résultats suivants. La louange exerce et trouble la sensibilité bien plus que ne le fait la critique. La critique engendre une sorte d'action, illumine des armes dans l'âme. L'âme, presque toujours, peut répliquer assez nettement aux paroles qui déprécient. Elle rend raillerie pour raillerie, désarticule l'objection, circonscrit le blasphémateur. Il est bien rare qu'elle ne trouve, dans cet *Autre*, que la tourmente, quelque vice, quelque faible, ou quelque dessein misérable qui lui serve pour se reprendre ; il est plus rare encore qu'elle ne trouve en soi quelque beauté cachée, quelque excuse profonde qui la sauve à ses propres yeux.

Mais que faire avec la louange ? La discussion est impossible, inhumaine, immodeste. La louange détend l'être, et lui rend toutes choses suavement confuses. Il se sent comme après l'amour, — qu'il eût fait avec le public... »

Mallarmé et Valéry composant et proposant leurs énigmes ont redouté, autant l'un que l'autre, les mises en prose, les mises en bière, a dit Valéry, que ne manqueraient pas de multiplier de très intelligents chercheurs, assez souvent agrégés jusqu'ici, amenés à substituer leur clair langage explicatif à une mystérieuse densité de lyrisme ou à se faire, avec quelque commisération, pour le lecteur, professeurs du soir. Cette forme de la gloire, tout en étant l'une des plus flatteuses, parut, aux deux poètes difficiles, aller contre la poésie elle-même ou, plus simplement, contre la conception qu'ils se faisaient d'elle. Aussi bien, Alain ne prend-il pas cette posture de conférencier qui, craie en main ou baguette au doigt, ferait répéter, par des écoliers adultes, un exercice d'interprétation, de traduction. Il se raconte, mais ne veut nullement [179] faire didactiques ses réflexions. Lorsque Mallarmé et Valéry ont désiré être limpides, ils l'ont été mieux que personne, et dans les plus profonds sujets. S'ils ont donné leurs poèmes dans la forme secrète, qui enchante un nombre de plus en plus grand d'adeptes, ce n'était pas par impuissance de clarté, mais pour tenir leurs vers très soigneusement éloignés de toute prose et, mieux encore, vouloir leurs vers irréductibles en prose. Écoutons Valéry le répéter une fois de plus, avec une décision, ici, particulièrement cinglante.

« Mes vers ont le sens qu'on leur prête. Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à moi, et n'est opposable à personne. C'est une erreur contraire à la nature de la poésie, et qui lui serait même mortelle, que de prétendre qu'à tout poème correspond un sens véritable, unique, et conforme ou identique à quelque pensée de l'auteur. Une conséquence de cette erreur est l'invention de l'exercice scolaire absurde qui consiste à faire mettre des vers en prose. Voilà qui est inculquer l'idée la plus fatale à la poésie, car c'est enseigner qu'il est possible de diviser son essence en parties qui peuvent subsister séparées. C'est croire que la poésie est un accident de la substance prose. Mais la poésie n'existe que pour ceux aux yeux desquels cette opération est impossible, et qui connaissent la poésie à cette impossibilité. Quant aux autres, ils appellent comprendre la poésie, lui substituer un autre langage, dont la condition qu'ils lui imposent est de n'être pas poétique... »

*

L'avant-propos terminé, les imprimeurs ne demandaient plus beaucoup de temps. À défaut de commentaires marginaux, souhaités par Valéry, [180] ils avaient préparé, en un élégant vis-à-vis des deux auteurs, ce livre où ceux qui aiment à trouver l'homme en l'écrivain peuvent savourer l'heureuse surprise de deux grands écrivains et de deux grands hommes en tête à tête. Dois-je rappeler que pour Paul Valéry, la découverte de l'homme dans l'écrivain, si prônée de nos jours, lui paraissait assez négligeable ou pire : « C'était l'éloignement de l'homme qui me ravissait. Je ne savais pourquoi on loue un auteur d'être humain, quand tout ce qui relève l'homme est inhumain ou surhumain... » Cette fois, le surhumain ne manquait pas.

Les premiers exemplaires de l'édition des Commentaires, tirée à onze cent cinquante exemplaires, furent aux mains des auteurs dans les premiers jours de 1930. En janvier, Alain tint à m'apporter la lettre qui lui avait fait part des sentiments de Valéry, à la vue du livre, et la copie, par sœur Monique, de la page où il avait répondu, par les siens, aux compliments du poète. Voici cet autre échange.

Samedi 4 janvier MCMXXX.

« Mon cher Alain,

« Quel commentaire ! car enfin je tiens le volume.

« Il y a là des traits de divination. Je me dis quelquefois joyeusement intrigué : Comment diable a-t-il pu..., etc.

« Mais l'effet remarquable est celui-ci : vous m'avez, en quelques endroits, par je ne sais quelle action réflexe, restitué l'état même où je fus quand je faisais tels vers. Cet état est à l'infini du moi actuel. Je suis, dix ou douze ans après, aussi loin qu'homme du monde de l'homme de Charmes. Il faudrait vous dire avec précision et vous faire [181] mesurer le bond en arrière causé par certaines notes de vous. Mais je suis obsédé de soucis. La vie m'est dure depuis trois mois. Ce temps ne m'est qu'ennuis, peines et pression.

« Le livre est beau, bien tiré. La préface affreusement sèche. Hélas ! je sais pourquoi !... Une énorme coquille l'habite (p. xxv) ordinaire pour imaginaire !

« Je suis émerveillé de l'unité que vous avez pu donner à la suite de vos réflexions dont le prétexte était cet amas de pièces fort différentes. Il me semble que le thème de la *Jeune Parque*, l'absente du recueil, fournit le contenu, le fil de la durée de votre glose. C'est une admirable idée d'artiste. C'est aussi une idée embryologiquement juste. Car Charms naquit ou naquirent de la *Parque*.

« Si la *Parque* vous tentait, vous en feriez quelque belle réflexion.

« Merci, Alain. Je suis bien heureux dans mes fatigues et mes charges. Peu de poètes, que je sache, eurent un Alain pour les accompagner.

« Tout votre reconnaissant,

P. VALÉRY. »

« Quant à l'*Ébauche d'un Serpent*, je ne sais si je vous avais dit que c'était dans mon intention un monologue — burlesque — que j'avais songé au rôle de *Beekmesser des « Maîtres chanteurs »*. Tout le travail très difficile de ce poème a porté sur les changements de ton. J'ai exagéré exprès assonances et allitérations.

« Je m'étonne que vous aimiez l'*Ode secrète*, que je croyais que moi seul pouvais un peu aimer. C'est une espèce d'enfant naturel de parents inconnus. D'où le titre. »

[182]

La réponse d'Alain est du 10 janvier 1930.

Je ne doute pas de ce que sauront y voir d'important les meilleurs lecteurs de l'un et l'autre et de ce que Alain, avec sa pudeur d'homme fort et un tact presque ému, y laissait découvrir de psychologie pénétrante ; mais n'est-ce pas quelquefois dans les moments où la biographie pourrait éclairer irrésistiblement un homme que les biographes, qui savent se garder de toute familiarité, limitent leurs révélations ? Ils laissent, aux admirateurs vrais du grand homme, le soin de préférer, en leurs réflexions, le plaisir d'intuition à quelques témoignages d'utilisation déplaisante.

« Mon cher grand poète,

« Votre lettre m'a donné des ailes. Je fus souvent hésitant dans ce travail, lorsque j'eus à dépasser de loin le premier commentaire, je voulais garder le ton de la négligence, et je ne le pouvais pas. Quelque hauteur naturelle que j'aie dans l'humeur, je devais, pour cette seule fois, me tenir au second rang et dans l'enfantine admiration ; il s'agissait de ne point se laisser forcer, car ce n'est pas supportable, mais de céder de mon élan propre, mouvement délicieux, que j'ai connu par vous, et dont il reste quelque chose en certains détours du commentaire. Pour la divination, ce n'est que lire, et je suis bon lecteur. Tout va donc comme il faut pour moi. Que n'en est-il de même pour vous ! Si vous pouviez chanter, tout vous serait léger. Je rêve quelquefois d'un chant de solitude qui surmonterait des pensées austères. Je sens quelque chose, en votre terrible prose, qui voudrait sortir autrement, plutôt s'envoler. Voyez l'indiscret. Je vous aurais vu, si le métier ne me prenait mon temps. Soyez heureux, il le faut ; application du [183] premier principe retrouvé à votre porte : « Tu ne tueras point. » Vous êtes à nous.

ALAIN. »

En vue de laisser paraître un rayon de plus sur l'amitié qui naquit, je rappellerai que le Commentaire par Alain de la Jeune Parque qu'avait gracieusement souhaité Valéry parut en 1936 et que, dans l'intervalle, des fragments de lettres échangées par le poète et son commentateur et ami, en 1932 et un peu plus tard, peuvent aider à fixer le ton désormais adopté entre le poète-philosophe et le philosophe-poète. C'est dans le *Prologue de la « Jeune Parque »*, pour cette édition commentée, que Paul Valéry avait précisé : « Alain de qui la prose, forte et fine, dit tout ce qu'elle veut, et, contrairement aux vers, veut tout ce qu'elle dit. »

Alain, le 5 juin 1932, complimentait aussi Valéry : « Vous n'avez pas maintenant à regretter d'avoir été un peu forcé sur Goethe. J'ai lu dans la N.R.F. ce discours qui est parfaitement beau, qui rabat tout ce que j'ai lu d'autre. L'érudition ne sert à rien ; Goethe est dans chaque morceau, justement comme il voyait les oiseaux et les plantes. Hauteur, liberté, allégresse, tout cela digne d'Apollon. Il n'y a que le poète qui comprenne le poète... » Plus loin, dans cette chaleureuse lettre : « ... Mais je fais surtout attention à ceci que vous dites des choses d'avenir,

bien éloignées du consentement, et qui obtiennent consentement, de façon qu'il y a une infinité de choses médiocres et mal pensées qu'on n'osera plus dire, je remarque les effets de cette mode, car c'en est une : ainsi vous prêchez dans le désert, mais faisant vous-même le désert en tous ces honnêtes gens. C'est autre chose que d'expliquer... »

Par retour du courrier, Paul Valéry remerciait [184] « son très bon Alain », en des lignes émues et émouvantes.

« Vous m'écrivez des choses étonnantes à propos de ce Goethe forcé. Vous éblouissez la bonne à tout faire que le destin me fait être. Mais elle est crevée. Jamais tant turbiné depuis soixante ans ! et jamais travaux plus éloignés de mes goûts, de mes prévisions, de mes moyens, de moi !

« Je ne vois pas de carrière plus déconcertante que la mienne. »

Après quelques lignes confidentielles, ceci :

« ... Qu'il s'agisse de faveurs extérieures du sort, ou de dons intimes, il y a grand désaccord entre mes vœux et ce qui est. Il faut donc que je sois assez souriant sur le visage ; tout autre dans le cœur.

« Excusez-moi de verser dans l'*Égo*. C'est vous dire, par le détour d'une faiblesse, que votre billet, le fait même que vous l'avez écrit, me sont choses de profonde utilité. Il n'y a pas d'autre terme. Un homme comme vous ; qui se dérange, qui prend sa plume, et qui met sur le papier un peu de peine de son esprit, est nécessairement mû par quelque puissance dont le sentiment communique un réconfort... »

Le 8 avril 1936, le président du Groupe I de l'Exposition internationale de Paris, 1937, Paul Valéry, dictait une invitation, sur une feuille du Ministère du Commerce et de l'Industrie, pour « Monsieur Alain Chartier ! » Mais celui-ci ne pouvait se rendre à la célébration du troisième centenaire du *Discours de la Méthode* que le président organisait, non sans se dire sans doute : « Si M. Teste me voyait ! » « Pardonnez-moi, répondait Alain, je soigne présentement une goutte ou des rhumatismes. J'ai bien tardé à vous répondre, et ma réponse est que je ne puis pas du tout participer [185] à vos travaux, même pour la gloire de Descartes.

« J'ai reçu la *Parque* en sa robe de cérémonie ! Le prologue m'a ravi une fois de plus, et m'a rappelé la première lecture entre nous deux si émouvante pour moi.

« Je tiens que la poésie est honorée par-dessus tous les arts, aujourd'hui comme au temps d'Homère. Le seul visage de cette édition le prouve.

Soyez heureux et chantez.

J'ignore s'il y eut après cela une correspondance entre les deux écrivains ou si la circonstance nouvelle (l'Exposition !) les trouvait aux antipodes.

Je les avais réunis, un jour, pour le plaisir de les voir devenir amis, sans avoir songé, une minute, à une collaboration que tout pouvait paraître, à l'avance, devoir rendre improbable. Elle s'était prolongée dans la meilleure entente. La question n'est pas de savoir si l'interprétation d'Alain fut celle que Valéry espérait. Des esprits libres comme les leurs devaient s'accorder réciproquement toute licence. Mais ceux qui liront attentivement le philosophe vérifieront que des problèmes nouveaux se posèrent à lui, à dater de 1925, lui inspirant un amour transformé du langage et un amour rassuré de la poésie.

Comment oublier la faveur d'avoir vu se rencontrer, se séduire et se lier, deux des esprits souverains de ce premier demi-siècle et deux hommes, l'un au pinacle, l'autre à l'écart, restés toujours, par l'élévation, certaine intransigeance et le refus des singularités avantageuses, Seigneurs des lettres ?

[186]

L'orgueil d'Alain s'était toujours gardé de vanité et nul ne risqua moins de se laisser griser : « La gloire est une épreuve redoutable, écrivait-il, l'esprit n'en jouit qu'au commencement : ensuite il en a la charge et, s'il ne le sent pas, cela est signe qu'il descend. C'est une marche forcée qu'il faut reprendre tous les matins. »

Peut-être est-ce à l'époque où nous voici arrivés qu'après une évolution dont je vais, avec un retour en arrière, fixer quelques dates, Alain écrivit, un jour, à L. Fabre : « Je rêve à des loisirs entre Valéry et Mallarmé. Veillent les dieux !... »

[187]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

POÉSIE

[Retour à la table des matières](#)

J'en viens, si l'on peut, ici, oser le dire, à une sorte de démonstration. A partir de 1920-1921, Alain commença, je le sais, à accorder à la poésie une attention tout autre que celle qu'il lui avait, jusque-là, un peu aigrement marchandée. Cette orientation nouvelle nous a valu d'admirables pages, de forts commentaires, des grâces de prose, et, aussi, ce qui ne paraîtra que plus tard, un assez grand nombre de poèmes ; mais quand on se rappelle ce que disait, des preuves, le cher philosophe, et l'horreur que ce mot seul, depuis Lagneau, lui inspirait, notre plan ne saurait être, à proprement parler, celui d'une solution de problème. Qu'il suffise, selon la règle de ce petit livre, de faire entendre souvent Alain, en d'abondantes citations, et non point paraphrasé.

Dès ses premières visites, je n'avais pu retarder le moment de lui dire le plaisir particulier de poésie que me donnaient ses *Propos*, le parfum de lyrisme qu'on y respirait souvent.

Peut-être aussi, sur ce sujet, m'était-il moins difficile que sur d'autres d'espérer tenir quelque emploi, dans un dialogue où il faisait voir, chaque fois, une bienveillance qui ne suffisait pas à faire oublier son intimidante supériorité. Pendant toute la guerre de 1914-1918, je m'étais informé, dans le ravissement, des œuvres de Mallarmé et j'avais aussi appris, en 1917, dans la plaquette originale, [188] toute la Jeune Parque. Les guerres, par un remarquable contraste, ne sont-elles pas favorables à la poésie et aux poètes ? Que ne les lit-on aussi assidûment aujourd'hui ? Comme pour les trois cents guerriers de Villiers de l'Isle-

Adam, qui s'en étaient allés, avec le roi, au festin de la patrie, et avaient disparu dans l'aurore, aux applaudissements des femmes, en chantant des vers de Tyrtée, que de livres de vers, dans les cantines de chaque troupe, et quelle aptitude, chez beaucoup d'officiers et de soldats, à chercher, dans « le chant de l'homme », une délectable compensation aux retards des victoires et à la privation de solitude !

Parce que bien des fragments d'Alain m'offraient ensemble une forte et exquise nourriture, je le tenais pour poète, lui en savais particulièrement gré et faisais, d'abord secrètement, le vœu qu'il préférât, de plus en plus, la poésie à la politique.

Chez lui, dans un mélange resté limpide, il y avait autant de modestie que de certitude. Sa signature, il est vrai, terminée par deux traits horizontaux, parallèles, égaux, soulignant toute la longueur du nom, s'est montrée, à partir d'une certaine date, l'une des plus orgueilleuses qui furent ; mais que de simplicité, en même temps, pour se juger sans le moindre avantage et prêter une authentique attention à autrui !

Dans les premiers entretiens, je ne pouvais pas songer à lui remettre en mémoire un terrible *Propos*, sur les poètes, lu vers 1911, que je transcrirai tout à l'heure et dont il entendit le rappel, quand je m'y décidai, avec la « gaieté sérieuse » qu'avait enseignée Lagneau à ses disciples. Au début de nos relations, il était plus naturel, sur un chapitre où je cherchais peut-être un refuge instinctif, de lui laisser voir le plaisir que procuraient, au lecteur, [189] des pages comme celle qu'on va lire et où se pouvait découvrir, sous la plume du journaliste et du maître de philosophie, l'un aidant l'autre, comme il l'a précisé, une nostalgique évocation de sujets qu'il eût, visiblement, désiré aborder plus souvent. C'est à cette fréquence d'inspiration que mes compliments réitérés cherchaient à l'amener. Pour ceux qui douteraient de l'humeur poétique latente d'Alain, dès le début de sa vie d'écrivain, voici l'une de mes bonnes raisons : « Ce mois de juin donne les plus belles fêtes... c'est bien prairial ; l'herbe est drue et verte ; les bois débordent la route, tous les verts s'étalent et respirent au soleil, chacun avec sa nuance propre et sa transparence, car la feuille est tendre encore. Des coquelicots éclatent ici et là, dans les blés d'un vert gris, et mieux encore dans les sombres fourrages. Des reflets bleus adoucissent et fondent ces couleurs ennemies ; le bleu du ciel lie toutes les nuances ; aussi les flèches du soleil s'enfoncent dans la terre et ne rebondissent pas

encore ; et la simple rose, au tournant du chemin, triomphe sans effort, par sa couleur unie et singulière. Vive la rose !

« Avec la chaleur du jour, s'éleva une brume laiteuse. Le tonnerre se mit à bavarder d'un bout à l'autre. Puis, sur un appel plus violent, quelques grêlons roulèrent, mais sans trop de mal pour les fleurs. Après quoi un vent frais fit remuer sur la terre les images rondes du soleil, qui riaient à travers les branches.

« Ce n'était qu'un prélude. Le vrai spectacle était pour le soir. Avant la fin du crépuscule, qui imitait la clarté lunaire, on entendit des grondements tour à tour de l'horizon. Chacun des orages parlait à sa manière, l'un murmurant, et l'autre crépitant. Les éclairs aussi avaient leur manière. Au nord, c'étaient des explosions de lumière [190] blanche ; à l'ouest, de rouges flammes courant sur les collines ; au midi, des traits sinueux qui partaient de la terre et perçaient le ciel ; d'autres montaient en courbe et retombaient. Tout à coup il s'éleva un vent impétueux, et un nuage noir, semblable à une épaisse fumée, vint sur nos têtes. Ce fut un vacarme et un embrasement, toujours sans pluie.

« Il était dit que la fête finirait bien. Le vent balaya les nuages. Le tonnerre s'enfuit, lançant encore quelques éclairs paresseux. Nous pûmes voir au ciel le royal Jupiter, déjà déclinant, le rouge Arcturus au-dessus de nos têtes, Antarès au midi, rouge aussi, et Vego l'étoile bleue, l'étoile des beaux jours, haute maintenant dans le ciel. Ce furent les plus douces harmonies. La flûte des crapauds, le cri aigu du grillon, le doux sifflement de la petite chouette de temps en temps. Alors plus vers la droite, du côté où sont les sources, des rossignols se mirent à chanter, lançant d'abord trois appels virils, puis déroulant leur phrase festonnée et brodée, qu'ils répètent trois fois, dans trois tons voisins. Je ne puis comprendre que ce chant, ait jamais paru mélancolique ou tendre ou plaintif. J'y saisis une passion impérieuse et presque brutale, et toute la force de l'oiseau, si sensible dans un coup d'aile, et qui est la plus prodigieuse peut-être des forces vivantes dans ce monde. Ce concert nocturne se mêla aux libres propos de l'amitié. Telle fut la fête de juin, hâtez-vous d'en jouir. Le rossignol écourte déjà souvent sa chanson ; la rose églantine est bientôt déflourie ; voici Messidor et le triomphe du Soleil. »

Étaient, presque, de la même date que ce poème en prose descriptif ⁴⁹, des lignes surprenantes [191] d'Alain, non pas encore les plus sévères, toutefois assez méprisantes : « Mais les poètes, alors ? Comment voulez-vous qu'ils écrivent en vers sans chercher le beau ? Aussi ne le trouvent-ils plus. Le temps en est passé. Pour trouver la vraie beauté d'un poème, il faut vivre dans un temps où la narration étudiée se fait toujours en vers, soit pour aider la mémoire, soit que tout récit solennel soit toujours un peu chanté... »

La rhétorique « tournant sur elle-même, comme dans Hugo », ne pouvait satisfaire notre penseur agreste et dru ; il ne cessait d'en avertir ses lecteurs, poète, d'abord, sans trop y songer, et professeur sans inadvertance. Du volume de la quatrième série de ses *Propos*, l'exorde me parut précieux. Même abrégé, il pourra sembler révélateur. Il commence ainsi : « Quand le petit pâtre danse au lever de la lune, la lune danse avec lui ; c'est ainsi que l'apparence des choses s'accorde avec nos mouvements, et notre humeur de même. C'est pourquoi, lecteur, je me soucie peu que tu sois content ou non, mais je te demande de ne pas danser. J'ai bien fait en sorte de ne point mettre dans mes discours écrits la moindre cadence ou le moindre rythme imitatif. Et si tu suis cette prose à l'harmonie toujours contrariée, tu garderas le repos ; ainsi l'image des choses ne dansera point. C'est la première victoire... »

Après sept lignes du même *Propos* qu'on peut passer : « C'est être orateur peut-être que de chercher la preuve de ce que l'on pense dans ce que l'on dit, et grand orateur si la chose ainsi prouvée est vraie par aventure. Mais c'est encore, danser pour faire danser la lune. Lis donc tout bas. C'est la seconde victoire... »

Un peu plus loin, ces lignes : « J'ai pris soin que mes pensées n'aient ni commencement, ni milieu, [192] ni fin et le moins de suite qu'il se peut. Elles seraient de marbre ou de bronze si je pouvais, comme ces statues dont on fait le tour, que l'on laisse et que l'on retrouve. Lis donc sans parler, et des yeux si tu peux. Ce sera la troisième victoire. » Tel était, en 1914, l'avertissement que le prosateur, avec un plaisir

⁴⁹ Voir d'Alain *Les Saisons de l'Esprit* (Gallimard, édit.) où l'auteur n'est pas sans paraître avoir choisi les *Propos* avec certaine coquetterie de poète.

d'images, adressait à ses amis à venir, sur une façon d'écrire susceptible de les surprendre, mais qu'il tenait à conserver.

Dans ce volume, que je lus entre les temps de guerre et l'heureux jour de la première rencontre d'Alain, que d'arguments, pour me préparer à le saluer du nom de poète et préférer celui-ci, je m'en excuse auprès de certains de ses plus fidèles, au politicien de Lorient, de Rouen ou à celui des universités populaires de Montmartre. Ne peut-on trouver, par exemple, dans la page qui suit, où il laisse, loin derrière lui, la plupart des observateurs d'animaux et de haies fleuries, un agréable exemple de ses dons de conteur et de lyrique sans recours à la mignardise ou aux attifements usuels ? Quel suc de vérité, quelle horreur des métaphores en toc et des postures ou parures théâtrales, qui encombrant l'abondante zoophilie littéraire !

« Comme nous marchions paisiblement dans les allées, sous les érables, les frênes et les ormeaux, nous entendîmes une étrange rumeur d'oiseaux. Non pas le bavardage et les pépiements de l'heure et de la saison, mais une rumeur irritée et agressive, qui nous précédait, qui nous suivait, comme si nous avions été des tueurs d'oiseaux. On voyait ces audacieux, gros comme le pouce, sauter d'une branche à l'autre, s'approcher de nous et, en quelque sorte, nous dénoncer passionnément, presque tous avec des cris aigus, le rossignol avec un roulement de gorge sonore et impérieux. C'était vraiment une rumeur de foule et une rumeur [193] de guerre. Sous l'ombre paisible, tout cela était assez émouvant.

« La cause de ce tumulte était dans nos jambes. Ce n'était qu'un petit chat gris-bleu qui nous avait suivis depuis la maison, et qui, jeune comme il était, sortant à peine de sa corbeille, ignorait la vie forestière et que les oiseaux sont bons à croquer. Il s'en allait comme un jeune tigre, majestueux par sa forme, mais tantôt inquiet et dressé pour voir par-dessus les herbes, tantôt jouant avec l'ombre et la lumière, tantôt bondissant de côté. Étranger, en somme, à cette furieuse rumeur d'oiseaux. Il l'entendait pourtant ; peut-être même, par les ondes de sa queue, pouvait-on comprendre qu'il devinait sa destinée de dénicheur d'oiseaux. Il n'en allait pas moins avec une indifférence de roi. Ces oiseaux perdaient bien leur peine. » Devant la justesse et la sobriété de ce tableau, l'on est amené à penser, par contraste, à une excellente remarque de Sainte-Beuve sur Lamartine, qui pourrait être méditée par bien d'autres : « Dans la poésie privée, domestique, il est toujours

comme un roi qui se fait berger. La soie reparaît à tout instant par quelque bout, et quand il veut la cacher et peindre le détail agreste et réel, il n'a plus de mesure, il en met trop : trop de soie, et trop de souquenille. »

Supposons encore une promenade avec Alain ; on y gagnera, comme on vient de faire, un petit chef-d'œuvre, une incitation à penser ou une nouvelle occasion de surprendre l'auteur se plaisant à une image. « Je revois une toute petite ville, au fond de la Bretagne ; des pavés pointus, une tôlerie à vitraux, une halle en charpente où l'on danse. On croit que le temps s'est arrêté, ou que quelque vieux siècle a tourné sur lui-même. Autour de la ville, des collines dures, couvertes de landes ; [194] des vallons coupés de haies et de talus ; des sources courantes partout. C'était un dimanche. Les filles allaient en bande sur la route et chantaient. Dans les sentiers à mi-côte, on voyait ici et là quelque garçon tout noir, avec une baguette dans la main, qui regardait les sources, les champs et la lande.

« Je saisis ce contraste comme une chose d'importance. Pourquoi les femmes en société et l'homme seul ?... »

Après quelques lignes : « ...L'homme me semble plus individu que la femme. La femme est un moment de l'espèce, puisqu'elle porte les œufs. »

*

Quand il me fut facile de croire avoir fait aimer davantage, par Alain, le poète qui l'accompagnait si heureusement en ses promenades ou ses songes, et paraissait en ses *Propos*, poète que des critiques avaient dit nuisible au penseur et lui avaient peut-être fait quelquefois reléguer, je ne me retins plus de lui rappeler le petit grief d'une page cruelle, écrite par lui en 1908 ou 1909. Sa sévérité y avait été si bourruée qu'elle risquait de laisser soupçonner une culture poétique un peu trop arrêtée au bon démocrate Victor Hugo. « Quant aux idées des poètes, vous savez ce qu'elles sont, vous les connaissez ; tout le monde les connaît ; ils font des variations sur un thème connu ; c'est une nécessité de métier. S'ils voulaient dire quelque chose de neuf, ils auraient assez de mal à l'expliquer en prose et à tenir l'image pendant qu'ils chercheraient le mot. Comme ils doivent penser encore au rythme et à la rime, ils se contentent de ramasser leurs idées dans les fonds de magasin. Ils amplifient, c'est le sort de tous les poètes, même les plus

grands. ... Le plaisir qu'ils [195] donnent, c'est de nous présenter des lieux communs parfaitement ajustés à la règle de leurs vers et de leurs strophes ; ainsi l'acrobate tourne trois fois en l'air et rattrape le trapèze. Mais communément, le poète tombe dans le filet neuf fois sur dix ; et c'est pénible de le voir grimper de nouveau à l'échelle et recommencer.

« Vous demandez pourquoi il y a tant de poètes, et tant de gens pour les admirer. C'est là une question d'histoire. La poésie est un art de salon, Stendhal a dit à peu près ceci : dans les salons, celui qui invente en parlant effraie tout le monde. C'est vrai. Il ne faut dire alors que ce que le monde attend. Tout le travail est à compliquer ingénieusement la forme, et l'imprévu doit être seulement dans les mots ; non pas même dans les images, mais dans les mots. Tout l'art du versificateur tient dans cette formule : faire attendre la rime sans la laisser deviner. Cela vaut mieux que de parler de corde ; car il y a des pendus partout. »

C'est en 1920 que parut, en édition de la N.R.F., le livre d'Alain où l'on peut lire cette admonestation de critique et d'homme des bois : « Toutes les pensées naturelles sont comme des chiens. Il y a une manière de les aimer qui entraîne toute la pensée vers le bas. Par exemple, un poète décadent : il prend tout ce qui s'offre, impressions, images, suites de mots : il regarde fleurir son cher moi ; il l'aime mal. Je dirai qu'il l'aime trop peu. Il faut redresser ⁵⁰ et remonter toute pensée qui se montre. De cette forme sombre, indistincte, si aisément interprétée par la crainte, de cette forme au tournant du chemin, le soir, je fais un arbre, et je passe. Cette colère je la crie ; [196] cette envie je la réprime à coups de bottes. Cette mélancolie, je ne l'entends même pas qui gémit comme le chien à la fente d'une porte ; ce désespoir, je lui dis : couche-toi et dors. Besogne de tous les jours, qui est le principal du réveil humain. Le fou, au contraire, est l'homme qui se laisse penser, sentir, rêver. Tous les rêveurs sont tristes...

« ... Le bon paysan ne gémit pas sur les chardons ; il les coupe. »

Nous parlions de plus en plus, avec Alain, de Baudelaire, à qui il reprochait d'être trop citadin et de se vanter d'une âme rebelle à la poésie de la nature, de Mallarmé et de Valéry, dont il n'allait pas tarder à vérifier, mieux que personne, le nouveau climat de pensées qu'on leur a dû. Mais il écrivit encore : « Les poètes expliquent mal les choses ; et

⁵⁰ Lagneau complimentait les stoïciens du beau mot de redressement.

je les comprends bien ; ils ont tant de mal à ajuster les syllabes et les rimes qu'ils sont condamnés à rester dans les lieux communs. Ils disent que le bonheur respandit tant qu'il est au loin et dans l'avenir, et que, lorsqu'on le tient, ce n'est plus rien de bon ; comme si on voulait saisir l'arc-en-ciel ou tenir la source dans le creux de la main ⁵¹.

« Le bonheur est une récompense qui vient à ceux qui ne l'ont pas cherchée. »

Pour ne pas trop souffrir, dans nos conversations, de mes infériorités et du peu que laissent, au lauréat, les couronnes d'une classe de philosophie ; pour ne pas laisser mon nouveau maître me reprocher certaines incuriosités en politique, en sociologie, ou simplement les constater, je m'accrochais, peut-être précautionneusement, au terrain moins ignoré de la poésie. Celle de la [197] lignée Baudelaire, Mallarmé et Valéry, m'avait donné, pendant des années entières, des joies si neuves et si hautes que je ne cessais d'espérer, pour le génie explorateur d'Alain, ces contrées nouvelles. Avec une gentillesse de prince, comme il se laissait dès lors appeler en groupe intime, cet homme, si éloigné des destins et des convoitises ordinaires, voulait bien aimer que l'on admirât trop, et que chez ses élèves de Henri IV les poètes en question fussent, déjà, bien près d'être préférés à tous.

Avant même qu'au fameux *Systeme des Beaux-Arts* eussent été ajoutées les indispensables *Vingt Leçons sur les Beaux-Arts*, où la place réservée à la poésie a été élargie, j'avais eu, sans trouver trop de mystère dans l'anonyme évocation qu'on va voir et sans devoir accepter la généreuse part d'attribution qu'Alain se plut à préciser, la grande satisfaction de découvrir, dans la *Cinquième série de ses « Propos »*, un mouvement et un acquiescement tout nouveaux : « Les arts donc s'ordonnent par rupture et opposition comme on taille des images. Mais ainsi que le remarqua un homme attentif et nourri des poètes, c'était passer à côté de la poésie sans la voir, de la poésie qui, peut-être réunit tous les arts. Sculpter tous les arts, ce n'est jamais que sculpter et sans matière... mais Eupalinos, au centre de son art, les voyait mieux tous, ou, pour mieux dire, les éprouvait ensemble au creux de sa main. Encore mieux placé peut-être le poète, dont j'ai souvent voulu rire...

⁵¹ Voir, au chapitre Lagneau, l'image de l'arc-en-ciel et le jet d'eau, et ailleurs, dans mon petit livre, telle phrase de Lagneau sur le bonheur trouvé par renoncement.

« ...Je te suivrai poète ; et, par les marches du soleil, plus d'une fois mon ombre sera devant tes pas. »

À l'homme attentif et au critique (ce dernier était Michel Arnauld), qui avait regretté que dans le *Systeme des Beaux-Arts* la poésie fût un peu oubliée, d'autres fidèles d'Alain s'étaient sans doute unis.

[198]

L'on vérifiera, en passant, que ces dernières lignes de lui, appartenant au même propos, venaient après celles où Alain, s'adressant une fois de plus à lui-même en toute liberté, toujours maître de soi, aux deux sens du mot, comme il eût dit, et capable de se donner une leçon en public, avait fait l'important aveu, sur lequel il faut maintenant s'arrêter ; ne serait-ce que pour saluer, en un écrivain, dans une clarté de sincérité aussi éclatante, une substitution presque radicale d'idées à d'autres : « Mon esprit, je veux parler à vous ; et tenez-vous sage. Avez-vous assez honoré les Muses ? Non pas, à ce que je crois. Mais plutôt, dans le feu de la jeunesse, et vous livrant à cette facilité qui est de vous, vous avez fait sonner ces clefs abstraites du savoir, qui, en effet, ouvrent toutes les portes. Vous avez donc choisi de philosopher quand c'était le temps de chanter. Votre punition fut de venir pour commencer à la fin des fins, qui est la politique raisonnable ; et, si je ne me trompe, la résignation vous est venue avant l'ambition. D'où ce mépris pour les poètes. Les pédants qui voient jour dans les hommes comme sous des arbres, surent bien alors vous piquer du nom de poète ; injustice, mais méritée. Je vois ici vingt années perdues, pour le moins... »

Au moment de cette contrition, on ne pouvait laisser Alain oublier qu'il avait écrit, avant 1914, distinguant, des bons poètes, les meilleurs, et préférant à l'emphase leur grandeur : « Le rhéteur se jette dans les comparaisons. Le vrai poète, il me semble, médite sur les choses mêmes ; il les relie, au lieu de comparer... Non pas tout à fait sans littérature, car il serait Dieu ; mais en ajoutant ses paroles à la chose ; pour le sens et pour le son. » Il avait aussi proposé cette définition : « La [199] poésie, j'entends le style véritable, fait comparaître deux espèces de témoins considérables ; un homme tout entier qui met toute sa fortune à ce jeu ; et des choses évoquées, qui sont comme le corps des preuves. »

Désormais, dans presque tous ses livres, parfois avec impétuosité, presque toujours par additions magistrales, Alain s'appliqua à se reprendre de ses mépris antérieurs des poètes. Le troisième des *Entretiens au bord de la mer* commence par une citation de Paul Valéry déclamée par Lebrun.

Zénon ! cruel Zénon ! Zénon d'Elée !
M'as-tu percé de cette flèche ailée
Qui vibre, vole, et qui ne vole pas !

« Il a fallu, dit le philosophe, un poète, chose rare, et qui arrive une fois peut-être en un siècle, pour transformer en lieu commun ce subtil paradoxe ⁵². »

Un autre salut à Valéry, en dehors de tous ceux que l'on trouvera dans mon livre, petit être aperçu dans *Sentiments, Signes et Passions* : « Chacun connaît des suites de mots presque impossibles à dire, et pareilles à entendre, comme « chasseurs « sachez chasser », et bien d'autres ; on en rit ; on ne perdra point son temps si on y pense un peu, car, par le jeu des contraires, on conçoit des suites qui seront agréables à dire ou à entendre ; et ce [200] plaisir est certainement une partie de la poésie ; si la pensée s'y accorde, elle entre alors en nous toutes portes ouvertes. Cette convenance des paroles à notre structure nous dispose à vivre amplement. C'est un charme, comme on dit si bien, qui nous prend par le dessous, et nous touche à proprement parler sans aucune métaphore. Peut-être n'y a-t-il point de plus profonde et puissante médecine que les beaux vers, par ce jeu aisé, ce glissement, cet épanouissement de tous nos replis intérieurs. Un malade est comme noué et durci. Le sublime au contraire fait venir de douces larmes : signe étonnant.

« En suivant cette idée, j'aperçois qu'un langage peut être dit harmonieux en deux sens. Il peut être harmonieux pour l'oreille, ou harmonieux pour le gosier ; j'entends ici tout le corps, car la machine parlante intéresse directement le souffle et le cœur, c'est-à-dire

⁵² Je rappelle qu'Alain avait écrit, trouvant notre siècle, dès maintenant, moins dépourvu : « J'ai bien lu six ou sept fois sans interruption l'Otage, de Paul Claudel, qui est une pièce en trois actes, que j'estime parfaitement belle, au delà du plus beau Shakespeare, si j'ose dire... »

l'attitude et tout. L'harmonie pour l'oreille est spectacle ; elle suppose que le poète s'écoute lui-même, et pense surtout à plaire aux autres. Ici se trouve la règle extérieure, et sans doute le secret de tant de vers plats. Il est clair que le vrai poète parle premièrement à soi et selon une disposition de tout son corps. L'oreille reconnaît cette harmonie profonde, mais ne peut la régler. Qui compose pour l'oreille, il se trompe, qu'il soit poète ou musicien. Je ne m'étonne point de Beethoven sourd ; que la parole et le chant plairont à l'oreille, le génie le sait d'avance par un mouvement plus secret... »

Alain resta toujours reconnaissant à A. Comte d'avoir appelé prière la méditation sur un poème, « car c'est interroger l'humain en ce qu'il a de plus éminent ; c'est frapper au rocher comme Moïse et appeler le miracle ; se retrouver soi dans un poème qui date peut-être de mille ans ».

[201]

Dès 1925, Alain, se corrigeant ou laissant Chartier reprendre le dessus, affirmait : « L'entretien avec soi n'est soutenu comme il faut que par les fortes sentences de la poésie... » C'était le début d'une passion de poésie qui ne devait pas finir.

Dans les *Commentaires de « Charmes »* dont j'éclaire, page 143, le projet et les préparatifs, et auxquels il n'est pas superflu de renvoyer, les amateurs de poèmes trouveront bien d'autres précieuses pensées d'Alain sur son nouveau grand sujet. Par exemple, en petite gerbe rapide :

« Le propre de la poésie mallarméenne est de se fier aux mots, et de les faire sonner de toutes les manières.

« Victor Hugo est poète en lieux communs, parce qu'il les tire des sons et des échos qu'il forme premièrement en lui-même.

« Dire que cette poésie (valéryenne) est primitive, sauvage, animale, c'est dire qu'elle est poésie.

« La prose boiteuse comme la justice. » Le poète ne peut que régner.

« La prose est plus modeste, elle n'a peut-être pas besoin d'orgueil ⁵³.

« On dit que Lucrèce était un homme 'triste. Sûrement notre Lucrèce (Valéry) est un homme triste. Il se demande pourquoi il pense, pourquoi il n'est pas tout, pourquoi il est sorti du jeu puisqu'il doit y rentrer.

« On admire ici ⁵⁴ le vers tragique, en sa perfide politesse... Racine a créé ce vers plein de poisons, mais si bien replié et retenu.

-« Je comprends pourquoi Hugo dit tout ce qu'il veut dire, et même amplifie, annonce, redouble. C'est qu'aussi ce n'est pas grand'chose...

[202]

- « En tous ces poèmes ⁵⁵ un souvenir de Mallarmé quelquefois ; une préférence pour les mots abstraits.

O le frais ornement de ma triste tendance.

« Le mot absence, un des mots qu'il aime, rappelle aussi le Professeur. Au reste Mallarmé n'était pas tout abstrait ; lui aussi il osait beaucoup. Ce genre de poète trompe longtemps l'imagination, et tout d'un coup la saisit. C'est la ruse même de l'Amour.

« Mallarmé est le maître impassible ; mais il y a en celui-ci plus d'enfance ; d'où j'espère de lui encore une enfance.

-« Je me plais en ces pages à retracer le vrai visage du poète. Je n'y vais pas par détours, ni par comparaisons ; j'interroge les œuvres elles-mêmes, et je m'interdis de chercher au delà ; je n'écoute même pas le poète devenir homme de prose et puissant critique ; car que sait-il de ses œuvres qui serait plus vrai que ce que ses œuvres disent ? »

*

Comme en sa juste place reconnue par l'auteur, la, poésie n'apparaît dans *Histoire de mes Pensées* qu'après la première moitié du livre, c'est-à-dire de la vie, « Midi le haut » ! Déclaration de sage, d'abord, à cet endroit, et puis un jugement pour l'immortalité : « Il faut que je juge de mes œuvres avec précaution. Ceux qui décideront là-dessus ne sont

⁵³ Dans une lettre à Paul Valéry, Alain écrivit un jour d'humeur : « La prose est un sous-produit. »

⁵⁴ *Narcisse* de P. Valéry.

⁵⁵ De Paul Valéry. Voir, p. 213, deux vers d'Alain.

pas encore nés. Mais le destin de Paul Valéry, qui est pour moi au-dessus du doute, m'éclaire un peu une époque si profondément égalitaire. On a [203] assez répété, comme pour se rassurer, que ce poète n'était ni lu ni compris nulle part, jusqu'au moment où l'on s'est aperçu qu'il était lu et compris partout. Et bien mieux, par ses copeaux de prose qu'il daigne nous jeter, il est encore maître de pensée, et tellement au-dessus de ceux qui se battent pour ce premier rôle ! La tour d'ivoire est tombée en morceaux pêle-mêle avec beaucoup de lieux communs. »

L'enthousiasme poétique de l'esthéticien rejoignait, désormais, il le disait, celui qu'on trouve dans les œuvres de quelques anciens. Après 1925, il décida, comme ses maîtres, Platon, tout nourri d'Homère, et Auguste Comte, de lire, chaque jour, « quelque puissant poète ». D'année en année, il découvrit et l'annonça, en 1935, que les poètes menaient jusqu'aux idées jugées par lui les plus précieuses et jusqu'aux moments divins de l'homme. Qu'on était loin des années perdues pour les muses !

Alain n'admettait pas, pour la poésie, l'explication, commune aux *Contes* et aux *Vers*, offerte à des débilés. « J'entends bien que l'esclave ou le faible essaie d'oublier ce monde et de s'enchanter lui-même par des miracles. Cette facile supposition par laquelle on veut expliquer aussi la poésie m'a toujours paru ennuyeuse, sans prise, sans style. Où manque le monde, tout manque. La poésie, telle qu'elle est partout, approche plus de la vérité qu'aucune prose. Et la fable, cette poésie de l'esclave, m'a toujours paru enivrée d'amère expérience, et nettoyée de toute illusion. »

Toujours épris de concret, il arrivait à l'une de ses dernières analyses : « La mythologie alors déchire le réel, et rien n'est plus froid que les scènes du ciel dans les *Martyrs*. Je me fais une tout autre idée de la poésie, qui me paraît le chant de [204] l'homme et du monde le plus près du réel, j'entends de la perception réelle du poète, en sorte que je me figure toujours que la plus subtile métaphore est une chose présente au poète, et dessinée par lui merveilleusement. »

Si les dernières années eussent été moins entravées par la maladie, Alain se fût-il laissé instruire et attirer par le surréalisme ? Il ne serait pas sincère de ne pas indiquer à quelle distance nous l'en avons toujours vu et quel refus de génie, en particulier, il opposait à la jeunesse :

« Dans mes disputes sur l'inconscient, où, contre toutes les autorités établies et reconnues, je ne cède jamais un pouce de terrain, il y a plus qu'une question de mots...

« ... Mais il s'agit de savoir si ce qui sort ainsi de mes entrailles, sans que je l'aie composé ni délibéré, est une sorte d'oracle, c'est-à-dire une pensée venant des profondeurs ; ou si je dois plutôt le prendre comme un mouvement de nature, qui n'a pas plus de sens que le mouvement des feuillages dans le vent. Vieille question : faut-il interroger le Chêne de Dodone, ou les entrailles des animaux expirants ? Ou bien, encore, faut-il consulter la Pythie, folle par état et par système, et essayer de lire tous les signes qu'elle nous jette par ses mouvements et par sa voix ? Enfin suis-je moi-même Pythie ou Chêne de Dodone ? »

Une date, fournie par Alain lui-même, n'est pas un signe inutile, dans la démarcation à laquelle nous nous permettons d'inviter les commentateurs à venir ; celle qu'il a reconnue dans l'édition japonaise du *Système des Beaux-Arts*. Cette date est dans Histoire de mes Pensées. J'y renverrais volontiers, si j'étais sûr que le livre est déjà dans toutes les mains où l'on souhaiterait qu'il se trouvât. « J'avais auparavant étudié quelquefois Mallarmé. J'avais

[205]

compris sa page blanche, qui est le premier état de tout poème, et j'avais saisi aussi les magiques cristallisations du langage, qui se font par la foi et l'attente. Même, m'exerçant quelquefois à traduire littéralement quelque pièce anglaise, j'arrivais à un enchâssement peu naturel, mais qui jetait pourtant quelques feux. N'était-ce pas que les mots arrachés de l'usage et cimentés selon un ordre nouveau, parlaient alors selon leur structure ? Cet art de jeter les dés, encore et encore, me fut éclairé par l'étrange forme du poème mallarméen le plus secret : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*. C'est vers les années 28-30 que ce débris préalable et si éloquent fut produit devant les garçons et longtemps considéré sans parler. Je finis par dire beaucoup. Ce n'est plus la page blanche, c'est le second ou troisième état d'un poème, ce sont des formes jetées et irrévocablement jetées. Le blanc de la page est divisé, les blancs attendent. Et tout est donc de hasard dans le poème. Il le faudrait. Nous devrions tirer nos mots comme des oublies. Nul poète n'est si sévère pour ses pensées préalables. Il les regarde, elles aussi, du coin de l'œil. Et toutefois s'il ne les change, s'il ne les transfigure selon

l'exigence des mots jetés, il n'est point poète. La poésie est un art de trouver ce que la prose ne dira jamais. »

Dans les *Vingt Leçons sur les Beaux-Arts*, Alain a tenu, sur la poésie, d'admirables propos où l'on ne peut plus ne pas remarquer, dans un ordre qui fut, comme pour d'autres, à l'inverse de l'ordre rationnel, la succession des influences valéryenne et mallarméenne : « Si Voltaire et Chateaubriand ont fait des vers étrangers à la poésie, c'est qu'ils ont mis en vers ce qu'ils avaient d'abord pensé en prose. C'est ingénieux, cela se fixe dans la mémoire, cela est didactique, ce n'est point poésie.

[206]

« La poésie participe au langage absolu.

« Elle est d'abord musique. Les sons d'un poème forment un appel très clair du chant de l'homme... »

Mais pourquoi ne pas citer davantage ? : « Ce qui est propre au poète, et ce qui le distingue d'abord de celui qui ajuste de la prose selon le mètre et la rime, c'est qu'au lieu d'aller de l'idée à l'expression, il va, tout au contraire, de l'expression à l'idée. Bien loin de chercher ses preuves, ses comparaisons, ses images, en vue d'éclairer ses pensées et de les faire descendre de l'abstrait où elles seraient nées, il ne cesse bien plutôt de tirer des sons de soi comme d'une flûte, dessinant d'avance en ses vers, en ses strophes, en sonorités attendues, des mots qu'il ne connaît pas encore, des mots qu'il attend et qui, après des refus, s'offriront comme à miracle pour accorder le son et le sens. Il faut comprendre qu'ici c'est la nature qui marche la première et que l'harmonie des vers préexiste à leur sens. »

À cette autre affirmation de lui : « Dans tous les actes, c'est de l'exécution même que naît le beau, et non point du projet », il acceptait qu'on souhaitât de beaux développements et qu'on en vît atténuer un peu la tranchante brièveté.

De plus en plus, il allait vers des exigences formulées sous l'influence de l'auteur d'*Hérodias*, non sans avoir quelque peine à rejoindre l'homme le plus éloigné de ses idées anciennes sur la prosodie et de quelques tenaces imageries de bohème, de révolte et de cabaret enfumé. En avril 1940, il m'écrivait une longue lettre à laquelle j'emprunte ces alinéas : ... *J'ai vu plus d'une fois Verlaine dans les cafés et dans les souterrains du Quartier sans la moindre idée de*

scandale. Cette idée ne nous venait jamais, quand nous finissions la nuit au Balzar ! Pour mon compte, je comprends le mépris absolu du poète pour les [207] autres grandeurs. C'est à mes yeux une sorte de mesure du génie.

Je sais qu'il y a Mallarmé, la haute vertu et le mépris tourné en respect. Cet autre portrait est bien tracé, avec un soupçon d'amour. Pour moi sans hésitation je préfère Mallarmé à Verlaine. Mais j'aperçois dans la vie de Mallarmé une erreur plus grande que dans la vie de Verlaine. Des deux, c'est Mallarmé qui est l'enfant. Je frémis devant cet aristocrate ! Ce roi du langage ! Cet ajusteur de mots ! Ce bijoutier de vers !

J'aimerais faire comparaître Valéry, où je devine un compagnon de brasserie admirable. Je sais d'où vient sa pure liberté. Elle vient de ce qu'il n'honore pas le suffrage (de ses égaux !). Je devine ici presque la violence de Verlaine. La poésie est donc cachée dans ce coin de brasserie. Oui, je le crois ; c'est l'abolition des valeurs bourgeoises, c'est une prise de possession de tout le langage, c'est un irrespect de la grande harpe. Un espoir que la ville va s'écrouler, par un mouvement contraire à celui d'Amphion. La poésie c'est une totale prise de conscience de la situation. C'est un jugement absolu, c'est un retour à la sauvagerie première, comme on voit, dans Faust, qu'il retrouve les bois et les rochers, oubliant tout à fait pauvre Gretchen et beaucoup de lieux communs. Être poète, c'est savoir par musique. Dans Hugo, cela éclate et passe pour orgueil. Entendons-le bien. Cet orgueil est celui de tout homme, et le plus profond devoir de chacun. Il est clair que selon Hugo, Dieu doit se conformer au poète. Aussi ne faut-il pas s'étonner de ce que remarque Valéry, c'est que ses derniers vers sont les meilleurs. Au fond, nous vivons sous le culte du Lama ; notre affaire est de le reconnaître et de le soutenir. Nos signes ce sont nos poèmes. Ce que j'écris là, c'est textuellement ce que répète Hugo, faisant sonner les grands noms. En ce qui concerne Valéry, il ne s'est nullement trompé. Il s'est enlacé à Mallarmé. D'où lui est venue la force admirable de mépriser, en pleine Académie, son frivole prédécesseur. Le courage est beau. [208] Verlaine n'a pas manqué de courage, et non plus Mallarmé. Pour mon compte, je n'ai pas su composer de grands vers, et faire reconnaître la Poésie qui m'est naturelle. Peut-être faut-il dire que la prose soutient mal le poète.

Évidemment vaincre ce serait se réfugier en cette forteresse, et vivre comme si l'ennemi ne comptait pas. C'est sans doute ainsi que la civilisation se défend. Quand je pense que nous n'écrivons plus de tragédies ! Si je pouvais joindre, par un pont fragile, cette idée à l'autre, à savoir que l'on n'invente que par le génie poétique... tout serait réglé par la sottise de l'ennemi qui ne saurait ni naviguer ni voler. Le ferment des guerres, ce n'est autre chose que l'enseignement des sciences mécaniques et physiques qui confie aux masses le grand secret de la puissance. Il faudrait donc une vie de château selon l'inégalité, et une sévérité sans faiblesse contre les sorciers (toujours mal compris). De même l'Église est une entreprise de soutien des pensées contre l'impossible et dangereuse invention. En sorte qu'il n'y a rien déplus bête qu'un hobereau. (Socrate, apprend à jouer de la lyre...)

C'est l'enfant qu'un autre jour retrouvait curieusement, en Valéry, celui qui avait tenu pour sottises toutes les enfances. N'est-ce pas l'enfant qui ne cesse, au contraire, plus qu'en Mallarmé et Valéry, de frapper en Verlaine ? A mesure qu'en art poétique il en venait à mieux distinguer la pureté, de l'éloquence, et la musique, du rythme, des pantomimes, des bariolages, il s'exprima comme celui que, vers la fin, il appelait le Maître, et qui, rue de Rome, vers 1890, en quelques incomparables traits, avait appris à le faire.

Alain a fini, en poésie, par la découverte mallarméenne : « Je conçois un autre Amphion qui, à force de faire sonner sa lyre, remue les mots, qui sont comme des pierres plus sensibles. Ainsi sa chanson devient monument. Chaque mot trouve [209] sa place sonore, et éclate de tout son sens, ce qui fait des idées neuves. Et voilà le poème tel que je le veux.

« Tant de poètes ne mettent en vers que ce qu'ils ont pensé en prose. Que n'en restiez-vous à celle-ci ? a-t-on envie de leur dire. Il est vrai que ce serait un mauvais pas, la belle (prose) refusant la mutation et se faisant peut-être, par rupture de rythme, refus de poésie, comme on voit dans Voltaire, dans Montesquieu, dans Stendhal. Ingratitude. Car, comme la religion va de la statue à la théorie, ainsi la pensée va de poésie à prose.

« Pourquoi ? Parce que c'est nature qui fait les beaux vers. Et certes c'est bien nature qui fait toutes les pensées ; mais nous ne le croyons point ; alors nous nous ennuyons à raisonner, et nous prouvons tout. Cette misère d'avocat tue la prose aussi ; car nos raisonnements ne font rien à la nature ; elle nous regarde et ne dit mot, comme la biche aux bois. Au contraire dans le vrai poème la nature parle ; on la laisse aller ; on la laisse danser et chanter, ce qui est de muscles et de viscères, et pure biche ; et elle parle, on ne sait comment ; on se répète sa parole ; on se persuade que c'est une parole naturelle, et véritablement l'oracle des bois et des fontaines. Sur quoi on retrouve le courage de penser. Car si le langage était de convention comme est un algèbre, on n'aurait aucun espoir de tomber sur la convention juste, et l'on vivrait de possibles maigres. Au contraire, si le commun langage communique avec la nature par des fils secrets, on peut se fier au langage, et réduire toute recherche à savoir ce qu'on dit. Or, cette preuve des preuves est révélée par le beau langage, vrai parce qu'il est beau. L'homme pense son propre chant, et ne pense rien d'autre. »

[210]

À cette poésie, Alain voulait des principes stricts et l'or des chaînes. « Le poète qui méprise la règle, si peu que ce soit, ressemble à ce moment-là à l'homme qui téléphone sur une ligne subitement coupée. L'entente est rompue. L'auditeur se trouve hors du cercle magique. Au contraire, par cette loi du nombre, le poète se trouve maître de l'auditeur, et même du lecteur ; il lui impose un régime de mouvement ; il l'oblige à se toucher lui-même ; il le conduit littéralement, avant même de lui dire où ; telle est la porte des songes. »

Enfin, consécration et clef, cette ample remarque appuyée sur Hegel : « Quand un poète vous semble obscur, cherchez bien, et ne cherchez pas loin. Il n'y a d'obscur ici que la merveilleuse rencontre du corps et de l'idée, qui opère la résurrection du langage. »

Voici Alain arrivé à ce qu'il estimait les derniers secrets : « On sait que Mallarmé était maître d'anglais de son métier. Son travail était de traduire des poètes qu'on ne peut traduire. Je devine assez comment il apprit à travailler en serrant les dents ; d'où il arriva que le français lui apparut avec un visage nouveau, toute syntaxe rabattue, et les mots directement joints. Le burin commande le dessin... Voici des substances juxtaposées, comme des pierres précieuses jointes seulement par la

force du métal. Purs rapports d'existence, comme la nature les montre, sans aucun pourquoi ni comment. Jeux de substantifs et de verbe. Mettez l'esprit à ce travail, il pensera tout à neuf. Il verra tout à neuf... » Déjà, en 1914, bien avant ces ultimes réflexions, Alain avait écrit : « Tous les beaux vers sont simples et unis, sans un mot remarquable, une expression me les gâterait.

« ... Mais lorsqu'un mot se montre parmi les autres, et fait ornement ou surprise, la ligne est [211] brisée, le beau vase est brisé. Dans Hugo, dans Vigny, vous trouverez des preuves innombrables de ce que je dis : dans Hugo, surtout, parce que vous y verrez les deux manières, et, trop souvent, la volonté d'être sublime, et le sublime est à côté. »

Mais c'est en 1937 qu'Alain écrivit ces lignes, connues seulement depuis quelques semaines : « Il me fallut donc reprendre toute l'aventure valéryenne, et remonter même jusqu'à Mallarmé, qui est le commencement d'un genre de beauté, homme de métier lui aussi, et que l'on peut surprendre. Je me rappelle les lectures de Mallarmé dans le « pré du Faune », et les grands pas que je fis alors dans la connaissance de la poésie.

« Au même lieu, nous entreprîmes quelques traductions d'Horace en vers, et cela nous jeta dans le métier et dans les secrets du métier ⁵⁶. »

*
* *

Avant de commencer à écrire près de quatre mille *Propos*, je crois, où bien des lecteurs ont su trouver de la poésie, Alain s'était aisément amusé à faire des vers : tout un acte, pour un divertissement de société, et des sonnets, quelques-uns, en particulier, le jour où Lagneau lui avait, d'un regard, intimé de ne pas se faire improvisateur sur une question comme la justice, au Concours Général de philosophie. « J'avais une horrible facilité à de telles acrobaties. » Cette facilité elle-même et quelque conformisme ancré, en ses premiers alexandrins, le détournèrent peut-être de ces exercices. Après des années, il s'y remit et je peux faire connaître trois ou quatre exemples des pièces qu'il improvisa à des dates qu'on va voir. En revanche,

⁵⁶ Voir *Hommage à Alain*, N.R.F., M. L. Savin, p. 254.

[212]

ALAIN

il ne m'est pas possible de savoir exactement jusqu'à quelle année il jugea sans indulgence ses petites pièces poétiques : « Ce n'est rien pour moi que d'écrire des vers convenables et disons même assez beaux. Par où j'ai connu que cet art n'était pas le mien. »

Ecrites vite, après méditation, mais sans brouillon, comme les *Propos*, voici trois dédicaces rimées, sur trois de ses livres, dont M^{me} Chartier a eu l'exquise bonté de me permettre la transcription. Le quatrième poème est de l'année des Commentaires de Valéry. Nous sommes plusieurs qui savons qu'il a composé, au moins de quatre-vingts à cent poèmes. Dans quelques années, selon son vœu formel et celui de M^{me} Chartier, ils seront sans doute réunis en un livre. En même temps qu'une vue sur la première et la plus longue des effusions de son cœur, ces pages permettront deux études comparatives intéressantes : celle qui opposera ou unira le prosateur et le poète, celle qui fera voir quelque distance entre sa poétique des vingt dernières années et ses vers du même temps.

Des poèmes, où le chant ne parvient pas à effacer les choses et les mots, obligeront aussi à admettre une sensible atténuation à cette déclaration un peu trop pudique et sévère de leur auteur : « J'ai fait mon chemin dans la compagnie de quelques grands hommes authentiques et le reste n'a pas existé pour moi. »

Sur l'une des pages de garde du *Descartes, Discours de la Méthode précédé d'une étude d'Alain*.

Pour G. L.

À DESCARTES

*En ton œil de velours, et sur ta grosse lèvre,
Confiance et bonté s'endormirent d'abord,*

[213]

*Et longtemps ton génie hésita sur le bord,
Entre la force me et la grâce mièvre.*

*Tout brillant et poli, tel que te fit l'orfèvre,
Tu reflétas longtemps l'ordre que rien ne mord,*

*Mêlant au fil doré que la Parque nous tord
Le regret, cette mort, et l'amour, lente fièvre.*

*Mais tu sentis l'ennui de ce monde tout fait.
Tu voulus, secouant la cause avec l'effet,
Remettre en tourbillon l'expérience toute.*

*Et méprisant enfin masques et carnaval,
Tu foulas l'ordre ancien aux pieds de ton cheval,
Et pris pour Dieu vivant l'indubitable doute.*

Le 27 avril 1928.

*

À GABRIELLE

*Absence, mon cher être ; ô distance ! ô refus
D'être ce que je suis, sachant ce que je fus.
Creux des jours, et parfum des inutiles roses.
Ne point voir, être absent de tout, nier les choses ;
Par delà l'horizon de cet Océan noir
Fixer toujours un point que mon œil ne peut voir.
Le lieu n'est point, et ce grand fleuve est sans rivage.
Le temps coule entre nous ; immobile voyage.
Sur les nuits, sur les jours, sur l'aile des saisons,
Chère image, tu fuis, comme vont les chansons
De mesure en mesure à leur fin cadencée.
Ainsi le souvenir s'éloigne, et ma pensée
Ne le peut effleurer qu'elle ne marque un pas
Entre ce qui n'est plus et ce qui n'était pas.
Le regret même fuit ; chaque nouvelle aurore*

[214]

*Recule, d'un soupir qui n'était pas encore,
D'autres chagrins dansants qui ne sont déjà plus.
Ainsi, sur les remous du flux et du reflux,
J'attends, gardant toujours, de ton lointain visage,
Tes yeux tournés vers moi qui me disent : courage !*

Le 25 juin 1929.

*

Sur un exemplaire de *Charmes*, avec *Commentaires d'Alain*.

à G. L...

*Narcisse, au fil de l'eau, cadavre, à forme d'herbe,
C'est donc toi ! Ce serment d'essence et de superbe,
À surmonter les jours et les occasions,
À sculpter l'accident, même tes passions,
Selon ta pure forme à soi-même fixée,
Dieu du cercle absolu, qui pense ta pensée,
C'est toi, noyé d'angoisse et dénoué d'ennui
C'est toi, qui t'enivrant de volontaire nuit
Refuses le rocher pensif, et choisis l'onde,
Rendant aux éléments ton âme vagabonde,
Et ce corps végétal qu'effile le courant,
Fantastique noyé qui se change en mourant,
Contre la loi de marbre et la froide statue,
En un fleuve argenté, dont la naissance tue
Le remous de lumière et l'inconstant reflet !
Ainsi tu vois couler ton amour incomplet
Par refus d'être l'autre en demeurant toi-même ;
O Narcisse fluent, pourtant c'est toi que j'aime,
O Reflet de nos fermes jours, ô contournant
Chaque chose, et moquant le solide, et donnant
Par le prisme de ce chaos hétéroclite,
Au Zénon refusant, la forme d'Héraclite.
C'est que j'ai vu, dans ce reflet qu'un fleuve tord,
Ton immobile roc qui pense sur le bord.*

Le 17 janvier 1930.

[215]

*

Sur un exemplaire de [*Vingt Leçons sur les Beaux-Arts.*](#)

Dédicace pour G. L...

TU SAIS POURQUOI

*Les horizons brumeux et la verte colline,
Le creux d'eau vive, et le dos fauve qui s'incline
De sable et d'herbe rase, et la sévère loi
De mer coupant le ciel, et la barque qui penche,
Ou bien le bleu marin, coupé par une branche,
L'étoile renaissant de ses vertes pâleurs,
Et ce grand monde, enfin, de toutes les couleurs,
Ne portent plus assez mes nostalgiques rêves.*

*Si je ne comprends plus le murmure des grèves,
Si la fugue à présent m'enlace et me poursuit,
Et si, dans le réveil de ma profonde nuit
Qui pousse ton couchant de sa vague atlantique,
Je pense sans parole à l'union mystique
Des tendres sons qu'attire une éternelle loi ;
Si, mes mains au doux jeu, j'attends derrière moi
M'effleurer sur le cou l'aile de la musique,
Tu sais pourquoi.*

Le 15 juillet 1931.

[216]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l’esprit.

L’EMPÊCHER DE MOURIR

[Retour à la table des matières](#)

Peu d’années avant la dernière guerre et l’insupportable démenti qu’elle infligeait à l’auteur de *Mars ou la Guerre jugée*, celui-ci, furieux contre « l’immortel porteur de foudre » qu’est l’homme, et presque consterné « que l’âge l’ait emmené dans ces temps maudits », eut une très grave maladie, par attaque foudroyante, que son médecin du Vésinet et mon ami le docteur Laporte soignèrent avec un dévouement et une science dont je fus d’assez près, pendant plusieurs jours, le témoin, et dont sœur Monique, l’une des deux femmes sublimes qu’il a évoquées, se fit, sans les forces suffisantes, l’angélique infirmière. Pendant plus d’une semaine, Alain demeura au plus près de la mort. Dès que la lucidité, par éclairs, reparut, il nous bouleversa par sa résignation et par l’humour dont il assaisonna aussitôt ses remarques et ses mesures toutes personnelles de la maladie. Pendant des semaines encore, il resta menacé d’impotences et de lacunes tragiques. Quand il fut hors de danger, il n’était plus tout à fait le même, mais paraissait vouloir vigoureusement l’ignorer. Sœur Monique, elle, succomba bientôt, brisée par les jours d’angoisse, par les nuits blanches et par le poids du grand corps lourd à secourir.

Quant au convalescent, resté à la fois étonné et un peu figé, il se vit peu à peu déformer, presque [217] rapetissé, cloué par des rhumatismes aussi impitoyables que ceux de son plus célèbre émule philosophe. Il

ne parlait pas de ses douleurs et acceptait une sédentarité dont l'abus, pour ces membres de géant, avait déjà préparé ces maux et cette immobilité. Pendant six ans, il ne quitta plus guère la petite maison, enfin la chambre, évaluant, avec une objectivité désormais laconique et, moins souvent grommelante que stoïque, ce que « l'attaque » avait emporté, ce que les ankylosés lui infligeaient. Il m'écrivait en 1941 : ... *Mais, après tout, un raidissement des jarrets n'est pas une maladie, et je suis aux mains d'un certain Auxpattes qui sait ce que c'est. Ces hommes savent deux fois la médecine ; ils savent celle des autres et également la leur... Ce n'est après tout que la médecine par les simples, grandie seulement par l'organisation pharmaceutique qui ne cesse de piler les simples et de les peser. On boit alors des gouttes qui sentent comme un jardin de curé ou une lessive.*

Deux ou trois fois, je crois, il put encore, en Bretagne, au Pouldu, où, dans des étés heureux, il avait écrit les Dieux et les Entretiens au bord de la mer, aller passer quelques mois, et peindre encore de petites toiles.

Pendant ces dernières années, l'amour et l'adoration aménagèrent, auprès d'Alain, tout ce qu'il faut, aux plus forts eux-mêmes, de silencieuse sollicitude, de douceur, de dévouement. Je m'excuse de devoir me dire l'un de ceux qui ont les meilleures raisons, la meilleure, je crois — une promesse exigée par lui — de ne pas laisser ignorer quelles compagnes admirables, pour ce maître de tant d'esprits, ont été tour à tour, M^{me} MorreLambelin, puis M^{lle} Gabrielle Landormy, devenue M^{me} Chartier, et de ne pas laisser méconnaître non plus ce qu'ont fait, pour l'« homme », des amis comme Jeanne et Michel Alexandre, MM. Benézé, [218] Bouché, A. Bridoux, A. Buffard, L. Cancouet, G. Ganguilhem, A. Laffay, J. Laubier dont je savais les noms bien avant de les connaître et surtout son disciple Maurice M. L. Savin, professeur, à son tour, en un haut lieu, et exécuteur testamentaire de l'œuvre littéraire d'Alain.

Ai-je besoin de dire que je souscris sans réserve à ces justes lignes de Lucien Fabre ? « Alain était un ami très sûr, direct, bien que d'une pudeur et d'une discrétion parfaites et d'une inépuisable générosité qui ne marchandait jamais les seuls biens qu'il possédait : les richesses intérieures ; et je pense que je n'étonnerai aucun de ceux qui l'ont bien

connu en assurant que sous une écorce de rudesse voulue il défendait le cœur le plus tendre. »

Si j'avais moins tenu, dans ce petit livre, à ne parler que d'Alain, j'aurais pu évoquer bien des souvenirs plus intimes auxquels il a fait allusion dans une lettre. Mon affectueuse vénération me commandait de m'effacer. Je n'ai cherché, ici, qu'à entraîner, vers son œuvre, les citations aidant, de nouvelles admirations ou adhésions.

Quelques infimes circonstances peuvent cependant aider à le voir, un instant, d'un peu plus près et aussi touchant que grand. Par exemple : une heure passée, dans la petite maison du Vésinet, à réparer, avec lui, une sorte de nid douillet qu'il avait fait placer, en dehors de la fenêtre, bien entendu, pour un couple de mésanges, très familières, dont il avait la compagnie depuis plusieurs années ; protégeant leurs hivers, leurs couvées, il interprétait leurs jeux, leurs fugues et observait leurs retours avec une patience d'entomologiste philosophe et des attendrissements contestés avec drôlerie ; ses silences méditatifs devant les oisillons, qui, à la vue de la mère ou du père nourricier, [219] soulèvent un peu leurs ailes avec « un tremblement de pauvre » ; sa patience pour guetter les saluts du pinson amoureux « réglés comme un menuet, trois petits pas, un salut, et ainsi plusieurs fois sur un demi-cercle très exactement suivi » ; ses réflexions soudaines quand on le trouvait penché, à sa table, sur un livre de Dickens, de Balzac ou de Stendhal. Lorsqu'il répétait de la vie de George Sand qu'elle avait été ratée comme le furent toutes les vies, et quand on lui rappelait qu'il avait dit, de toutes les enfances, qu'elles sont sottes, il n'y voyait que de bonnes raisons de défendre d'autant mieux son optimisme. Il m'a donné une quinzaine de ses manuscrits, quelques-uns des plus importants. Je pense quelquefois à la joie qu'il était heureux de me faire et à celle, sans aucune affectation, qu'il éprouvait à les revoir reliés pour des siècles, ou à regarder, aussi, paré et protégé, l'exemplaire de *Charmes* qu'il avait embelli de notes. À la première page de ses *Lettres sur la Philosophie de Kant*, son envoi de quelques lignes se termine par ces mots : *J'aime l'amitié plus que les idées et j'ai plaisir à penser à vous*. J'écoute, là, les palpitations d'un cœur qu'il prenait grand soin de ne point trop invoquer, parce qu'il le savait sans doute assez émotif. Je me rappelle aussi ses inquiétudes, ses attentions, ses vœux, quand, après sa première attaque, j'eus, à mon tour, d'assez graves démêlés avec la maladie...

Dans ses toutes dernières heures, sans s'abaisser à des effets grandiloquents, à des parades d'opinion, à quelque mot clôturai, Alain regardait avec courage se terminer sa vie. À son fidèle ami Cancouet, il dit simplement : « C'est long ! »

Le caractère, le cœur et l'esprit, avec une rare équivalence, avaient été, chez Alain, de qualité très [220] supérieure. En tous ses mouvements, il fut égal à la forte et haute morale qu'il proposait et qu'il a enseignée, sans aucune parade d'exemple, mais en vivant pour se faire meilleur chaque jour. C'est par cette harmonie, je crois, que ceux qui l'ont connu l'estiment un *grand homme*. Dans un temps et un monde où se pavane l'ivresse des escalades fructueuses, le désintéressement, la dignité, la pauvreté des meilleurs universitaires, lettrés ou savants, sont méconnus. Un pays qui n'y prend plus garde risque de se désigner bientôt par cette vulgarité.

*

En bien des pages consacrées à Alain, peu de semaines après sa mort, plusieurs écrivains ont cherché à faire voir, dans son œuvre, l'une des hautes actions de la première moitié du siècle.

À ma place, je me suis permis ce livre pour faire entendre encore sa voix, et alerter, en terminant, « les bons génies », qu'il savait utiles aux destins posthumes. La transcription des deux vœux de notre maître, peut-être soupirés, suffira. Le premier : « La gloire n'est pas la rumeur. L'espérer sans la chercher est un vrai plaisir d'homme. » Quelques semaines avant sa mort, Alain a écrit, sur un exemplaire des *Dieux* que lui présentait Maurice Toesca, cet autre vœu, audacieusement rectifié : « Lisez donc ces Étages de l'homme (comme j'aime à dire) et pensez à moi jusqu'à m'empêcher de mourir. Au reste on ne meurt point... »

Depuis que j'ai terminé mon livre, l'un des plus lucides amis d'Alain a écrit des lignes importantes auxquelles il est, sans doute, moins facile d'obéir que d'applaudir : « ... Et bientôt, [221] passé le temps qui n'a

qu'un temps, des exhibitions de souvenirs, des contributions biographiques, des récits d'anecdotes, Alain ce sera son œuvre⁵⁷. » Quelque difficulté que j'aie de sentir l'homme s'éloigner ou d'y consentir, la part de l'œuvre l'emporte, ici, sur celle des anecdotes et des réminiscences. Quant à l'emploi obligatoire des citations, qu'on se reporte, pour connaître l'opinion d'Alain, aux pages qu'il consacra à Saint-Simon...

⁵⁷ G. Ganguilhem. *Revue de Métaphysique et de Morale*, avril-juin, 1953, p. 186.

[222]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l’esprit.

LETTRES D’ALAIN SUR LE SUJET DU CŒUR ET DE L’ESPRIT ⁵⁸

[Retour à la table des matières](#)

Dimanche de Pâques, 1923.

Vous me demandez, mon cher ami, de soutenir un jugement que je crois bon, et qui fut lancé dans un heureux moment, donnant ainsi l'exemple en même temps que la règle. Je disais donc ce jour-là, répondant à votre avidité de connaître, et tous deux pressés par le temps, que pour diagnostiquer, qui est de perception et de divination ensemble, il faut ce généreux amour qui étend notre être, tout autant que cet entendement qui le gouverne, et qui est riche d'idées et de mémoire, mais naturellement impartial et froid. Cette vue n'est point nouvelle ; toute la religion des temps modernes l'a développée ; c'est le fond de toute la Mystique ; mais aussi ce n'est qu'espérer dogmatiquement, sans preuves, et même contre les preuves. Je ne vais point par là, ni vous, autant que je sais ; et de là vient toute la difficulté

⁵⁸ L'édition originale a été tirée à cinquante-trois exemplaires, par la *Nouvelle Revue Française*, en 1924. Voir p. 10.

de ce sujet, où je prétends que l'esprit positif ne cède rien et jamais ne déraisonne, et en même temps que l'inspiration poétique porte la pensée un peu en avant, et au centre même de la nécessité mécanique. Sur quoi Descartes est le maître des maîtres ; mais ici bref et presque hautain, et resserrant son honneur d'homme libre ; et encore une fois se retirant pour mieux donner, ce qui est sa Générosité, parfaitement définie en son Traité des Passions.

[223]

Voilà donc le paquet ; mais il faut le défaire, et en étaler le contenu. Revenons à observer les hommes. Il n'en manque pas qui ont peur des idées, je dis même en géométrie, ce qui se voit par un continuel refus de construire, utile par l'exemple, car il faut savoir douter, mais finalement stérile. Il n'y a point de ligne droite au monde sans la volonté de penser, et c'est la première chose qu'il faut savoir. J'ai souvent réfléchi sur cet ouvrage d'un ancien dogmatique dont nous ne connaissons que le titre : « Contre ceux qui croient qu'il y a des idées vraies et des idées fausses », et j'étais bien jeune quand je rêvai de l'écrire ; mais que peut-on écrire d'autre ? Les quatre tempéraments régissent les pensées de tout médecin depuis au moins deux mille ans ; mais qui croit que le bilieux existe, ou le sanguin ? Pareillement qui croit que le despotisme existe, ou la monarchie, ou la démocratie ? Ce seraient des pédants épais ; mais ce n'est point par là que l'on se trompe ; et ceux que j'ai connus bien doués et bien partis n'avaient pas à se défendre de cette manière d'errer, mais plutôt d'une autre, opposée, qui était de n'oser point se fier aux idées après cette remarque qu'aucune idée n'est vraie. Non point faible pourtant cette droite que rien ne peut fléchir, non point faibles ces triangles de notre initiation, qui étaient égaux ou semblables par décret, et non autrement ; et qui, soutenus, soutenaient ; aussi, non soutenus, tombaient. J'approche tout soudain de mon sujet en disant que les esprits faibles sont ceux qui manquent de courage, disant que nos idées ne sont que conventions et commodités, ou bien de simples abrégés comme voulait Leibniz. De tels esprits n'avancent point. Et ce beau mot d'avancer m'avertit ; car penser c'est avancer ; et cela relève du courage.

Bon. Mais le courage à son tour relève de volonté. Où est donc le cœur ? Auguste Comte, que j'ai fort lu, m'a appris me chose entre mille, c'est que les mots de la langue commune enferment la pensée commune, où se trouvent les plus hardies et les plus précieuses anticipations.

[224] *Le mot Cœur est parmi ceux qu'il signale, comme renfermant la plus admirable ambiguïté ; car il signifie à la fois amour et courage, en même temps qu'il nous rappelle la liaison du pouvoir de penser à la structure du corps. Mais je m'en tiens à ceci que l'amour n'est point séparé du courage ; et c'est ce que Descartes signifie au monde des hommes, sans autre explication, nommant Générosité non pas directement la richesse et comme le débordement du cœur, mais exactement cet héroïque sentiment du libre arbitre joint à la ferme résolution de n'en jamais manquer. Ce qui est courage et n'est que courage ; car toute preuve est contre.*

Laissant aller maintenant cette immense idée, je juge plus à propos de relever l'amour, d'après cette vue, au niveau du courage ; car c'est le point ; il faut refaire continuellement l'unité de l'homme, et redire toujours ce que c'est qu'oser, qui est savoir vivre. Et je remarque en passant cette énergique expression, due elle aussi à la sagesse commune, et qui nous avertit assez qu'il n'est plus question de se laisser vivre, dès que l'on a goûté à l'honneur de penser. Mais c'est bien assez pour aujourd'hui. Soyez donc fort.

*

2 avril 1923.

Nous sommes empêchés, mon cher, par les poètes, lesquels mûrissent leurs amours au soleil, comme les pinsons. Mais Balzac, en Béatrix, a mieux parlé sur l'amour, disant que notre volonté y a plus de part qu'on ne croit et surtout qu'on ne dit.

L'exemple de Calyste en ce roman est bon, parce que, d'un côté, il y a quelque chose de fatal dans cette passion qu'il fait voir pour Béatrix, contre tous les obstacles ; mais, d'un autre côté, on peut bien dire aussi qu'il suit son sentiment par une sorte d'obstination bretonne, comme [225] on voit d'abord qu'il le prépare et le couve d'après l'image qu'il s'en fait ; il s'y trouve donc jeté comme par un serment et je dirais même un point d'honneur ; nous voilà bien loin des pinsons.

Ce n'est pas à vous que j'apprendrai comment les mouvements du désir, de la colère, de la joie et de la mélancolie dépendent des échanges qui se font dans notre corps, et en un mot de l'humeur ; humeur est un mot des anciens médecins et qui convient parfaitement

ici. Que l'humeur dépende aussi du milieu et du temps qu'il fait, cela n'est pas moins connu. Peut-être a-t-on moins remarqué que l'humeur change aussi d'après les actions du corps, les attitudes et, en un mot, d'après l'expression ; en sorte que la mimique, par l'imitation du sentiment, le fait naître et revivre à volonté, non point par le dessus, mais par le dessous. La danse et les politesses, prises dans le sens le plus étendu, sont donc beaucoup dans l'amour. Mais puisque ces jeux dépendent à leur tour de l'imitation, de l'occasion et même du costume, nous voilà redescendus bien au-dessous du pinson. Ces sentiments, sans consistance aucune et qui naissent et meurent comme les reflets de la gorge du pigeon, seraient mieux nommés émotions. Dans le fond cette existence qui attend d'éprouver, sans diriger ni décréter, ressemble à celle des fous. Cette pensée choquante vous est certainement venue plus d'une fois, par la comparaison que vous n'avez pas manqué de faire entre ces affections instables, qui dépendent de l'occasion, et la mélancolie d'un fou, qui dépend seulement des humeurs, et change avec les globules. Et comme c'est la générosité qui manque le plus au fou, de même il faut dire que ces émotions errantes, filles d'ennui, sont toujours marquées de l'odieuse idée fataliste, ce qui fait que les plus agréables ont quelque chose d'offensant ; c'est pourquoi l'esprit les laisse à elles-mêmes ; d'où elles redescendent toujours à l'animal, mais dérégulé. Un cœur généreux ne peut manquer d'en être agité souvent, par l'effet des signes et des politesses ; mais ou bien [226] il les efface par les mouvements de la vie active, ou bien il les reprend et les ordonne en les rapportant à un seul objet ; et c'est ce que l'on appelle sentir, et encore mieux ressentir. Comme on voit par le mot sublime de Juliette dès qu'elle a vu Roméo : « Si je n'épouse pas celui-là, je mourrai vierge. » Bref, m'accordant ici avec le sentiment universel, je prononce que c'est toujours par quelque serment que les émotions sont relevées au niveau du sentiment. Or, rien n'est plus libre que le serment ; rien ne représente mieux cette police de soi, dirigée contre l'instabilité naturelle de l'humeur. Les vrais poètes l'ont senti, qui font voir la constance jusque dans les retours réglés de leurs chansons ; mais les poètes de second ordre ne savent pas faire tenir ensemble le sentiment et la règle, et ainsi manquent les deux ; et c'est pourquoi j'ai accusé d'abord les poètes.

Pour aujourd'hui, je m'arrête à cette idée qu'il n'y a point de sentir sans quelque fidélité. Dont nous voyons, et vous surtout, une sorte

d'imitation inférieure, mais encore humaine, dans ces souffrances en partie imaginaires, si bien prévues et attendues, on oserait dire désirées, et qui portent en ce sens la marque de l'esprit. Les moines de l'Inde savent bien que si l'on se détournait de prévoir et de se souvenir, les douleurs même organiques, en réalité elles le sont toutes, se réduiraient ou presque à ce point du présent qui sans cesse périt. Et j'ai souvent pensé que le chloroforme et les autres drogues n'apaisent qu'en enlevant la mémoire et l'anticipation ; dont vous trouverez des preuves sans chercher, dans ce beau et terrible métier que vous faites. Mais qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que nos sentiments, encore bien plus, n'ont de consistance dans la fuite des instants que par une recherche et une suite de nos pensées, continuellement accompagnées par la mimique volontaire. Dans ce sens les réactions organiques sont rassemblées, rappelées et modelées par une continuelle et fidèle pensée. Cette constance explique le cœur humain, et cette invention de l'amour [227] humain, toujours lié à la gymnastique chevaleresque et à l'idée étonnante de l'épreuve, tout cela grossi en Don Quichotte, mais nullement défiguré.

Peut-être après cela comprendrez-vous mieux ce que j'entends sous les mots de cœur généreux, et pourquoi il n'est pas médiocre de beaucoup souffrir. D'où je reviens finalement à rassembler les deux sens du mot cœur, élevant tout amour sur la fidélité et le courage. Et de là dépend aussi cette attention qui perce les murs. Mais n'allons pas trop vite ; le vrai sauteur passe tout près de la barrière.

*

3 avril 1923.

Je veux maintenant, homme attentif, mettre sous vos yeux un autre mot, avec tout son sens. Ce sera aussi une manière d'expliquer que savoir lire n'est pas peu de chose. Quand un homme dit, sur quelque question, que tel est son sentiment, il ne dit pas peu ; au contraire il dit le plus qu'il peut dire ; il dit sa pensée, mais sa vraie, profonde et durable pensée. Non point improvisée ; au contraire éprouvée, essayée, confrontée, tantôt par le discours à soi, tantôt par les perceptions, tantôt par l'action. Pensée qu'on ne distingue pas de soi, qui ne fait point violence ; pensée de toujours, pensée amie. Sentiment, pensée enracinée. Mais le mot lui-même, par son double sens, exige que nous joignons la pensée au corps. Car, qu'est-ce que reprendre sentiment

sinon s'éveiller à l'existence souffrante, alarmée, dépendante ? Et cette diffusion de l'âme dans les corps est comme une résurrection du pouvoir ; nous ne sentons et nous ne nous sentons qu'en essayant notre propre vie comme par une discrète gymnastique des départs et des arrêts. Cette pensée avec les doigts est le propre de l'athlète ; et c'est ce que signifie me statue grecque ; le corps se reconnaît pensant.

Cet heureux état n'est pas aussi commun qu'il devrait ; [228] car en tout temps et surtout en notre temps, par l'usage des abrégés et des abstraits, il se fait une pensée séparée et presque sans corps, comme si quelqu'un pensait l'astronomie sans lever la tête. Et dire qu'une telle pensée ne saisit rien, c'est plus que métaphore, ou plutôt, c'est rentrer dans le vrai par la métaphore, condition humaine, inéluctable, que l'histoire des beaux-arts nous rappelle assez. Suivons donc cet homme qui fait l'ange, et qui laisse son corps à la pâture. Puisque le corps humain ne peut cesser de subir un seul moment, et puisque l'âme y est toujours tellement attachée que les deux, au vrai, ne sont qu'un, il est inévitable que notre penseur soit importuné, impatient, crispé, tendu par des défenses mal suivies et par des décrets oubliés. Ce penseur grimace.

J'ai l'opinion, qui est de tous, que la timidité est la mère des passions ; entendez bien ce mot passion comme il le veut, d'après son origine ; j'ai sans doute assez expliqué que le vrai sentiment est plutôt action que passion. Or, la timidité est cet état d'impuissance devant un corps où la pensée ne redescend que par aventure, comme la police dans les mauvais lieux. Et c'est en effet un scandale dont le penseur ne peut se consoler, si le corps s'affole dès que l'on attend de lui quelque chose. C'est trouver en soi-même l'inimitié, la trahison, tout le danger possible.

Le vertige n'est que peur de soi, et la timidité est un genre de vertige, que l'attention redouble. D'où mille maux ; d'où une vie maladroite et étranglée. Que tout cela soit ainsi faute de gymnastique et de musique, comme disait Platon, c'est ce qui est évident au premier examen.

Je sentis mieux cette réconciliation de l'âme et du corps sur la planche d'escrime que sur les livres, et par l'enseignement d'un vieil Alsacien, sorte de chat maigre, et qui pensait par le bouton de son fleuret. Par la sévérité de cet homme vif, je connus quelquefois le bonheur défaire et de penser en même temps, de façon qu'il n'y avait

point d'écart sensible entre le projet et l'exécution ; vouloir toucher et toucher, ce n'était qu'un. Que cela fût la condition [229] de la dernière vitesse, c'est ce que l'expérience montrait bien. Mais la sagesse des maîtres d'escrime portait plus loin encore la leçon ; car ils appellent tireurs de moyens ceux qui, par la structure de leur corps, exécutent vite ce qui leur est prescrit ou ce qu'ils ont décidé ; mais, par opposition, ils appellent tireurs de jugement, mot admirable, ceux qui conçoivent en exécutant, c'est-à-dire qui pensent par leur corps tout entier. Voilà donc, en cet exemple, le jugement qui coïncide, en toutes ses parties, avec le sentiment. Me voilà tout porté à conclure, quoique prématurément, que le plus puissant jugement rassemble en lui le sentiment total et le corps présent, d'où les sens, par ce total éveil, tirent le brillant et le fulgurant de la perception traversante.

Il est impossible qu'un homme qui réfléchit n'essaie point de deviner ce qui se passe dans le corps humain en ces heureux moments. Descartes a tracé là-dessus un sommaire de la physiologie qui a encore toute autorité, si l'on sait le lire. Comte, tout nourri de Gall et de Broussais, s'est trouvé fort empêché, dans la même entreprise, par la fiction mythologique des fonctions logées ici ou là. Il est assez clair, d'après ce que j'ai remarqué ci-dessus, que le Jugement ne se loge nulle part, mais que tout y concourt, et jusqu'aux doigts dans la pensée du joueur de lyre, comme Descartes l'a vu. Ayant, d'après cette vue, perdu tout espoir de distinguer sensibilité, action et pensée comme les bureaux d'un ministère, ne peut-on encore, et comme par jeu, répartir mythologiquement les fonctions dans ce corps humain, si émouvant à observer ? Je crois qu'on le peut sans grand péril, logeant la combinaison et les abrégés dans le front mathématicien, et concédant à ce réduit de toute algèbre le pouvoir d'élaborer, en raccourcissant ce parcours qui va d'un sens à l'autre, et qui, dans l'athlète, contourne au contraire les moindres muscles et en communique assurance au tout. Dans le haut de la tête, logeons maintenant ces actions séparées aussi, et intelligentes, mais sans jugement, qui font le train des métiers ; [230] car, comme on pense souvent par abrégé, on agit aussi presque toujours par abrégé, comme si quelqu'un jouait de la lyre, ainsi qu'il arrive, sans y intéresser assez le cœur. Tout l'arrière de la tête représenterait alors les sens et les muscles ainsi que les viscères, mêlés en un raccourci riche, non sans étages et divisions, et formant en quelque sorte la réserve d'une seconde âme. Mais puisque à présent il

faut deviner, souffrez que je vous laisse aussi à deviner. À demain donc, gymnaste.

*

5 avril 1923.

J'ai pris deux jours pour examiner, avant de me jeter dans ces difficultés nouvelles et presque insurmontables. Il ne m'en fallait pas moins pour rassembler ce que j'ai jamais pu saisir concernant le rapport de l'âme au corps. C'est là une question de fait. Mais il faut plutôt dire que ce sera une question de fait quand les notions n'y seront plus embrouillées comme à plaisir. La physiologie, mon cher anatomiste, est encore bien loin d'avoir repris pour elle les fonctions du système nerveux. Au vrai, n'importe quel médecin s'efforce d'accorder avec une connaissance fort avancée du corps humain une science de l'esprit qui convenait à l'âge de pierre ; c'est comme si le chirurgien reprenait la hache de silex et l'aiguille d'os. Mais voilà bien assez d'énigmes. À vous, qui tenez un des termes, je veux une bonne fois expliquer ce que je sais de l'autre. Heureux si j'étais redressé de mes erreurs aussi sévèrement que vous l'êtes des vôtres.

L'âme des anciens temps c'est l'homoncule, ou bien le double impalpable, qui fait le rôle de pilote ou gouverneur dans la machine du corps ; à qui viennent comme des rapports de toutes les affections et de tous les mouvements, et d'où partent aussi les instructions et les ordres. Cette idée, fille des rêves, des visions et de la magie, a trouvé en [231] quelque sorte son image dans ces filets nerveux, dans ces centres secondaires et dans le centre principal, d'où est née cette étonnante mythologie, de messages courant le long des nerfs, les uns annonçant lésion ou perturbation, les autres prescrivant défense ou gymnastique. Ce que l'expérience vérifie en apparence ; et cela fait bien voir que la vérification n'est pas le tout. Car il est vrai que si quelque fil est coupé, tout va comme si le pilote, ou bien n'était plus informé de ce qui se passe, ou bien ne pouvait plus transmettre ses décisions, sages ou non. Ainsi l'anthropomorphisme se retrouve, chose admirable, dans la théorie même de l'être humain, jusqu'à inventer un Olympe cérébral à plusieurs dieux, comme Sentiment, Action, Pensée. Il faut avoir cherché avec Comte l'organe de la vénération, celui de l'induction et tant d'autres pour reconnaître, dans le Microcosme, les visages de Jupiter,

de Vénus et de Pallas Athéné. Mais il n'y a ici qu'un homme, qui est cet homme de chair et d'os ; et le pilote c'est la machine elle-même.

Quand j'ai mal au doigt, c'est moi qui ai mal. Mais traduisons cela en termes réels ; c'est le tout qui a mal ; et cela ne peut se faire que si la perturbation qui est d'abord dans le doigt a promptement son effet partout. Or si, cherchant dans une boîte, par mégarde je me pique à quelque aiguille, imaginez le saut ; je dis saut exactement, car tout le corps bondit à l'événement, et chaque partie selon sa forme et son actuelle disposition, les jambes nous jetant à fuir, mais par des tensions aussitôt contrariées, et en même temps le cœur battant à la folie, ce qui, par la rencontre des muscles resserrés en boule et tirant sur leurs attaches avec les efforts du muscle creux, renvoie le sang aux viscères et aux glandes. En cette agitation séditeuse l'homme se sent d'abord lui-même et s'effraie de lui-même ; et telle est la première atteinte du mal. J'ai mal. Le mal au doigt en est la suite, et prompte ; car cette première exploration, et d'autres, plus prudentes, font reconnaître sans tarder que les mouvements du doigt et de l'autre main sur le doigt [232] redoublent l'alerte ou l'apaisent. Ainsi le sentiment total est aussitôt orienté et comme rassemblé vers cette pointe d'aiguille. Ainsi le maniement du mal le réunit en un point, non sans erreurs ni illusions, comme vous savez, et les amputés le savent encore mieux. Et j'irai jusqu'à dire, en vue de joindre l'âme au corps, qu'il y a de l'indignation en toute douleur, et que l'orgueil du penseur humilié s'y retrouve, comme dans l'amour. Seulement, il y a cette différence que, dans les troubles de l'amour, nous ne trouvons point ce lieu où la douleur peut être maniée et sollicitée ; il faut chercher au dehors.

Maintenant comment se fait cette prompte liaison de la perturbation de mon doigt piqué à toutes les autres parties, c'est ce que l'anatomie et la physiologie expliquent avec assez de détail, le choc remontant à des centres très voisins et animant la région proche par cette irritation du tissu environnant que Broussais a analysée le premier, chose qui serait presque sensible à la pointe de vos bienfaisants outils ; mais très vite et de centre en centre, provoquant des défenses et perturbations déplus en plus étendues, le choc s'irradie dans le tout, soit par ces voies indirectes, soit par des voies directes autant que cette expression a un sens. Et l'on comprend aisément que si quelque cordon de conduite est rompu, ou bien si ce pouvoir de transmettre le choc est comme endormi par quelque poison, le tout ne sent plus avec la partie, et la sensation

périt faute de sentiment. Voilà en gros ce que j'en sais ; et je ne l'expose ici que pour faire comprendre que je n'ai nul besoin de supposer un homoncule au centre des centres, et qui ait charge de transformer le choc en douleur. Je dirais plutôt que l'homme ne sent en chaque partie que ce qui l'émeut tout. En sorte que je ne dirai jamais qu'une douleur est dans le cerveau plutôt que dans le doigt ou le genou; mais je dirai plutôt qu'elle est partout, comme la pensée est partout, et seulement orientée par l'action. Car qu'est-ce qu'un lieu, sinon une formule d'action ? Pensée et Sentiment sont donc enlacés avec l'action comme les tissus repliés en tout [233] notre être. Et je parie que dans les soucis de votre métier, qui sont votre lot, et non enviable, je retrouverais ces mouvements des doigts, mille fois refaits, qui sont vos souvenirs d'action et vos cruelles pensées. Mais je ressemble aujourd'hui, dans toute cette lettre, à quelque grossier masseur. Pardonnez, par la nécessité, qui est de mon sujet, de rendre tout l'homme à lui-même.

*

6 avril 1923.

Ce petit monde, que j'ai imprudemment agrandi, n'y vais-je point rester ? Monde du tressaillement, de l'impatience, de l'hypocondrie ou de l'ennui. Mais comment en sortir ? L'homme de cœur me fait voir par où l'on en sort. Ces sentiments inquiets, et qui retombent toujours à l'émotion du lièvre et de la biche, ne font pas une vie d'homme, quoique ce genre de mélancolique ait longtemps gouverné le monde humain par la prédiction. Et il est vrai que celui qui tressaille au monde sait beaucoup en un sens et même tout ; mais il faut un observateur pour lire ce prodigieux texte. Il faut donc sortir de la peur par le courage ; et ce mouvement, qui commence chacune de nos actions, est aussi, quand il est retenu, à la naissance de chacune de nos pensées. Mais je dois diviser, si je veux développer.

Il me semble que le passage de l'émotion au sentiment se fait par l'action d'abord. Par quoi le tumulte organique est d'abord méprisé, et aussitôt surmonté, enfin repris à la manière des ornements par la ferme ligne de l'action ; et cette sonorité des peines fondues en joie est ce qui donne un corps à la victoire. Non sans pensée, cela va de soi, car on n'en saurait rien ; mais il faut que le discours sépare ce qui est

ensemble. C'est pourquoi je suis d'abord l'oublieuse action. Violente d'abord, comme on voit dans le nourrisson qui s'agite et crie contre soi.

Le mouvement naît du muscle ; il faut partir de là, et [234] écarter cette vue mythologique d'après laquelle le mouvement naît d'un centre des nerfs. D'après ce que l'on sait, la fonction des nerfs est autant d'arrêt ou de modération que d'excitation ; mais ces difficiles recherches seraient peut-être éclairées si l'on examinait comment une action réussit. La maladresse est la loi de l'essai humain ; et je crois qu'on trouverait qu'elle est la loi aussi des mouvements de l'instinct, si l'on étudiait jusqu'au détail l'araignée, le fourmilion, et l'oiseau qui fait son nid, au lieu d'admirer sommairement les effets. Tenons-nous à l'homme, pour lequel il est clair que le moindre mouvement est d'abord contrarié ; et la peur est l'effet de cette contrariété, bien loin qu'elle en soit la cause. Le fait est que le maladroit use en même temps de tous ses muscles, et que la perfection d'une action, que ce soit la danse, ou le tir à l'arc, ou la couture, suppose que la terreur musculaire soit apaisée, et que ce qui ne sert point reste au repos, ce qui donne aisance et souplesse. C'est ainsi que le violoniste n'arrive qu'après un long temps à n'intéresser que peu de muscles, même dans la force, et d'abord à ne point serrer les dents. Le cavalier et l'escrimeur ont à gagner de la même manière sur la primitive agitation. Et ce qui est surtout à noter ici, c'est que la précieuse habitude, bien différente de la coutume nouée, est ce qui rend possibles les actions les plus variées et d'un mot les démarches de volonté. Gardons-nous seulement de concevoir la volonté mythologiquement, comme serait le pouvoir si souvent et si vainement décrit de délibérer et de décider sans rien faire ; ce n'est qu'une autre manière de concevoir me élaboration cérébrale séparée, et des conseils de cabinet dans la pointe du front. Il est clair au contraire que les méditations de cet ordre supposent une agitation des muscles parleurs, et même une mimique de tout le corps, mais retenue, et toujours convulsive. Dont la musique et la gymnastique nous délivrent d'abord, qui nous donnent la paix en nous-mêmes, et nous forment à ne délibérer et à ne décider qu'en action. Par ce savoir-vivre, l'unité du corps est conquise, visible en [235] l'athlète et le cerveau ne retarde plus les affaires, mais laisse passer librement, au contraire, ces secousses entretenues, accordées, compensées, qui font l'heureux état de paix. Aussi est-ce un grand signe de perfection que de se réveiller tout, ce qui revient à accorder tout son corps à la moindre action, ou

bien à discipliner chacun des mouvements selon tous les autres, ce qui suppose excitation et modération ensemble ; et, par exemple, la fonction des nerfs respiratoires serait normalement de régler les mouvements de la cage thoracique, non point d'après une formule fixe inscrite dans un centre bien savant, mais plutôt d'après tous les autres mouvements ; vaste cerveau serait ample passage.

Vous admirerez comme j'incline à écrire ici de ce que je ne sais point et de ce que personne ne sait. C'est que tout vaut mieux, à ce que je crois, que cette conception mythologique d'un cerveau où trôneraient pensée et volonté. C'est pourquoi il vaut ici mieux conjecturer d'après le tout que connaître d'après les parties. La statue grecque marque un beau moment de la pensée, par cette représentation du libre accord des parties, sans aucun centre revendicateur, et de façon que la pensée y soit inscrite par cette obéissance de chacune des parties à toutes les autres ; ce qui se voit principalement à ce crâne élargi en arrière et par dessous sans aucune prétention du front. Par quoi d'avance l'algèbre était réduite, et la géométrie rappelée à l'honneur de son nom. Qui ne voit que ces belles figures invitent à ne jamais penser sans faire, comme à ne jamais aimer sans aider ? Ce fut la maxime d'Hercule ; il mourut de l'avoir oubliée, Autant dire que la grande révolution d'amour et de pensée, que l'on nomme chrétienne, devait s'ordonner à partir du courage. C'est ce qui fait que ces imperturbables formes nous émeuvent profondément. Ai-je débrouillé quelque chose ? Attendez-vous ce sermon-ci pour retourner à ces belles images qui sont vos amies ?

[236]

*

7 avril 1923.

Voici maintenant, homme exigeant, que ces lettres s'ordonnent comme pour former une sorte de traité. C'est vous qui l'aurez voulu ; mais je ne suis point fâché non plus de cette occasion d'écrire là-dessus tout à fait à ma mode, et sans aucun souci des disputes. Me voilà donc amené à traiter du Sublime, et je n'y pouvais manquer, d'abord parce que le sublime est propre aux plus hauts sentiments, mais surtout parce que je crois qu'il est en quelque façon dans tous, les passions qui en sont dépourvues retombant toujours à l'émotion, et enfin, par l'esprit qui la reflète, à l'hypocondrie, comme j'ai expliqué.

Mais qu'est-ce que le sublime ? Par chance, nous le savons ; et l'illustre Kant n'a point manqué cette vertébrale notion. Nul objet n'est sublime. Un objet grand et écrasant n'est dit sublime que par retour sur le faible penseur, mais invincible, qui se rassemble en vue de mourir entier. Le sublime, c'est donc le vouloir ; non pas l'ordinaire du vouloir, qui se poursuit par des voies praticables. Non, mais le vouloir par réflexion et ralliement, ramassé et portant à lui seul toute l'espérance. Ainsi sentiment de soi libre, par cette reprise athlétique qui rend à chaque partie le facile gouvernement sur toutes, et qui est toute la santé pour l'homme dès qu'il est sorti de nourrice.

Par opposition, je dirais de toute maladie, comme Hegel a voulu le dire, que c'est une séparation ou un schisme, et comme me vie particulière et tyrannique en cette république de muscles et de tissus, ce qui humilie et aussitôt indigne ; le principal de la maladie étant colère et désespoir ensemble, ce qui va toujours à une sorte de folie par me fureur de déraisonner, de vous bien connue. Or, il y a ici des degrés sans nombre, et l'ennui siège dans la région intermédiaire où les sentiments se dissolvent à [237] mesure qu'ils se forment, à défaut de la sublime Fidélité. Car il y a toujours des raisons d'abandonner, qui est s'abandonner, et au fond cette diabolique raison que tout est fatal en nos événements ; et tout l'est bien, si l'on y consent. C'est pourquoi, au rebours, c'est un bon exemple du sublime que ce mot d'empereur : « Mourons debout. »

Or, cette énergique réaction est de toute minute. C'est pourquoi je donnerais encore comme sublime ce mot de mon maître Lagneau disant : « Être ou ne pas être, soi et toutes choses, il faut choisir », quoique le plein sens de cette belle formule ne puisse être saisi que si l'on entend que le sentiment généreux porte aussi la pensée ; à quoi il faudra bien arriver. Mais je m'en tiens aujourd'hui au commun amour, et je demande si c'est aimer, que se résigner d'avance à ne plus aimer, l'attendre, et même secrètement le souhaiter. Cet état de guet et de défense est au contraire le mépris parfait et, par cette remarque, vous expliquerez assez le jeu des passions de l'amour, et la colère homicide qui, si souvent, s'y montre. Car qui ne tient pas le consentement ne tient rien ; il reçoit l'amour comme le soleil et la pluie ; et qui aime sans consentir se garde étranger et se sent prisonnier ; d'où l'humiliation des deux parts, et la haine au fond des yeux. Aussi je conclus, sans aucun risque de me tromper, que pour aimer il faut vouloir. Oser

vouloir. Oser croire que l'on peut vouloir. Et je le dis pour n'importe quel amour, comme de la musique ou du saut en hauteur. Il faut l'espoir, et porté d'abord par le vouloir tout seul ; car tout nous détourne d'espérer. Encore bien plus dans l'amour proprement dit, où le regard sans foi parle assez pour enlever à l'autre la foi et l'espérance. On dit bien mauvaise foi ; et cette expression, en son sens profond, signifie que l'on n'a pas confiance en soi-même. En revanche, le courage d'aimer fait naître aussi un échange de grâce ; et voici un des plus beaux mots, qui signifie à la fois récompense et reconnaissance, y ajoutant quelque chose de libre et d'aisé et, au sens plein du mot, une animation du corps [238] et un esprit dans les moindres gestes. Et, au contraire, la peur est laide en tous pays. C'est pourquoi la beauté sans la grâce n'appartient qu'au marbre ; mais le vivant l'emporte sur le marbre par la grâce reçue et rendue qui est le miracle de la présence. Et la pudeur n'en est que l'attente ; car la pudeur est un refus des émotions et un sublime en espérance. Ainsi l'amour est poète de toute façon.

*

8 avril 1923.

Il y a aussi une grâce de penser. Que les passions tristes y soient contraires, c'est ce que l'expérience la plus commune a fait voir depuis longtemps. Et c'est en ce sens qu'on a répété avec raison que l'œil de l'observateur doit être sec de larmes. Il faudrait donc, si l'on voulait bien penser, n'aimer rien. Mais il y a aimer et aimer. Et toujours est-il qu'il faudrait faire une différence entre l'amour et la haine ; ce que je trouve noté dans Comte, et nulle part ailleurs que je sache ; et j'en veux transcrire ici quelques mots : « En reprochant à l'amour d'être souvent aveugle, on oublie que la haine l'est bien davantage, et à un degré bien plus funeste. » Toutefois, ce n'est pas encore assez dire ; et si j'ai bien décrit l'amour généreux, peut-être penserez-vous qu'il n'a pas tant besoin de se tromper, puisqu'il fait être ce qu'il espère, ce qui est bien mieux que de le supposer. Au reste, il faudrait dire de la haine aussi qu'elle ne se trompe guère, faisant naître aussitôt à son image ce que j'ai appelé dans un sens renouvelé la mauvaise foi, et enfin, toutes les preuves qu'elle cherche. Mais dans ce monde humain on ne découvre pas le vrai ; bien plutôt on le fait ; et les hommes s'empressent, autant que j'ai vu, de réparer l'erreur que l'on a pu commettre en les jugeant meilleurs ou pires qu'ils ne sont. La seule chose que j'aie maintenant à

dire [239] là-dessus, d'après ce que j'ai voulu précédemment expliquer, c'est que celui qui voit le mal ne voit que séparation ou négation, ce qui n'est rien, et ainsi manque l'être. Mais j'aurais ici trop beau jeu, par le voisinage du vrai et du bien. Aussi n'est-ce pas cette question-là que vous avez voulu poser ; mais plutôt vous vouliez savoir en quel sens on pouvait dire que le cœur le plus généreux était aussi le mieux préparé à saisir l'objet matériel, inhumain, celui qui est comme il est, et ne peut être soupçonné de changer jamais pour nous plaire ni pour nous déplaire.

Car, enfin, les planètes n'ont point changé leurs vitesses par le désir qu'avait Képler d'un rapport simple entre les distances au soleil et les temps de révolutions. Il ne fallait que mesurer, et l'espérance n'y pouvait rien. Pourtant cet exemple fameux est propre à faire voir que la piété a au moins une fois conduit l'investigation dans ses véritables chemins ; car vous pensez bien que les nombres recueillis ne vérifiaient pas à la dernière rigueur le beau rapport du carré des temps au cube des grands axes. Je dis au moins une fois ; certainement plus d'une fois ; car les anciens, longtemps avant Aristote, et Aristote aussi, voulaient que les astres, de tous temps vénérés, décrivissent des cercles, parce que, disaient-ils, cette figure parfaite convient aux dieux. Et cette supposition, qui n'était qu'approchée, les mettait pourtant dans le bon chemin, autant que l'ellipse, supposition meilleure, est parente du cercle. Mais nous voilà jetés au vif de notre problème ; car les astres ne décrivent point des ellipses, ni aucune courbe fermée, puisqu'ils dérivent avec le soleil vers la constellation à Hercule. Ainsi reparaît ce que j'écrivais d'abord et par anticipation, que nos idées sont des instruments pour approcher de la chose, et en vérité des références, comme sont leurs axes. Et que tout cela soit tracé et maintenu par la volonté du géomètre, c'est ce qui est assez visible.

Toutefois il y a une géométrie de jeu ; et, quoique la fidélité aux conventions tienne déjà à un ferme et généreux [240] gouvernement, il ne manque pas de géomètres sans cœur qui n'osent pas décider si ces conventions valent mieux que d'autres. Et ce refus de juger, suite de cette coutume, à laquelle ils sont attachés, de comprendre sans risques, vient, selon mon opinion, de ce qu'ils ne mettent pas tout leur être au jeu. Le front ne communique pas assez aux viscères, et leur physique n'est pas de santé. Lucrèce est plus beau, allant à percevoir coûte que coûte et par ce moyen à réduire la folle imagination. Et notre condition

est telle que nos géométriques et mécaniques anticipations, si elles sont hypothèses à l'égard de l'éclipse, du volcan et de la foudre, ne le sont point à l'égard du bonheur ; ainsi ces armes pour découvrir sont d'abord sans force si le cœur ne les pousse ; c'est pourquoi la première des Physiques et la mère de toutes, fut naturellement poésie. Or, c'est là que je veux que vous portiez aujourd'hui votre attention. Car la vraie science est de police et vise toujours à se délivrer du rêve initial que je décrivais, où tout est ensemble et où sont mêlés, sous l'idée d'un destin insurmontable, la nécessité extérieure que je dois finalement prendre pour ce qu'elle est, et mon propre royaume, que je dois gouverner au mieux. Le fou ne perçoit que son corps et prend ses rêves pour le monde. En quoi il y a une sorte de vérité, comme je disais ; car, étant comme il est, il ne peut faire que les apparences n'apparaissent pas. Mais disons mieux ; il n'est rien proposé à personne que les apparences dont le fou fait ses pensées. Apparences, les angles d'un cube, que je ne vois point droits ensemble ; apparences, le lever et le coucher des astres ; apparence, ce soleil qui n'est pas plus grand que la lune ; apparence, cette lune plus grosse à l'horizon qu'au zénith, comme je le remarquais encore pour cette lune pascalle ; et je ne pouvais m'empêcher de la voir ainsi ; mais je savais bien que je ne la voyais pas ainsi ; et quand je l'aurais vue comme il fallait, je ne me trouvais pas quitte encore, sachant bien que je ne devais pas la penser comme je la voyais. Mais la vraie [241] lune, comme vous savez, aucun œil ne l'a jamais vue, ni le vrai soleil. Ne méprisez point ces exemples simples ; en des objets plus proches je ne trouverais point, sans doute, d'aussi sévères leçons, et l'impatience d'agir me détournerait de connaître. Dans le fait c'est par les choses du ciel, inaccessibles, que la délivrance a commencé ; c'est par elles que s'est faite, d'abord, cette séparation du fait et du désir, première victoire de la volonté. Et il est assez clair que le délire des foules appelant la lune morte, n'y conduisait point ; et le retour même de la lune les trompait encore. Il faut un grand pouvoir sur soi pour savoir bien clairement où ce pouvoir s'arrête ; et il est digne de l'athlète de savoir que quelque chose est hors des prières.

*

9 avril 1923.

Je ne sais si vous êtes grand astronome ; j'entends par grand astronome celui qui, levant les yeux, perçoit autre chose que des clous d'or et une sombre coupole. Je crois pourtant que cette connaissance

des astres a de l'affinité avec ces perceptions indirectes qui anticipent sur vos instruments. Pour moi je tiens barbares ces sciences intermédiaires, comme physique et chimie, qui ne s'arrêtent point à percevoir, et qui imaginent toujours, sans vérifier qu'indirectement ; ce sont des magies prudentes, qui en sont encore à inventer des causes. La biologie, au contraire, autre astronomie, se garde de supposer la structure ; elle a assez de la découvrir. Revenant à ce corps humain dont les affections traduisent sa propre structure et celle de l'univers autour, mais tout mêlé, je dirais que l'objet du savoir est seulement de démêler ce qui est à nous et ce qui est extérieur, reculant le soleil en son lieu comme il recule cette fenêtre, cet arbre, cette barrière, cette route, ce pont, chaque chose à sa place ; ainsi ce que la perception commence, la science le continue ; et, comme j'ai appris et je sais que ce [242] pont a un autre côté et se présente sous d'autres vues encore, ce que j'explique par sa forme, ainsi Copernic nous a appris à mieux percevoir la forme du système solaire et ses mouvements ; et, comme je suis, en son parcours, cette voiture d'après ses apparitions, ainsi je suis Vénus faisant son tour, et Mars, et la Terre elle-même sur laquelle je roule, corrigeant les mouvements d'apparence, d'après le mien propre, à la manière du voiturier, qui sait bien que les arbres ne courent pas à sa rencontre. Ainsi bien percevoir serait le tout de la connaissance, et je m'en tiens là. J'étais donc dans notre problème et le nez dessus quand vous me supposiez rêvant à la lune.

Ici revient le corps entier, par cette unité conquise, par cette mimique juste, par ce sentiment dirigé et retenu. Celui qui a dit que penser, c'est se retenir d'agir, je ne sais qui c'est, a chanté, je dirais presque, le poème de l'homme percevant l'oiseau. C'est un oiseleur qui renonce à prendre. Ainsi le trappeur devient contemplateur, ouvrant entre les branches ces passages où il n'entre point, plus heureux de sentir son propre pouvoir que de l'exercer. D'où ce libre jeu des muscles seulement essayés, et ce sentiment de soi, conquis sur l'ivresse d'entreprendre ; car l'action dévore la pensée. L'ennui des passions vient de ce qu'elles ne peuvent pleinement sentir faute d'aimer percevoir. Je suis comme assuré, quoique sans preuves, que les hommes eurent d'abord l'univers en eux, et pour ainsi dire la lune dans l'estomac, ne pouvant digérer cette accablante nourriture, et se battant entre eux pour oublier tout. Ce fut leur art, trace et monument d'abord de leur folie, qui leur apprit la contemplation, par cette peur sacrée qui,

les détournant des tombeaux, les conduisit enfin à les voir. Et la perspective des colonnes nous apprend celle des arbres ; et, quoique cela étonne, il faut juger que c'est par la peinture que nous apprenons à voir les couleurs. Aussi le mouvement est juste de cet auteur que nous venons de perdre, toujours sortant de l'œuf et qui perçoit l'aubépine d'après l'estampe japonaise ; car on sait qu'il faut [243] apprendre à voir, mais on sait moins qu'il faut toujours apprendre, et renvoyer chaque chose à sa place ; soutenir enfin ce monde comme Atlas, ce monde qui retombe sur nous dans notre sommeil. Ces jeunes filles furent d'abord, et furent toujours, un petit moment, comme une frise en mouvement, peut-être de mouettes sur le sable, et non séparées de ces filets de bleu pur, comme on voit les émaux. Je rappelle ces images en naissance pour faire entendre ce que c'est que voir, et comment la mimique des doigts donne un sens au relief, et celle des jambes, aux chemins. Le sentiment de la nature tient au sublime par ceci, qu'il nous fait saisir comme un spectacle des choses toutes et toujours redoutables, sous cette condition de paix intérieure, mais active et gouvernée, sans laquelle nous ne les verrions seulement pas. Car que peut voir de l'incendie celui qui fuit par-dessus les femmes et les enfants ? Sans penser donc à ce fier courage, lorsqu'il regarde l'éclipse à travers son carreau enfumé, l'occupant de cette terre voyageuse le sent pourtant. « Si le ciel rompu tombait sur lui... » ; mais le ciel tombe à tout moment.

Aimer ce monde c'est d'abord aimer, comme aimer n'importe quoi c'est d'abord aimer. Et, au contraire, haïr n'importe quoi, c'est d'abord haïr ; on dit : « ne pouvoir souffrir », et cette forte expression dit bien ce qu'elle dit. Voici un homme qui ne peut souffrir, qui ne sait souffrir, qui ne sait pas être, et qui s'irrite déjà contre tout, et contre moi, sans m'avoir vu. Peut-être ai-je assez expliqué finalement que celui qui ne surmonte pas son propre être ne peut aussi rien percevoir autour, sinon mêlé à lui, et comme un désordre en lui par-dessus les autres. Ici se trouvent les sources de la bienveillance, qui fait clairvoyance. Et, quoique votre propre gouvernement ne soit pas tel que vous vous trompiez souvent, peut-être vous trompez-vous du moins là-dessus, étonner de cet amour qui vous rend attentif, et que vous soupçonnez de pitié peut-être. Mais pitié ne donne pas secours ; et le bien qu'un homme peut faire ne vient pas de faiblesse, mais de force. Ce généreux [244] et perçant intérêt, qui est l'attention d'Hercule, est égal sur tout

objet et contemplatif par ce système équilibré et ce bonheur d'être que la statue représente si bien. L'impartialité, mon cher, n'est point froide, mais plutôt chaude à tout, comme le soleil. Ainsi c'est toujours par notre bonheur d'abondance que nous éclairons les maux d'autrui.

*

10 avril 1923.

Il faut terminer, vaille que vaille, cette suite de pensées heureuses et libres, quelques-unes errantes, et qu'il faudrait reprendre et rattacher ; mais l'aiguille des saisons qui court maintenant sur la terre en ombres et lumières chaque jour changées, semble raccourcir le temps ; les heures accélèrent leur ronde, et cette fin de la lune pascalle marque le retour de travaux moins libres. Soyons gardés de plainte. Ce cours des choses, qui n'a pas égard, c'est trop peu de l'accepter, il faut l'aimer. C'est ce qui nous donne prise, comme au coureur, le poids et le sol dur. Recevant ainsi sommation de juger, nous surmontons la manie de raisonner, qui est ajourner. Et pour échapper à la précipitation triste, il faut courir devant, et anticiper, Zénon raisonne et dissout le mouvement, mais Achille devance la tortue.

Il faut donc oser, et être heureux par provision. C'est là que j'allais, disant qu'il faut oser pour avoir force. Si ce mouvement était sans doute ni regret, ce serait trop beau. La droite a fait toute la géométrie, par le repentir qu'en eut le géomètre. De même le sculpteur admire la statue après qu'il l'a faite. En bref j'avais anticipé d'abord comme il faut, disant, et vous aussi, qu'il faut aimer pour connaître ; mais ce n'est pas assez dire, et l'amour nous tromperait si nous l'attendions. Il faut donner d'abord. Et admirez comme les théologiens, quoique dans un cercle [245] abstrait, ont bien tracé le chemin de la récompense au mérite. Car, hors de l'état de grâce, on ne peut rien faire de bon, et grâce est bonheur ; tout le monde comprend ce que c'est qu'heureuse expression et heureuse entreprise ; mais il faut mériter d'abord la grâce, quoique la grâce achève le mérite. Cette querelle est belle, parce qu'elle fait voir que le raisonnement ne peut pas la terminer ni aucune. Mais celui qui sait lire y lit encore que l'amour qui conquiert est lui-même conquis, et que le salut ne commence jamais par grâce reçue. Ainsi, selon la condition humaine, le bonheur suit le courage, mais précède l'œuvre ; l'œuvre est la récompense du bonheur et comme son

reflet. En sorte que c'est bien l'heureux qui est musicien, comme la musique l'annonce, et aussi l'heureux qui est juste, comme Platon l'a osé dire. Et le même Platon nous porte encore, heureux lui-même et poète avant d'être sage, disant par mythe qu'Amour est fils de Pauvreté et de Richesse. Ne demandez pas maintenant pourquoi l'on représente l'Amour enfant ; mais jugez-en plutôt par cet enfant de Michel-Ange qui, de ce beau mouvement, tient et entoure en sa mère tout ce qu'il sait et tout ce qu'il saura. Ce que j'ai voulu montrer à vous, puisque vous le saviez, c'est que celui qui n'est point dans l'état d'aimer n'est point non plus dans l'état de connaître, et que le corps humain, image de l'esprit, est ainsi fait qu'il doit d'abord chanter juste, avant de découvrir quelque digne objet de son chant ; c'est pourquoi la poésie fut avant la prose, la religion avant la science, et le mage avant le chirurgien.

Le poète est plein d'amour, et en illumine les moindres choses ; c'est par là qu'il les voit enfin comme elles sont. On a moins remarqué que le poète est plein de courage. Car il forme d'abord comme une chanson vide et bien dessinée, pour sa propre harmonie et sa propre délivrance. Et géomètre aussi par là, il ne la change point que par son décret ; et le plus puissant poète, en son préambule, est justement celui qui annonce, comme par un solennel serment, qu'il n'abandonnera pas ni ne cédera rien de cette [246] règle qu'il s'est donnée, mais que tous les objets s'y viendront soumettre, quand ce serait Achille et son char aux roues sanglantes. Ainsi l'hexamètre, qui est le moins flexible, annonce aussi le plus ; ce qui est aimer avant de savoir. Mais, pour rassembler ici mes raisons, je veux dire que cet état d'audace et de bonheur, qui est l'amour cherchant son objet, remet tout l'être de l'homme dans cet état athlétique où le jugement passe tout entier dans le geste infailible par la vertu duquel la forme invisible est comme délivrée. Toute sculpture, comme tout dessin, rend visible l'invisible. De même le jugement veut de la grâce, et un cœur riche de soi. Enfin si nos idées abstraites requièrent déjà la grâce et l'amour ensemble, que dire de ces idées singulières qui sont votre tragique objet ? Car vous tirez l'objet de ses limbes, par ce contour fermé d'abord et repris, tracé d'action qui donne l'être ; mais en toute œuvre il faut d'abord finir. Et je retrouve ce même rapport dans ces beaux dessins qui, mieux encore que vos poètes, vous détournent de cette vaine peur, mais si naturelle, que l'on sent en mesurant le fossé après qu'on l'a franchi. Car la ligne n'est point de la chose, mais de l'homme, et de bonheur par cette grâce

au fond, de courage aussi, par cette nudité, en votre Rembrandt, qui marque à peine sur le blanc du papier, et qui suffit. Les stoïciens disaient volontiers, en terminant leurs lettres : « Je vous souhaite de belles images. » Que dire de mieux ?

[247]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l'esprit.

FRAGMENTS DE DÉDICACES

[Retour à la table des matières](#)

1920.

[Système des Beaux-Arts](#) (Gallimard, édit.).

*Écrit dans la boue militaire qui est plus boue qu'aucune autre,
1916-1917.*

1921 (7 septembre).

[Mars ou la Guerre jugée](#) (Gallimard, édit.).

Il faut pourtant se retenir d'éternuer.

1923.

Cent un Propos (2^e série) (édition 1916) :

Exemplaire et autographe, en souvenir du mois de janvier 1923.

Voici l'autographe, sur une autre page de garde :

Extrait de mes cahiers :

*Il y a, en tout art, et en toute chose, un trône vide et une couronne.
Ils sont là autour à guetter si quelqu'un ne va pas prendre la couronne ;*

ils disent ce qu'il faudrait faire pour la prendre ; si on serait bien assis sur le trône ; ils comptent les marches et mesurent la couronne. Chacun d'eux pense qu'il ne pousserait pas les autres à la prendre, et attend qu'on la lui donne. Il n'y a pourtant rien à [248] briser ; il n'y a que quelques marches, qui ne sont pas si hautes, un trône pour s'asseoir et une couronne à prendre. Ce n'est pas bien difficile. C'est assez difficile tout de même, pour que désirer, essayer, espérer, craindre, trembler d'attente, tout cela ne soit même pas le plus petit commencement de la chose. Tu ne vas pas délibérer devant ces trois marches ; tu ne vas pas chercher des aides autour de toi ; tu n'as pas trois mètres à franchir ; tu sais prendre. Eh bien, prends donc la couronne !

Écrit vers 1907.

1925 (3 août).

Jeanne d'Arc (sept propos).

Pour l'ordinaire de la vie, je ne vois que le sublime qui soit d'usage.

1925 (25 septembre).

[Souvenirs concernant Jules Lagneau](#) (Gallimard, édit.).

Nos pensées sont premièrement des aventures de gorge.

1929 (3 février).

Cent un Propos (5^e série) (Lesage, édit.).

Il importe qu'un roi soit gêné aux manches.

1931 (13 juillet).

[Vingt Leçons sur les Beaux-Arts](#) (Gallimard, édit.).

Penser musculairement, c'est le génie.

1932 (7 février).

Idées (Paul Hartmann, édit.).

[249]

Ma méthode est de lire sans réserves, et d'approuver toujours. Il me semble que cela est terrible contre la médiocrité.

1932 (10 novembre).

Propos sur l'Éducation (Rieder, édit.).

Fidèle et précieux ami,

Clotilde de Vaux a dit : « Il est indigne d'une grande âme de communiquer le trouble qui l'agite. » J'ajoute cette sorte de corollaire : « Il est indigne d'une âme grande ou petite de communiquer un trouble qu'elle n'éprouve pas. »

1934 (24 février).

Propos de Politique (Rieder, édit.).

En toute amitié,

La politique est une chose ennuyeuse, médiocre et laide, dont il faut pourtant s'occuper, comme de tant d'autres choses ennuyeuses, médiocres et laides.

1934 (18 juin).

Les Dieux (Gallimard, édit.).

Qui repousse l'erreur ne saura jamais. Rester dans l'erreur est le plus difficile. L'éprouver telle à volonté est sans doute le plus haut degré de la connaissance de soi.

De tout cœur, mon cher ami.

1936 (24 mai).

La « Jeune Parque » commentée par Alain

(Gallimard, édit.).

Cet autre commentaire qui n'est que le développement du premier.

[250]

Vous êtes donc, mon précieux ami, le père authentique de l'un et de l'autre.

À vous de tout cœur.

1937 (14 mai).

[Souvenirs de Guerre](#) (Paul Hartmann, édit.).

Au professeur H. M.,

cette peinture exacte de l'homme en guerre, qui vaut mieux qu'on ne dit. Qui ne sait pas voir la mécanique de l'homme ne peut se guérir de misanthropie, maladie mortelle. Tout homme est beau dans son métier, et le militaire aussi. Je considère avec satisfaction cet honorable (papier) Japon presque digne de vous. Courage donc, mon cher chirurgien, ne vous laissez pas de semer le bien selon la rencontre à la manière des dieux, et soyez heureux.

1937 (28 octobre).

Entretiens chez le Sculpteur (Paul Hartmann, édit.).

Mon cher M...,

J'ai été bien heureux d'écrire le Sixième entretien, qui est évidemment le plus important de tous, et ainsi de vous renvoyer quelques idées traversantes. Souvenez-vous qu'une fois, au moins, chez vous, nous avons suivi assez loin Balzac au sujet de Stendhal, cherchant pourquoi il disait que les grands penseurs ne font pas les grands écrivains. En cherchant par là, on trouve, comme vous l'aviez remarqué, la poésie, immobile en son secret, qui est de refuser la

pensée qui vient avant la beauté (c'est rimer !). J'ai dû laisser ces idées dans un état d'obscurité qui convient pour instruire les jeunes et avides lecteurs (parmi lesquels je vous compte). Et que faire de mieux ?

Bien affectueusement, donc, je vous offre ce volume, le premier que j'aie dédié. Nous aurons encore quelque temps [251] pour battre ces difficultés (comme on bat les tapis). Il me reste à m'excuser de vous avoir fait parler sans vous avertir. Mais je ne trompe personne en annonçant que vous serez pour tous les arts l'amateur pensant, si bien préparé par l'anatomie et par l'état de boursier, qui permet la liberté. Je vous embrasse affectueusement, mon cher boursier, et je vous couronne de papier vert.

À vous.

1938 (25 octobre).

Propos sur la Religion (Rieder, édit.).

Mon cher ami,

J'écris avec bonheur ce titre pompeux auquel vous avez été certainement élevé. Mais il s'agit à présent de choses bien plus sérieuses ; et je sais qu'elles vous plairont. Vous n'êtes pas disposé à traiter légèrement l'Esprit, pour qui tout enseignement est possible, l'Esprit qui est un pour tous, et que nous interrogeons dans notre beau silence.

Que les hommes l'aient nommé Dieu, cela n'est pas un miracle. Avec un peu de silence, j'arrive à comprendre la bonne femme sur son prie-Dieu, je reconnais qu'elle pense non moins que Thalès, et vous-même, vous m'êtes un remarquable animal pensant qui ne mêle point ses pensées avec ses émotions et qui se tient toujours à quelques mètres de son objet. Restez où vous êtes mon cher Juge.

Cordialement.

1938 (28 novembre).

[Esquisses de l'Homme](#) (Gallimard, édit.).

Mon cher ami,

À vous ces chapitres de physiologie ! Que peut-on écrire d'autre ? Aussi il est vrai que tous mes écrits sont de physiologie et c'est par là qu'ils ont mérité votre [252] attention. Je veux dire que j'ai voulu décrire l'homme d'après le geste plutôt que d'après le discours. Cette entreprise était de métier pour moi ; mes lecteurs seraient peut-être étonnés s'ils savaient que mes leçons de philosophie étaient ordinairement obscures et difficiles à suivre, et que, pourtant, les Propos les plus aisés en résultaient naturellement. Le titre d'une étude sur ce sujet serait les Rapports de la Philosophie et des « Propos » d'Alain. Les sujets les plus faciles sont difficiles au commencement. Telle est l'expérience que j'ai faite et que je dois au très obscur Jules Lagneau. Je pense qu'il se trouve ici quelque loi de nos pensées, c'est qu'elles sont toutes métaphysiques et toutes d'expérience. Excusez ces fragments de méditations.

Bien affectueusement.

1939 (24 mars).

[Suite à Mars. Convulsions de la Force](#)

(Gallimard, édit.).

Vous ne vous étonnerez pas, mon cher ami, de voir que Mars continue. Il reste à dire pour la paix. Ainsi je fais figurer, dans cette Suite à « Mars », tout ce que j'ai écrit sur ce grand sujet de 1921 à 1926. Un deuxième volume suivra. Je cherche en réalité la notion même de la guerre ; il faut que nous arrivions à savoir ce que c'est, faute de quoi nous irons à la guerre par des moyens de paix. Quand nous aurons les vraies notions, il sera aussi simple de refuser la guerre que de s'abstenir d'un poison. Sur ce grand sujet, j'ai pour cagneux tous mes lecteurs, et vous au premier rang par votre admirable facilité.

Très affectueusement.

[253]

1939 (7 mai).

[Echec de la Force.](#)

...

Pour ce volume, troisième et (espérons-le) dernier de Mars, je vous réserve cette définition : La guerre, ce fruit amer de l'imagination.

1946 (25 octobre).

[Lettres sur la Philosophie de Kant](#)

(Paul Hartmann, édit.).

Cher prince junior,

Voici un petit livre qui a attendu longtemps le bon vouloir du papier et de l'encre.

Et parce qu'il contient toute la conclusion de mes discours, il est bon que vous ayez ce livre dernier. Il sera même bon que vous le lisiez. Pendant ce temps-là vous penserez quelquefois au prince senior, monsieur l'Académicien.

Vous qui ajoutez, document après document, chaque jour une lumière à ce grand Mallarmé.

Toutefois, je vous aimerais encore mieux comme médecin (je sais que vous l'êtes), car je suis repris de goutte, comme un chanoine, et elle tend à tout envahir.

On ne peut pas vivre toujours. Et je vous envoie maintenant de fidèles pensées, qui feront de vous un prince très senior.

J'aime l'amitié encore plus que les idées, et j'ai plaisir à penser à vous.

1947 (15 avril).

Humanités (Éditions du Méridien).

Voici, mon cher prince junior, un livre que j'ai attendu longtemps, que j'avais même oublié, et qui, tout compte fait, mérite de vous être offert.

[254]

Je vous envoie l'édition de luxe, à laquelle vous ne ferez guère attention. Songez pourtant que c'est imprimé en province, à Rodez !

Et soyez fier de la province, puisque vous y restez ! Mais un jour viendra où l'Académie vous mandera impérieusement.

Je serai heureux ce jour-là, où s'accomplira votre carrière compliquée de chirurgien, de littérateur et de collectionneur (pourquoi pas de poète ?).

Mon cher Mondor, j'ai tant de souvenirs où vous êtes, que je pense bien souvent à vous. Vous aimerez retrouver dans ce livre le Déjeuner chez Lapérouse, qui peut encore se lire, et qui est un bon portrait de Valéry.

Vous serez surpris par beaucoup d'autres fragments et vous saurez bien y voir mon idée du moment ; c'est l'idée d'une réforme de l'Enseignement public. Je crois que toute la République dépend de ce commencement, et elle sera bonne s'il est bon.

De cœur à vous.

[255]

ALAIN.
Souvenirs – Pages inédites
Lettre sur le sujet du cœur et de l’esprit.

LE DÉJEUNER CHEZ LAPÉROUSE ⁵⁹

Par Alain

[Retour à la table des matières](#)

*Tout le monde connaît le restaurant Lapérouse, situé sur le quai tout près de l’Institut et qui a nourri beaucoup d’ambitions académiques. Les miennes n’étaient pas grandes ; voir de près un grand homme et lui poser des questions passionnées, voilà ce que je souhaitais. Or, ce matin-là, moitié soleil, en ce lieu qui est un des plus beaux du monde, je touchais à la réalisation par une démarche qui se trouva décisive. C’était, je crois, au printemps de 1926. Le docteur Mondor m’avait confié son exemplaire de *Charmes*, en me priant d’écrire dans les marges toutes les réflexions qui me viendraient. Et certes les réflexions ne manquèrent pas, et je rendis un volume très bien griffonné. Henri Mondor, qui est parfait pour la liaison des poètes avec leur public, s’empressa défaire lire ces commentaires à Paul Valéry. Le poète reconnut aisément le ton de l’admiration vraie. Il lut avidement ces compliments et, par une conséquence très naturelle, ce matin-là j’étais invité par Mondor au plus académique des restaurants pour y déjeuner avec lui et Valéry en tiers. Me voilà donc montant de petits escaliers*

⁵⁹ Les belles pages, parues en 1939, ont été reproduites, incomplètement en 1946, dans un livre d’Alain, [Humanités](#) (collection Parentés), Éditions du Méridien, telles que voici.

bien noirs, et demandant au chasseur de s'enquérir d'un docteur Mondor qui attendait un invité. Ce ne fut pas long. Je fus dirigé vers une de ces obscures petites salles que j'avais remarquées, et me voilà assis, Valéry à ma droite et Mondor en face ; tous deux très contents non moins que moi-même.

Je veux faire ici le portrait du poète, qui me saisit [256] comme me sculpture. Je le compare à un lion de pierre. Cet homme, petit, porte une tête redoutable par l'attention et le mépris, aussi par une gâité de bon aloi, remarquable par sa puissance d'expression tragique incomparable. Je ne connais pas de masque qui saisisse à ce point. Il y a de l'amitié dans cette expression et une absence (comme il dit) ou une distraction (comme on dit) effrayante, au-dessous d'une boîte carrée de combinaisons où dort tout le langage. Les gros yeux, brillants comme des diamants, refusent le petit objet et s'égalent à l'univers auquel ils sont tangents par leur courbure ; ils voient au loin et ils voient des rapports. Les sourcils menacent les naïfs. Il y a presque de l'indignation dans ce visage et la fixation d'un mètre et d'une rime au-devant de soi. Ce regard tint toujours le poème sous son commandement et ne permit pas d'écarts. Cette discipline sonne partout dans la Parque. Discipline de fureur et de certitude que ce visage exprime absolument. Ces choses aperçues, et le temps convenable donné à admirer ce monument, la conversation ne devait pas languir entre gens si évidemment passionnés pour deviner le secret de la poésie. Là-dessus j'occupais une position forte. Campé sur le langage et sachant très bien ce que c'est, je le comparais à une grande harpe accordée par le temps et que le poète fait sonner. Cette idée, qui est en effet bien orientée, fut bien reçue. Nous fûmes d'accord sur ceci, que la résonance naturelle d'un langage, c'est le poème.

Au vrai, j'avais devant moi l'orateur et le poète. L'orateur c'était Mondor qui, dans la suite, fut appelé à un des postes oratoires de la chirurgie. Or, j'avais réfléchi longtemps à la situation de l'orateur, et je regrettais qu'il n'y eût plus d'école d'éloquence, et selon ma constante méthode, je cherchais l'essence de l'orateur dans le rapport acoustique de l'homme à la salle et à l'auditoire. Je découvris aisément que la période est de métier, et forme un secours offert aux oreilles qui peuvent évaluer la trajectoire et le point de chute de la voix, et ainsi deviner le sens [257] de ce qu'elles entendent d'après l'attente de ce qui est une sorte de chant, remarquable par le son et la mesure. Ces choses furent

lancées entre nous trois comme des balles, et à mesure que chacun les renvoyait, il comprenait mieux cette analyse toute physique de l'éloquence. C'est à partir de ce déjeuner que je commençai à comprendre que ce temps vide où les accents sont comptés est la même chose qu'un vers annoncé par ses compagnons et qui, d'abord forme vide, est rempli à miracle par des mots, d'où alors le sens bondit avec plus de force et d'élan par une complicité de toute la langue. Bref, il fallait dire que la poésie est exactement l'éloquence et n'est rien d'autre. Je gambadais donc sur ce terrain connu, et j'y fis l'effet de ce poussin de Balzac qui paye d'un bon dessin l'honneur de voir et d'entendre Frenhofer, l'auteur du Chef-d'œuvre inconnu. Mondor était content de moi (il l'est aisément. Il se permet même souvent, servi par une vaste mémoire et d'immenses lectures, de prévoir ce que je vais dire et de me le tendre comme un appât).

Le poète vibrait comme une lyre, et laissait tomber d'imposants axiomes. Je n'ai pas tout retenu et du reste tout se retrouvera. C'est alors que j'entendis la comparaison de la cigarette, que j'ai déjà citée quelque part. Mais quelle joie de voir en même temps non seulement la cigarette, mais le cahier de papier fermé par un petit ruban, et le paquet de gris. Ces accessoires allaient à Valéry comme la flûte du Pan au faune, car il y a de l'antique dans sa structure et du Théocrite dans son assiette, et ces attributs lui sont attachés par un marbre pur. J'avais lancé, en étourneau, comme je fais, une sorte d'axiome : « Ce qui est difficile ce n'est pas de faire, mais de défaire » ; et en effet j'excellais dans la fabrication de la charpie d'idées. C'est là-dessus qu'il tira ses accessoires de fumeur. « Vous allez me dire, dit-il, si je vous comprends bien. Voici me pincée de tabac dont je veux faire une cigarette ; or, cette pincée est quelque chose ; je la couche dans ce papier et je défais ; voyez ; je m'interdis de faire la cigarette ; or, la [258] voilà ; elle se fait toute seule et voilà comment on fait un vers. » J'aurais payé cher ma place, car les écailles me tombaient des yeux, comme dit Stendhal d'une spirituelle princesse de Parme dans la Chartreuse. Je laisse bondir l'imagination, car, à ce moment-là, et par la vertu d'un vrai Châteauneuf-du-Pape, mon imagination bondissait et jappait autour du poète. J'étais dans le bon chemin pour comprendre le plus beau secret du monde ; car il est évident pour moi que les débris de la Parque ainsi maniés ne pouvaient donner d'autres discours que ceux précisément de cette jeune fille. Si jamais des vers furent faciles et naturels, ce sont

bien ceux-là. Je n'en étais pas encore à commenter la Parque, et pourtant dans les Commentaires de « Charmes », c'est bien par les alexandrins de la Parque que j'éclairais les décasyllables du Cimetière. Et c'était tellement clair que le poète me dit dans sa lettre de remerciement : « Si vous vouliez, vous feriez un beau commentaire de la Parque. » Je ne m'en jugeais pas incapable, et toujours est-il qu'on peut encore voir que le modèle de la préface au Commentaire de la « Parque » qui dit le principal est dans le Commentaire de « Narcisse », dont nous vînmes à parler et qui me parut avoir touché son objet, principalement sur le sujet des rimes redoublées, dont j'avais signalé l'emportement lyrique.

*... Et la lune perfide élève son miroir
Jusque dans les secrets de la fontaine éteinte,
Jusque dans les secrets que je crains de savoir...*

À transcrire ces vers, j'en frissonne encore. Je découvrais un monde. Chemin faisant, j'apprenais par des allusions que le poète aimait parfaitement Hugo. Il m'a dit me fois que les derniers vers écrits par ce poète étaient aussi les meilleurs. Ce qui me parut et me paraît encore la marque du poète et la épreuve que le vrai poète ne peut vieillir. Ce que je lui dis, et ce qui rajeunit la vieille carcasse jusqu' à la faire rire comme un étudiant.

J'avais à l'amadouer, et sans doute le lion de pierre [259] m'aurait mordu. Heureusement, j'eus à lui répéter une chose vraie, c'est que toute la jeunesse lisait le Cimetière et la Parque. Je pouvais même lui raconter mes expériences. Le jour où je commençais à réciter :

*Oui, grande mer de délires douée,
Peau de panthère et chlamyde trouée
De mille et mille idoles du soleil,*

Un des élèves continua sur le même ton, au milieu de l'approbation générale :

*Hydre absolue, ivre de ta chair bleue,
Qui te remords l'étincelante queue
Dans un tumulte au silence pareil.*

Ce dernier vers alors me traversa. Un autre jour, quand je citai péniblement quelques vers de la Parque, il se trouva quelqu'un pour continuer, et bientôt il m'arriva sur mon bureau me copie du poème que je recopiai ; car ces poèmes furent connus d'abord par des copies, comme des poèmes antiques. Cela ne pouvait déplaire au poète, et c'est ainsi que je détruisais ces lieux communs dont il abuse, aimant à dire : « Je me demande pour qui le poète écrit, et s'il a des lecteurs. » À quoi je ne manque jamais de répondre que la Parque fut connue dans les brasseries par les récitations de Lucien Fabre et de Léon-Paul Fargue. D'où je conclus qu'il y a plus d'un lecteur, à Paris, capable de réciter ces deux poèmes. Et d'abord Mondor lui-même. J'admire beaucoup ces belles mémoires, ayant pris dans Platon la haine des penseurs sans mémoire, « paniers percés et pleins d'oubli ».

J'ai fait le portrait de Mondor dans les Entretiens chez le Sculpteur ⁶⁰.

.....

.....

.....

Le poète découvrait donc le peuple de ses fidèles et Mondor m'appuyait vigoureusement. Les yeux du poète s'éveillaient de bonheur. Pour mon compte j'étais heureux.

[260]

Cependant, nous donnions une attention méritée à un très admirable poulet aux herbes. J'étais comme Théétète déjeunant avec Platon ; et j'étais en effet un Théétète en ce temps-là, tout enivré de sciences et trop respectueux encore des grands sophistes. Comme je regardais tourner autour de nous le majordome décidé et le serveur impassible, plus d'une fois je crus voir errer la grande ombre de Mallarmé, en quête d'une coupe ou d'un sonnet. À chacune de ces apparitions, je reprenais l'éloge de la grande ombre, et je recueillais quelques précieuses remarques du poète. Quand il parlait de Mallarmé, il était ému et émouvant et non moins collégien que moi. Il l'aimait et cela est beau à savoir. Mallarmé eut donc un lecteur digne de lui, et qui certes ne fit pas d'objections aux fameux Sonnets. Certainement, Valéry est

⁶⁰ Je me suis permis de supprimer sept lignes d'Alain dont les compliments m'ont paru gênants.

l'homme qui a compris ces poèmes si bien fermés. Je me souviens qu'il citait comme obscure la Prose pour des Esseintes qui fait mon désespoir, et comme incompréhensibles les célèbres pages, Un coup de dés jamais n'abolira le hasard, que pour mon compte j'ai très bien expliquées aux cagneux de 1932 environ. Malheureusement, je n'ai pas pu retrouver cette inspiration. Et voici pourquoi. C'est que je ne puis penser de mémoire à ces images jetées sur le papier. Sans cela certainement, j'aurais retrouvé l'explication de ce matin-là, en classe, qui poussait en avant la fameuse page blanche de Mallarmé et qui reconstruisait, en somme, le premier état du poème absolu, avant la mesure, avant la rime, c'est-à-dire avant les Coups de dés, qui font le miracle. Mallarmé, sans aucun doute, voulait dire que parmi les mille manières de couvrir la chaste page blanche, il fallait en tirer une aux dés et encore une et que jamais on ne pourrait se passer du hasard. Pour finir, je contemplais la constellation qui se montre en haut à droite, au-dessus du naufrage ; car une constellation nous semble un être ; mais ce ne sont que des Coups de dés. L'existence n'est que hasard et le poème reprend la découverte de l'existence, [261] et de ce hasard fait pensée. On connaît les idées de Valéry sur la rime (de la rime, il faut faire raison). On voit qu'en essayant mes faibles dés je massacrais les déclamations ordinaires qui sortaient de ce visage indigné. « Aucune œuvre d'art n'est sincère, encore moins le poème. » Ces choses me piquent. J'avoue qu'il y a de la difficulté à percer cette apparence. Pourtant je le puis ; d'abord en apercevant que le poème est tout volontaire, comme toute pensée sincère ; et aussi que le poème est tout de hasard, ce qui, en un autre sens, signifie encore une autre sincérité. Donc le poème est mille fois sincère. Il l'est comme la Pythie. Elle est sincère justement parce qu'elle ne choisit pas, et cela même est l'épreuve de la volonté (quoique je pense, en faire ma pensée), et le plus difficile de l'art de penser. Valéry voyait très bien où je le menais ; il se levait ; il nous emmenait vers l'Institut qui tendait ses deux bras de pierre, et je voyais bien que je rendais le courage au lion. Néanmoins, l'entretien se ralentissait et nous commencions à dormir comme des bourdons de midi.

Ainsi je m'en allais, entraînant, il me semblait, des débris de ce déjeuner et, comme un cheval de course, j'aspirais d'abord l'espace. Finalement je me trouvai avec Mondor, bien fait pour me donner le courage de galoper ; et pensant non sans inquiétude à ma table de

travail d'où j'allais retrouver la piste quotidienne, bien plus vaste que les chemins d'institut. Certes, je voyais bien qu'il fallait choisir entre le poème et le raisonnement comme Hercule entre la vertu et le vice. Mais chose étrange, je voyais bien que la science de Mondor supposait le raisonnement, et déjà, dans des Lettres à lui adressées et qui furent beaucoup lues quoique rares, je voulais transformer le penseur en une sorte de poète. Mais, d'un autre côté, je comprenais ce que le fameux Herr m'avait livré comme le grand secret de Hegel, c'est que, comme il disait, le passage dans la célèbre dialectique se faisait toujours par un mouvement poétique ; idée cent fois vérifiée [262] depuis ; seulement il était clair aussi que Jamais un coup de dés... c'est-à-dire qu'il fallait se fier à ses pensées, n'ayant rien d'autre... Et il n'était pas nécessaire d'aller jusqu'à rimer ; la rime n'est qu'un cas de l'écho du langage qui nous porte toujours ; et j'avais trouvé aussi de la rime jusque dans la prose de Montaigne ; toujours campé sur le langage, je le prenais comme tel, et je misais sur l'éloquence naturelle, mettant mon attention à savoir ce que je disais comme une Pythie qui s'examinerait. Lagneau m'avait appris ce genre de rêverie. « L'esprit rêvait, le monde était son rêve. » Je citerai plus d'une fois ce court poème comme un exemple de ces coups d'aile qui nous emportaient, braves écoliers que nous étions là-haut, au lycée Michelet. « Être ou ne pas être, soi et toutes choses, il faut choisir. » Cet autre coup d'aile dépassait notre audace. Ainsi, cet Institut, ce fleuve, ce soleil, ce lion bondissant et cherchant qui il va dévorer, tout cela à mon choix était l'être aussi bien que le néant. Toute l'affaire était de ne pas avoir peur ; or, je m'en chargeais et c'est de là que me vient cette énergie un peu sauvage que l'on rencontre dès que l'on discute Lagneau. J'allais, j'allais, seul en cette grande ville, le long des quais, prédilection des poètes, et vers le Point du Jour, comme le dit magnifiquement La Ville. Or, quand nous serons arrivés, je le dirai. Malheureux de n'avoir plus à consulter mon cher Génie de la Terre. Qui savait tout d'un regard :

...et le songe est savoir.

Je n'ai pas moins confiance dans mes deux génies, l'un de médecine et l'autre de poésie. Sans compter Mallarmé, le Grand Mort que nous avons commémoré ensemble plus d'une fois. Seulement il est comme Dodone, il répond toujours, mais qui comprendra ?

Septembre 1938 ⁶¹.

⁶¹ Le texte complet c'est celui du Trio par H. M. (v. p. 147).

[263]

T A B L E

AVANT-PROPOS [7]

LE HASARD [15]

CAHIER BLEU [18]

L'HOMME [37]

SON MAÎTRE LAGNEAU [57]

PROFESSEUR DE LYCÉE [74]

INTERLOCUTEUR [91]

PROSATEUR [120]

ALAIN ET VALÉRY [140]

 Un déjeuner [147]

 Après la rencontre [162]

 Édition des Commentaires [168]

POÉSIE [187]

L'EMPECHER DE MOURIR [216]

LETTRES D'ALAIN SUR LE SUJET DU CŒUR ET DE L'ESPRIT
[222]

FRAGMENTS DE DÉDICACES [247]

LE DÉJEUNER CHEZ LAPEROUSE [255]

[264]

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
MAYENNE

(2556)

LE 12 MARS 1953

N° d'éd. : 3.215. Dép. lég. : *1^{er}* trim. 1953
Imprimé en France

Quatrième de couverture

HENRI MONDOR

ALAIN

En 1947, Alain écrivait à l'auteur : « J'ai tant de souvenirs où vous êtes que je pense souvent à vous ». Mais Henri Mondor n'aime pas, dans les biographies - on le sait par celle de Mallarmé - les indiscretions de l'intimité. Au lieu de se complaire à « tant de souvenirs » personnels, il a écrit son livre pour mieux faire connaître l'homme extraordinaire que fut Alain et, plus encore que le professeur, le philosophe et l'esthéticien, le prosateur, le grand écrivain que l'avenir consacrera.

L'un des chapitres les plus importants est réservé aux rapports peu connus de Paul Valéry et d'Alain et à l'étonnante part poétique du talent de celui-ci.

Bien des pages inédites, et même quelques vers, de celui qu'on a appelé le Socrate du XX^e siècle, enrichissent ce livre fervent, qui ne manquera pas de valoir au grand disparu, selon le vœu de l'auteur, de nouveaux admirateurs et amis.

Fin du texte